ŒUVRES COMPLETES

D'ALPHONSE KARR

LE LIVRE DE BORD

III

ŒUVRES COMPLETES
D'ALPHONSE KARR

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY.

AGATHE ET CÉCILE	1 vol
LE CHEMIN LE PLUS COURT	1 —
CLOTILDE	1 —
CLOVIS GOSSELIN	1 —
LA FAMILLE ALAIN	1 —
LES FEMMES	1 —
ENCORE LES FEMMES	1 —
FEU BRESSIER	1 —
LES FLEURS	1 —
GENEVIÈVE	1 —
LES GUÊPES	6 —
UNE HEURE TROP TARD	1 —
HISTOIRE DE ROSE ET DE JEAN DUCHEMIN	1 —
HORTENSE	1 —
MENUS PROPOS	1 —
MIDI A QUATORZE HEURES	1 —
LA PÊCHE EN EAU DOUCE ET EN EAU SALÉE	1 —
LA PÉNÉLOPE NORMANDE	1 —
UNE POIGNÉE DE VÉRITÉS	1 —
POUR NE PAS ÊTRE TREIZE	1 —
PROMENADES HORS DE MON JARDIN	1 —
RAOUL	1 —
ROSES NOIRES ET ROSES BLEUES	1 —
LES SOIRÉES DE SAINTE-ADRESSE	1 —
SOUS LES ORANGERS	1 —
SOUS LES TILLEULS	1 —
TROIS CENTS PAGES	1 —
VOYAGE AUTOUR DE MON JARDIN	1 —

ŒUVRES NOUVELLES D'ALPHONSE KARR

Format grand in-18.

L'ART D'ÊTRE MALHEUREUX	1 vol
LE CREDO DU JARDINIER	1 —
LES DENTS DU DRAGON	1 —
DE LOIN ET DE PRÈS	1 —
DIEU ET DIABLE	1 —
EN FUMANT	1 —
L'ESPRIT D'ALPHONSE KARR	1 —
FA DIÈSE	1 —
LETTRES ÉCRITES DE MON JARDIN	1 —
SUR LA PLAGE	1 —
LA MAISON CLOSE	1 —
PLUS ÇA CHANGE	1 —
..... PLUS C'EST LA MÊME CHOSE	1 —
PROMENADES AU BORD DE LA MER	1 —
LA PROMENADE DES ANGLAIS	1 —
LES GAIETÉS ROMAINES	1 —
ON DEMANDE UN TYRAN	1 —
LA QUEUE D'OR	1 —
NOTES DE VOYAGE D'UN CASANIER	1 —

Paris. — Charles Unsinger, imprimeur, 83, rue du Bac.

LE

LIVRE DE BORD

SOUVENIRS — PORTRAIT
NOTES AU CRAYON

PAR

ALPHONSE KARR

TROISIÈME SÉRIE





PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15,
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1880

LE
LIVRE DE BORD

XCII

LASSAILLY POÈTE PAR GOUT, ET CRITIQUE PAR AMOUR. — SON ESSAI DE COLLABORATION AVEC BALZAC. — SA FOLIE ET SA MORT.

A propos de Balzac, il faut parler de Lassailly.

Je ne sais à peu près rien de ses commencements.

Il était né à Orléans et était entré dans la vie par une porte lugubre : son père, banquier ou négociant, s'était noyé volontairement.

Lassailly était un poëte de peu de talent ; mais c'était un poëte.

Il ne parlait pas trop bien de l'amour ; mais il était amoureux, et amoureux à la façon des poëtes.

Lassailly vit un jour aux Tuileries une femme et se mit à la suivre. A la grille de la rue de la Paix, elle monta dans une calèche traînée par des chevaux vigoureux. Lassailly essaya de suivre la voiture à la course ; mais il ne tarda pas à la perdre

de vue. Sa destinée était fixée; il devait désormais vivre et mourir pour cette femme.

Il alla tous les jours aux Tuileries et la rencontra quelquefois.

Un soir, il était, je ne sais comment, aux Italiens. Il l'aperçut dans une loge. Cette loge était à elle. A la sortie, Lassailly la vit monter en voiture. Cette fois, comme il faisait nuit, il osa courir sérieusement; il arriva aussi vite que les chevaux et vit où elle demeurait. C'est tout ce que j'en ai jamais su, sa demeure et sa loge aux Italiens; peut-être lui-même n'en a-t-il jamais su davantage.

Le reste de sa vie se passa à obtenir des billets pour le parterre du Théâtre-Italien et à conquérir des gants paille. La représentation finie, la voiture partie, il serrait ses gants dans du papier, rentrait chez lui et commençait à songer aux moyens de se procurer des billets pour la représentation suivante.

Dieu sait que de génie il dépensa pour y arriver, et je ne crois pas qu'il ait jamais manqué une représentation. Il s'affilia à quelques journaux; il ne leur demandait pas d'argent, mais seulement des billets pour le Théâtre-Italien. Du reste, nous lui en donnions tous, quand nous en avions. On l'a vu se mêler à la claque un jour qu'aucun de nous ne put lui donner de billet, et que ceux probablement auxquels il s'adressa ne purent pas ou ne voulurent das lui donner d'argent pour en acheter un.

Chose étrange! pour ma part, je l'ai connu pendant de longues années; il me tutoyait même quelquefois; il m'a quelquefois importuné, persécuté à ce sujet. Une fois ou deux, il m'a demandé de l'argent, mais jamais pour autre chose que pour pouvoir entrer aux Italiens ou pour renouveler ses gants paille, qui, malgré des soins héroïques et infatigables, devaient cependant quelquefois être remplacés. Ces deux préoccupations absorbaient toute sa vie. Ce n'est que par intervalles et dans ses moments perdus qu'il s'occupait de la gloire, de l'immortalité, de la fortune et du dîner. Mais, sauf le dîner, qu'il traitait avec assez de dédain, parce que cela n'avait aucun rapport avec la femme aimée, il pensait sérieusement à la gloire et à la fortune, qui pouvaient le rapprocher d'elle, et il a fait quelques ouvrages très supérieurs au bagage littéraire de bien des gens qui se sont enrichis et ont acquis « une réputation ».

Un jour, il rencontra Balzac; Balzac avait une idée fixe : c'était de trouver pour ses livres ce que Raphaël et tant d'autres peintres et sculpteurs ont trouvé pour leurs tableaux : des élèves, des manœuvres, des praticiens qui lui permissent de produire davantage.

Il avait le travail lent et malaisé; il craignait de n'avoir pas le temps de mettre en lumière tout ce qu'il sentait naître en son cerveau.

Balzac avait, je l'ai dit, le million facile. Il rêvait des fortunes immenses. Il en parlait avec tant de conviction et d'entraînement, que, pour le plus grand nombre, les projets les plus chimériques finissaient par devenir des choses toutes simples. Il n'eut pas de peine à s'emparer de Lassailly, et, un jour, il l'emmena aux *Jardies*, cette mauvaise petite propriété qu'il avait achetée près de Saint-Cloud et dans laquelle, telle que Balzac la voyait, Saint-Cloud n'eût pas été à l'étroit; un jour, — il le croyait sérieusement, — on devait dire : « Saint-Cloud, près des Jardies. »

On arriva aux Jardies à midi. On dîna. Après dîner, Balzac donna à Lassailly quelques volumes et lui communiqua un sujet historique. Puis il sonna. Un domestique parut; Balzac lui dit :

— Menez monsieur à sa chambre. — Vous allez aller vous coucher et dormir, dit-il ensuite à Lassailly; on vous réveillera quand il en sera temps.

Lassailly obéit. On le mena dans une chambre obscure, fermée par des volets et d'épais rideaux. Il se déshabilla et se coucha, mais ne put dormir jusqu'à onze heures, temps qu'il employa à penser à la *donna* des Italiens.

A minuit, on le réveilla en lui apportant une lampe et une soupière de café. Balzac, qui avait fait comme lui, mais qui avait dormi, l'attendait dans une autre chambre où il était déjà à l'ouvrage.

— Retournez dans votre chambre, lui dit-il, et

travaillez jusqu'au jour. On vous portera du café toutes les heures; écrivez tout ce qui vous viendra sur le sujet que je vous ai donné.

Lassailly retourna à sa chambre, but le café, ouvrit les livres, et s'endormit dessus jusqu'au jour. A ce moment, Balzac le faisait appeler.

— Qu'avez-vous fait ?

— Hélas ! rien.

— Nous serons plus heureux demain; nous allons déjeuner. Voici votre billet pour les Italiens. Ainsi, après le déjeuner, vous irez dormir jusqu'à sept heures.

Après le déjeuner, Lassailly alla se coucher et ne dormit pas. Il alla aux Italiens et rentra à pied aux Jardies. Il but la soupière de café et s'endormit profondément.

Le matin, Balzac, qui s'était levé à minuit et avait écrit toute la nuit, le fit demander.

— Qu'avez-vous fait?

— Rien.

— C'est que vous n'êtes pas encore habitué.

— Non; je suis un misérable; je ne mérite pas vos bontés.

— Ne vous inquiétez pas; j'ai eu aussi un peu de peine à suivre ce régime; mais, aujourd'hui, j'y suis fait, et je m'en trouve on ne peut mieux.

La nuit suivante, Lassailly lutta contre le sommeil en s'enfonçant des épingles dans les cuisses. Le matin, quand on l'appela, il avait fait... un

sonnet pour la donna des Italiens. Il se dirigeait tristement et la tête basse vers le cabinet de Balzac. Mais, voyant ouverte une porte qui conduisait dehors, il prit la fuite à travers la campagne et ne revint plus.

On fut ensuite très longtemps sans entendre parler de Lassailly. Tout porte à croire qu'il avait repris son ancienne existence très momentanément interrompue par le court rêve de gloire et de fortune que lui avait fait faire Balzac.

Un jour, je reçus la lettre que voici :

« Mon cher ami,

» Veux-tu partir demain matin pour la Bresse ?

» Je te conterai en route, dans le coupé de la voiture, une histoire qui t'indignera. Va chez un certain M. Pommier, et tu signeras une protestation pour que l'on me rende la liberté et la vie aussi.

» Il serait bon que l'on renfermât à leur tour mes prétendus amis, Alfred de Vigny et Antony Deschamps, qui me tiennent en prison. J'attribuais d'abord cette persécution à M. Thiers ; mais j'étais bien injuste.

» Ton ami, qui ne sera jamais ton persécuteur.

» CH. LASSAILLY. »

J'allai aux informations, et l'on me dit : « Lassailly est fou et dans une maison de santé, où Alfred de Vigny et Antony Deschamps l'ont fait en

trer. Il ne reconnaissait plus personne. » Il mourut, je crois, peu de jours après. Quelques instants avant sa mort, il eut une demi-heure de lucidité ou de bonheur. Il raconta ce qui suit à un homme qui était auprès de lui :

« Pendant qu'on m'a cru fou et mourant, j'ai été clairvoyant au plus haut degré, et j'ai vécu plus que je n'avais fait dans toute ma vie.

» Tous les jours, à l'heure où l'on me laissait seul, parce que je faisais semblant de dormir, elle venait me voir. On lui avait dit que je mourais, que je mourais pour elle.

» Éléonore a compris ses devoirs envers Torquato Tasso.

» Elle m'apportait un bouquet, causait avec moi, me récitait mes vers, qu'elle sait par cœur, et me parlait de notre avenir. Puis elle partait un peu avant l'heure où l'on venait m'apporter à dîner, en me donnant un baiser sur le front. J'entendais alors rouler sa calèche et il me semblait qu'elle me roulait sur la tête, ce qui me faisait beaucoup de mal.

» Elle est venue aujourd'hui ; voici le bouquet ; elle m'a dit des vers, mais quels vers !

» Il m'était venu cette nuit dans la tête les plus beaux vers que j'aie jamais faits ! je les voyais dans un brouillard ; mais je n'avais pas pu les faire, parce qu'hier sa calèche m'avait roulé trop longtemps sur la tête.

» Eh bien, ces vers, elle les sait comme les autres, et elle me les a récités.

» Ils sont bien beaux !

» Quand elle a voulu partir, elle s'est penchée sur moi comme de coutume.

» Je l'ai repoussée doucement en lui disant — ce qui était vrai :

» — Vous m'avez donné hier votre trente-neuvième baiser ; mon âme n'en peut supporter davantage. Aujourd'hui, ce serait le quarantième, et j'en mourrais.

» Elle ne m'a pas cru ; elle a déposé sur mon front le quarantième baiser.

» Et je vais mourir.

» Belle mort pour un poète ! »

Alors il s'endormit et ne se réveilla pas.

Jamais on n'a pu savoir si ce qu'il avait raconté était une hallucination de son imagination en délire, ou si la femme qu'il avait aimée, et qui n'a peut-être jamais su cet amour, avait, chose bien peu probable, appris par hasard et cet amour et cette triste fin qui approchait, et si elle vint en effet, au chevet du lit du poète, l'endormir dans son beau rêve.

Quoi qu'il en soit, quand il mourut, il avait un bouquet de violettes encore frais à la main.

XCIII

PAWLOWSKI. — UN DRÔLE DE JOURNAL. — L'ABONNEMENT NÉGATIF ET COMMUNICATOIRE. — « LA CLEF FORÉE. » — EN ATTENDANT L'ABONNÉ. — LA RECONNAISSANCE DE PAWLOWSKI. — LETTRE D'ADIEU.

Pawlowski, qui est mort il y a quelque temps, était un des derniers survivants de l'ancienne bohème des journaux.

Dieu sait combien de feuilles il a fondées avec son ami Maurice Alhoy ! Deux braves gens, du reste, que la paresse a condamnés, en leur temps, à une vie bien laborieuse.

Pawlowski avait inventé une gazette au-dessous du titre de laquelle on lisait : *Ce journal paraît quelquefois*, puis une autre où la formule classique : « On est prié de renouveler l'abonnement, sous peine de suspension du journal, » avait été remplacée par celle-ci : « Faute par vous de renouveler votre abonnement, vous êtes averti que vous recevrez immédiatement le journal. »

Et cette menace était pour le moins aussi efficace que l'autre, parce que l'*abonné* savait que

ce numéro de Damoclès contenait sur lui quelque anecdote ou quelque assertion peu édifiante.

On était abonné à ne pas recevoir le journal.

On se figurerait difficilement avec quelle naïveté Pawlowski exerçait ce *sacerdoce.*

Il ne s'en cachait pas, ne s'excusait pas, se croyait homme de lettres, et écrivait à Hugo et à Dumas : « Mon cher confrère. »

Il n'était pas dénué d'une sorte d'esprit de drôlerie, mais il préférait la forme solennelle, telle que :

« C'est un devoir pour « la presse » de dénoncer à l'opinion publique la criminelle opiniâtreté avec laquelle, malgré nos avertissements, le maître de l'estaminet, telle rue, tel numéro, a successivement réduit les morceaux de sucre à des proportions infinitésimales. La presse, qui veille aux intérêts des consommateurs, manquerait à ses devoirs, à son institution, à son sacerdoce, si elle gardait plus longtemps un silence qui deviendrait une complicité, etc. »

Excellent cœur, du reste, et n'oubliant jamais le plus petit service qu'on lui eût rendu. Dieu sait combien de fois j'ai vu avec terreur d'abord, puis ensuite avec un sourire, mon nom imprimé dans une des nouvelles feuilles qui se succédèrent quinze ou vingt fois dans la vie de Pawlowski.

Il dénonçait les abus de l'estaminet ci-dessus, puis il s'indignait que je ne fusse pas de l'Aca-

démie et préconisait le vin à douze du marchand de vin des *Barreaux verts*, à la barrière des Martyrs.

Nous eûmes cependant une brouille, mais qui ne laissa aucune trace entre nous.

Quoique les journaux de Pawlowski n'eussent souvent qu'un numéro, surtout depuis qu'il avait imaginé l'abonnement négatif et comminatoire, l'exécution de ce numéro présentait parfois d'assez sérieuses difficultés.

Pour faire imprimer un numéro de journal, même à peu d'exemplaires, il faut une centaine de francs.

On se les procurait quelquefois; mais, pour célébrer l'heureuse chance de les avoir trouvés, on les entamait par un dîner, une agape de la rédaction; il fallait alors les recompléter; mais cela demandait des démarches, des courses, et, en faisant ces démarches et ces courses, on dépensait parfois au café plus qu'on ne recevait; alors le projet de journal y périssait, et on attendait des circonstances plus heureuses.

Généralement, quand le journal voyait le jour, le premier numéro, le plus souvent le seul, paraissait avec un carré blanc en tête, entouré d'un filet noir; au-dessous, une note ainsi conçue :

« Une maladie du peintre de notre vignette en retarde l'exhibition pour quelques numéros; nous

n'avons pas voulu l'attendre et ajourner plus longtemps l'apparition d'un organe impatiemment attendu par le public ; mais l'artiste (tantôt Ary Scheffer, tantôt un des Johannot, tantôt Delacroix, tantôt Horace Vernet), heureusement entré en convalescence, y met la dernière main. »

Notez bien que Pawlowski croyait dire à peu près la vérité ; il avait en effet écrit à Horace, à Ary, aux Johannot, pour leur demander une vignette, et il attendait la réponse.

De même, il mettait en *sous-titre* :

« *Lamartine, Victor Hugo, de Vigny, Alexandre Dumas, etc., etc., nous ont promis leur collaboration.* »

Un peu plus tard et pour varier, il écrivait :

« RÉDACTION : VICTOR HUGO, LAMARTINE, DE VIGNY, A. DUMAS, GEORGE SAND, etc., etc. »

Et, comme il m'aimait et croyait avoir à me remercier, il me faisait l'honneur de me mettre en cette excellente compagnie ; mais, un jour, comme il était question d'un nouveau journal, *la Clef forée*, je crois, ou le *Journal alimentaire*, je ne sais plus bien lequel, il m'écrivit pour me demander ma collaboration effective, c'est-à-dire un article, un vrai article. Je répondis par une excuse banale, Pawlowski faisait, sans s'en aper-

cevoir, un étrange métier avec ses journaux, et il n'y avait pas moyen d'y paraître; il insista, s'obstina et finit par se fâcher et me menacer de m'*abîmer* et de m'*éreinter* dans *son* journal.

La difficulté pour effectuer la menace était d'avoir le journal.

On ramassait bien quelques pièces de cent sous sur l'avenir de ce journal; mais il y avait le restaurant et le café; ça, c'était sacré, et l'argent y passait à mesure qu'il arrivait.

Enfin, voyant l'apparition de la nouvelle feuille fort ajournée, et ne voulant pas laisser mon crime impuni, Pawlowski pensa que, faute de papier, il y avait tant de murs blancs et de maisons jaunes à Paris, où l'on pouvait, avec un peu de charbon, mettre ses pensées au jour, qu'on aurait bien tort de ne pas s'en contenter.

Le premier numéro de *la Clef forée* fut donc écrit à la main sur les murs, sur les pignons des maisons, dans les escaliers, sur les carrés, et Dieu sait si j'y étais remis à ma place.

Cette vengeance satisfit Pawlowski, et je crois même qu'il en eut quelque remords, parce que, lorsque, les murs exploités, et la chance devenue plus favorable, on publia un journal imprimé sur vrai papier, on recommença à demander pourquoi Tartempion (probablement un autre ami) et moi, nous n'étions pas de l'Académie.

Pawlowski avait pensé à apporter à l'exploitation

de ses journaux diverses économies, entre autres celle d'un bureau de rédaction.

Je l'ai vu souvent procéder ainsi :

En compagnie d'une femme, souvent assez jolie, il s'installait dans un café ou un cabaret à la barrière des Martyrs; là, il déjeunait avec sa compagne, puis écrivait cinq ou six lettres et l'envoyait les porter à leur adresse avec un numéro du dernier journal ; ces lettres, presque toujours, expliquaient les avantages, l'utilité de la feuille, la « lacune qu'elle venait remplir », les services qu'elle pouvait rendre à la civilisation et à la société en général, et, en particulier, à la personne à laquelle elle était adressée :

« Il était temps que la presse, exerçant son sacerdoce, fît violence à votre modestie et mît en lumière vos vertus et vos talents, etc. »

D'autres fois, la lettre annonçait que les temps étaient arrivés de la justice et de la punition des coupables ; que le journal avait les mains pleines de preuves de ceci ou de cela, qu'il n'avait qu'à les ouvrir, mais que cependant un sursis pouvait être accordé à un abonné de trois mois, et le silence du tombeau à l'abonné d'un an.

« *Ci-joint une petite quittance d'abonnement que nous vous prions d'accueillir favorablement.* »

La ménagère partie, quelquefois par le mauvais temps avec ou sans parapluie, Pawlowski se faisait servir, jusqu'à son retour, une série

non interrompue de grogs, de petits verres, de « cafés », etc.

Le plus souvent, après une tournée plus ou moins longue, elle revenait avec un ou deux abonnements; on payait le déjeuner, la série des *rafraîchissements*, et on procédait au dîner.

Mais, quelquefois aussi, la pauvre chasseresse revenait bredouille; personne n'avait accueilli favorablement la « petite quittance »; alors, comme le marchand de vin ou le limonadier commençait à s'alarmer et avait servi le dernier petit verre avec une lenteur inquiète et voisine de la défiance, Pawłowski envoyait sa compagne chez moi; j'habitais près de là, rue de La Tour-d'Auvergne; les services que je lui avais rendus ainsi de loin en loin, tous réunis, composaient un très petit nombre de pièces de cinq francs, et il s'en montrait si reconnaissant, que l'on comprenait combien il eût été généreux s'il eût été moins pauvre.

C'était ce qu'il appelait « entretenir une femme ».

Il affichait une telle reconnaissance, je le répète, de mes très petits services, que je le sentais en avance et qu'il semblait que je lui redusse quelque chose.

Je m'avisai un jour, sous cette impression, de l'inviter à déjeuner chez moi, le lendemain.

Mais il m'amena, « sans façon », tous ceux de ses amis qu'il avait rencontrés dans les quelques heures qui séparaient l'invitation du déjeuner. Je me

réjouis d'avoir manqué cette fois à la prescription de la civilité « puérile et honnête », qui enjoint de faire les invitations huit jours à l'avance.

Je retrouve une dernière lettre que m'a écrite Pawlowski, bien peu de temps avant sa mort :

. . . .

« ... Tu as dit à Edouard que tu ne manquerais pas de me venir voir; je songeais à te demander cette visite, lorsque je me suis vu spontanément devancé; je te reconnais.

» Dame! il fallait me hâter; j'avais reçu un premier avertissement de Dieu, comme notre cher Maurice; le deuxième m'a l'air d'être définitif: la vieillesse m'a frappé, et, malgré mes trente-deux dents au complet, je m'aperçois à certains signes qu'il faut songer à décamper, et un bon viatique sera une poignée de main de toi : je la préfère de beaucoup à la sèche catéchisation de Brucker, aujourd'hui capucin, qui, lorsque j'étais presque à l'agonie, ne trouva rien de mieux, pour reconnaître notre vieille et étroite amitié d'autrefois, que d'ameuter toute sorte de monde autour de moi pour me faire confesser; je lui ai dit :

» Pour Dieu, laisse-moi mourir en paix; fais pénitence, si tu crois en avoir besoin.

» Moi, je suis tranquille; j'ai été pauvre et pas méchant, et toujours fidèle à mes amis.

» Je n'ai à demander pardon à Dieu que de m'être

dévoué aux intérêts d'un tas de faquins qui me parlaient du « progrès de l'humanité », de l' « amour du peuple », etc. Pour ça, je m'en repens, mais j'ai fait pénitence.

» L'excellent Gatayes, ton *alter ego*, est venu me voir pour lui et pour toi.

» A toi de cœur.

» PAWLOWSKI. »

XCIV

SOPHIE GAY. — SES SOIRÉES, SA CONVERSATION ATTACHANTE. — MADAME DE GIRARDIN. — MADAME O'DONNELL. — SON PORTRAIT PAR LE MARQUIS DE CUSTINE. — CHARADE EN ACTION. — UNE MAUVAISE PLAISANTERIE A MON ENDROIT. — LA LECTURE DE « L'ÉCOLE DES JOURNALISTES ». — INTERDICTION DE LA PIÈCE. — CAVÉ ET ÉMILE DE GIRARDIN. — LE NUMÉRO DES « GUÊPES » DE FÉVRIER 1843.

Je ne me rappelle plus dans quelle maison tierce je fus, un jour, présenté à madame Sophie Gay; mais ce dont je me souviens bien, c'est que j'allai quelques jours après lui faire une visite dans un entresol assez élégamment meublé qu'elle habitait dans la rue de la Chausssée-d'Antin, qu'on appelait alors rue du Mont-Blanc. J'étais venu en voiture, ce qui me coûta un peu plus de huit francs, car je n'en sortis qu'au bout de quatre heures.

Longtemps après, je m'amusais quelquefois à faire, à cette première visite, une allusion qui ne laissait pas de lui être agréable : « Je ne viens plus ici qu'à pied; les temps et les libraires sont trop durs », etc.

Madame Gay avait une profonde horreur de la solitude; elle avait de l'esprit, causait ou plutôt parlait agréablement, et, quand elle tenait un audi-

teur, elle mettait un art infini à le « ferrer », comme disent les pêcheurs, d'un certain coup de main qui enfonce l'hameçon, puis à le conserver au bout de sa ligne. Si, par discrétion, ou parce qu'on avait d'autres visites à faire, ou parce qu'on voulait s'en aller, le captif laissait apercevoir, par quelque signe, qu'il méditait un départ, elle enchaînait si habilement les sujets de conversation, les récits, les phrases, qu'on n'aurait pu se lever sans impolitesse; elle parlait alors « sans ponctuation », pour qu'on ne pût abuser d'un « point » pour s'en aller; il fallait attendre qu'une autre visite vînt remplacer la vôtre et vous relever de faction. J'étais nouveau, j'étais un peu « autre » : c'étaient auprès d'elle des chances de succès; mais surtout je savais écouter, et, naturellement timide, j'aimais mieux écouter que parler. Presque toute ma vie s'était jusque-là passée dans la retraite; je savais certaines choses, et je les savais assez bien; mais ces choses que je savais n'avaient aucun cours dans un salon; rien ne les amenait et ne pouvait leur servir de transition avec les sujets ordinaires de la conversation. Quant à la monnaie courante de « papotages », je n'en possédais pas pour un sou; je n'avais envie de parler que quand j'avais quelque chose à dire, et encore je ne cédais pas, tant s'en faut, à cette envie chaque fois qu'elle me venait. Cette qualité, qui n'était que l'envers d'un défaut, devait plaire à madame Gay, et elle me prit dans une sorte d'affec-

tion; elle m'invita d'abord à quelques-unes de ses « grandes soirées ».

Ces grandes soirées étaient curieuses et intéressantes par la diversité des personnages qu'elle y rassemblait; elle s'était fait, dans le monde et dans le beau « monde parisien », un empire fondé sur la terreur qu'inspirait un esprit naturellement caustique, qui ne reconnaissait ni limites ni ménagements quand elle croyait avoir à se plaindre de quelqu'un. Quand elle avait « édicté » une soirée, personne de ses connaissances, et elle connaissait à peu près toute « la société », ne se serait avisé de répondre par une excuse; les personnes engagées ailleurs pour ce jour-là envoyaient l'excuse... ailleurs et se rendaient à son invitation. Il est vrai que l'obéissance était presque toujours récompensée : elle servait à ses invités, presque toujours, ou un musicien célèbre ou quelque « lion » du moment. D'ailleurs, on retrouvait là ses relations accoutumées ; un attrait incontestable de ces réunions était la présence de deux de ses filles. Madame Gay avait été mariée plusieurs fois, un peu divorcée même, je crois, et avait des enfants de plusieurs lits. L'aînée, issue du premier mariage, madame de Canclos, femme d'un ambassadeur ou ministre presque toujours à l'étranger, ne faisait que de rares apparitions. La plus jeune, Isaure, qui se maria beaucoup plus tard, jouait un peu le rôle de Cendrillon entre ses deux brillantes sœurs,

madame Delphine de Girardin et la comtesse O'Donnell, toutes deux très belles, avec certaines ressemblances et certaines dissemblances qui faisaient penser à ce que dit Ovide des néréides :

« Leurs visages ne sont pas un même visage; cependant il y a cette ressemblance qui les révèle sœurs. »

Toutes deux avaient infiniment d'esprit et de vrai esprit, toutes deux une parfaite distinction, une charmante simplicité et la gaieté la plus franche et la plus naturelle; madame de Girardin, grande, forte, invariablement vêtue de blanc ou de noir, avait une beauté sculpturale, comme si elle eût été créée pour un chapiteau corinthien et destinée à être vue d'en bas. Sa sœur, plus mortelle, plus femme, avait par cela même plus de charme et de séduction. Une circonstance faisait dans mon esprit un peu de tort à l'incontestable et splendide beauté de madame de Girardin : c'était sa ressemblance avec leur frère Edmond, un immense officier de carabiniers qui aimait assez, dans ses devoirs militaires, l'excuse invincible qui lui permettait de ne pas assister aux grandes soirées. Toutes deux m'ont fait l'honneur et le bonheur d'être mes amies, et de fidèles amies, aussi longtemps qu'elles ont vécu. Peut-être cette ressemblance avec le carabinier et cette beauté qui ne m'inspirait que de l'admiration, mais à coup sûr son esprit plus viril, me rendaient plus libre, plus familier avec madame de Girardin

que je ne l'étais, au commencement, avec sa sœur, que je voyais cependant beaucoup plus assidûment. Madame de Girardin me parlait avec plaisir, avec bienveillance, du livre ou de l'article de journal que je venais de publier; sa sœur s'occupait, s'inquiétait du livre que j'avais sur le chantier, de l'article qui paraîtrait le lendemain; elle ne m'épargnait pas en secret une douce et salutaire critique, et m'excitait au travail, et par l'intérêt qu'elle y portait et par une foule de procédés ingénieux. Ainsi, comme je me résignais difficilement à l'usage alors nouveau des plumes de fer, elle m'envoyait des paquets de plumes taillées par elle.

Lorsque, à Sainte-Adresse, j'appris sa mort si subite, que j'ignorais qu'elle fût malade, j'en fus plus douloureusement frappé que je ne le puis exprimer; aujourd'hui encore, je ne répéterai que ce que je pus dire dans *les Guêpes,* c'est-à-dire tout haut :

« La comtesse O'Donnell est morte à Paris, le 8 août. C'était une femme tellement spirituelle qu'on lui eût pardonné d'être un peu méchante; si excellente, si courageuse, si distinguée, qu'elle n'eût pas eu besoin de son esprit pour être recherchée et aimée.

» Elle exerçait une noble influence sur beaucoup des esprits les plus distingués de ce temps-ci; j'ai vu les plus intrépides, au milieu des succès les mieux établis, demander avec inquiétude : — « Qu'en pense madame O'Donnell? »

» Sévère avec ses amis dans l'intérêt de leur talent et de leur réputation, elle les défendait en leur absence avec une noble énergie; elle était encore jeune et belle; elle était aimée. Eh bien, au milieu de tant de raisons de plaindre une mort si inattendue, je n'ai pu encore trouver de pitié pour elle, tant j'en ressens pour ceux qui l'ont perdue. »

Mais mon tendre attachement hautement professé pour madame O'Donnell pourrait rendre mes appréciations suspectes. Je vais emprunter à un livre du marquis de Custine[1] un portrait très vrai et très réussi, écrit lorsqu'elle venait de mourir, si « vivante » que personne ne voulait croire à sa mort :

« Sa raison courageuse lui inspirait les conseils les plus sages; son cœur lui dictait les résolutions les plus nobles, les plus fortes; et la gaieté de son esprit rendait l'existence facile aux plus malheureux.

» C'était un caractère sérieux, un esprit léger, piquant, aussi prompt à la réplique qu'indépendant dans ses aperçus; esprit plein de ressort, esprit imprévu comme les circonstances qui provoquaient ses saillies.

» Lorsqu'elle croyait de son devoir d'éclairer la raison d'un ami, elle disait des vérités sévères sans irriter l'amour-propre; car sa franchise était une preuve d'intérêt, et rien n'était plus flatteur

1. *La Russie en* 1839.

que de l'intéresser; elle avait l'esprit d'une rare justesse, qualité sans laquelle toutes les autres sont perdues.

» Ce qu'elle montrait de son caractère était agréable, ce qu'elle en cachait était attachant; elle avait toujours l'envie de faire du bien, mais elle n'avouait ordinairement que celle d'amuser et de plaire.

» D'autant plus ingénu, plus élégant, plus libre dans ses allures qu'il s'appliquait moins à produire, son esprit aimait à se jeter par la fenêtre, comme l'or des riches. Elle disait qu'elle jouissait mieux du talent des autres, parce qu'elle ne possédait que celui de l'apprécier.

» Un esprit si fécond en aperçus fins, en expressions originales et pittoresques, brillant parmi les plus brillants, prime-sautier, comme dirait Montaigne, équivaut bien au talent; c'était l'esprit de conversation de la société parisienne au meilleur temps. Tant de qualités diverses, tant de solidité de caractère, de bonté de cœur, de mouvement d'esprit, un si heureux mélange de raison et de gaieté, faisait d'elle un des types de ces femmes françaises qui, avec leur énergie cachée sous des grâces dont elles seules ont le secret, sont, selon les temps, des coquettes séduisantes ou des héros.

» Veillant de près et de loin sur ses amis, sans jamais les importuner de sa sollicitude; toujours sincère avec elle-même et patiente envers les

autres, résignée à leurs imperfections comme à la nécessité, cachant, avec un soin contraire à celui que prennent les femmes ordinaires, une sagesse profonde sous la légèreté du discours, elle voyait les hommes comme ils sont, et les choses du côté consolant. Ceux qui l'ont connue savent aussi bien que moi tout ce qu'il y avait de philosophie, de courage dans sa manière prompte et simple de se soumettre aux circonstances, et de charité, d'élévation, de pénétration dans ses jugements sur les caractères.

» Éclairée sur les objets de ses affections, elle les aimait malgré leurs défauts, qu'elle ne cherchait à cacher qu'aux yeux du monde; elle les aimait dans leurs succès comme dans leurs revers, car elle était exempte d'envie, et, ce qui est plus rare et plus beau, elle savait en même temps s'abstenir de toute générosité de parade. »

La Providence me réservait et des consolations et la réparation de cette perte; mais consolation et réparation étaient alors bien loin.

D'abord, invité par madame Gay aux soirées et admis aux visites du matin, je ne tardai pas à entrer dans une charmante intimité; on me prévenait quand les deux sœurs ou l'une d'elles devaient dîner ou passer la soirée chez leur mère, tantôt seules, tantôt avec quelques personnes de leur coterie intime; c'était la gaieté la plus franche, la plus naturelle; tous ces gens-là avaient trop

d'esprit pour avoir la moindre prétention à l'esprit; une bêtise gaie y avait plus de succès cent fois qu'un trait d'esprit apprêté ou empesé, s'il avait osé s'y montrer. Madame de Girardin, toute muse qu'elle était, avait au plus haut degré le sentiment du comique; un soir que nous jouions des charades, elle annonça qu'elle en avait imaginé une très jolie, et que, comme Molière, elle la jouerait elle-même, mais à une condition : cette condition, c'est qu'elle choisirait ses acteurs et que les acteurs choisis accepteraient sans observations les rôles qu'elle leur destinait; cette condition acceptée, elle annonça qu'elle avait fait vœu de ne jouer jamais que dans les charades où M. Karr aurait une fleur dans les cheveux.

Or, alors comme toujours, je portais les cheveux ras, avec la barbe entière, ce qui n'était pas encore à la mode, et les gens peu bienveillants disaient à tort, je veux le croire, que j'avais la physionomie sombre et dure; le rôle qui m'était réservé était celui d'une vierge timide enlevée pour le harem d'un sultan; les deux sœurs se chargèrent de ma toilette. Cette charade, très bouffonne, fut le premier essai dramatique de madame de Girardin.

En brûlant mes vieux papiers, il y a quelques années, je retrouvai et mis de côté un assez grand nombre de lettres de mes amis; j'en fis un recueil pour ma fille Jeanne Bouyer; c'est dans ce recueil que je prends quelques lettres pour le *Livre de*

bord; je n'y trouve de madame Gay qu'un ou deux billets, un ou deux également de madame de Girardin; je n'ai, du reste, jamais été en correspondance de lettres avec l'une ni avec l'autre; je crois, du reste, qu'elles n'écrivaient guère l'une et l'autre que des billets.

« Labarre et sa femme sont forcés de retourner sur-le-champ à Londres, et voilà ma petite soirée remise; vous serez contraint de m'en rendre une autre la semaine prochaine, et vous n'y aurez d'autre plaisir que celui que vous me donnerez.

» Mille amitiés !

» SOPHIE GAY. »

Madame Gay, je l'ai dit, avait horreur de la solitude et était d'une extrême intolérance pour l'apparence même de la négligence; il n'y avait pas de crime égal à celui d'être quelque temps sans aller la voir, et celui ou celle qui s'en rendait coupable était fortement soupçonné et parfois accusé de tous les autres. Un jour, les deux sœurs m'écrivaient ensemble :

« Notre mère ayant dit, hier soir, que vous n'aviez aucun talent, nous en avons conclu que vous étiez en retard de quelques visites; or elle donne jeudi prochain un petit souper où il faut que vous soyez; avisez donc à vous faire inviter; vous avez deux jours devant vous. »

J'étais un matin chez madame de Girardin; son mari entre brusquement, une lettre à la main. « Voici, dit-il, une étrange nouvelle ! » Puis, en m'apercevant : « Ah! vous voilà, me dit-il; alors la nouvelle paraît fausse; lisez. » Et il me donna la lettre qu'il tenait.

Le lendemain, on lisait dans *la Presse*, écrit par madame de Girardin :

« On a envoyé à tous les rédacteurs de journaux une lettre contenant ces mots :

» J'ai la douleur de vous apprendre que M. Al-
» phonse Karr a été tué ce matin en duel; son ad-
» versaire M. M*** a immédiatement quitté Paris.

» L. G. »

» Cette fausse lettre *anonyme* était signée du nom d'un ami intime de M. Karr, ce qui lui donnait une triste probabilité; la sinistre nouvelle s'est répandue dans tout Paris avant que M. Karr ait eu le temps de rassurer sa famille. Connaissez-vous rien de plus affreux que cette mystification? Avec de pareilles plaisanteries, on peut tuer une mère, une sœur ou toute autre femme dévouée. Mais est-ce une plaisanterie? M. Karr le croit. Il y a, dit-il, des gens qui aiment à rire. Quelques-uns prétendent que c'est une méchanceté; cela ne serait pas une excuse; les plus fins disent : « C'est » une rêverie de poltron. » Mais que ce soit une

plaisanterie, une méchanceté ou un doux rêve, tout le monde est d'accord pour s'écrier : « C'est » une infamie! » En vérité, la gaieté française fait des progrès effrayants.

» VITOMTE CH. DELAUNAY. »

Et j'ajoutai dans *les Guêpes :*

« Il faut que le monsieur qui a pris la peine d'écrire vingt lettres aux journaux ait le rire difficile et soit peu chatouilleux, pour ne pouvoir se contenter des bouffonneries de tout genre dont nous régalent les hommes sérieux de ce temps-ci.

» Les directeurs de presque tous les journaux ont envoyé chez moi aux informations et n'ont pas inséré la lettre. Plusieurs de mes amis, ayant appris la nouvelle dans les théâtres ou dans le monde, sont venus demander s'il était vrai que je fusse mort, et, ayant appris que je n'étais que sorti, s'en sont allés en disant : « Ah! tant mieux ! » Ce qui m'a fait penser au jour où la chose sera vraie et où les mêmes amis se la feront confirmer et diront : « Ah! tant pis! » Après quoi, ce sera fini. »

C'était un jour où l'on représentait, au théâtre de la Gaieté, *le Massacre des innocents*. Des écrivains chargés par les journaux de rendre compte de la représentation des pièces de théâtre, presque aucun ne parut dans la salle. Les plus influents des feuilletonnistes avaient reçu une lettre ainsi conçue :

« M. et madame Émile de Girardin prient M*** de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux, le mardi 12 novembre, à neuf heures, pour entendre *l'École des journalistes.* »

Dans un salon tendu de vert, décoré avec une simplicité riche et élégante, on remarquait MM. de Lamartine, Hugo, de Balzac, Étienne, de Jouy, Lemercier, Ancelot, E. Sue, Émile Deschamps, Malitourne, Roger de Beauvoir, de Custine, madame de Bawr, madame Gay, madame Ancelot, madame la comtesse Merlin, madame Ménessier, fille de Nodier, etc. ; plusieurs femmes du monde, les unes spirituelles, les autres jolies, une jolie et spirituelle ; des artistes distingués, des hommes du monde.

Mais surtout on remarquait tous les rois du feuilleton, et à leur tête leur maître, Jules Janin.

C'était là aussi un *massacre des innocents.*

Hérode ne tarda pas à paraître ; c'était une jeune femme svelte et forte à la fois, comme la muse antique, encadrant un charmant visage dans de splendides cheveux blonds ; elle était vêtue de blanc et ne ressemblait pas mal à la Velléda de M. de Chateaubriand.

Elle prit sa place et commença sa lecture. C'était une suite de vers fins et spirituels qui faisaient naître dans l'esprit un sourire que beaucoup arrêtaient sur leurs lèvres ; c'était une satire contre les journalistes : l'auteur, rassemblant les

traits de quelques visages, en avait fait un portrait général, dans lequel quelques-uns ont le droit de ne se pas reconnaître.

Le premier acte finit au milieu des applaudissement. Madame de Girardin but un verre d'eau pure, et, moi, je frémis.

L'élite des journalistes était là; ils étaient renfermés; on leur servait des glaces et des gâteaux : je me rappelai le poison des Borgia.

Mais que ne devins-je pas quand je m'aperçus que presque tous les hommes avaient au dos une marque blanche ?

Je me rappelai alors aussi les *missions* à l'église des Petits-Pères sous la Restauration; c'était ainsi que les agents de police marquaient dans l'église les perturbateurs, que l'on *empoignait* à la sortie.

Ces deux souvenirs, celui des missions et celui de Lucrèce Borgia, se croisant dans mon esprit, je demeurai incertain, non pas si la comédie en cinq actes aurait un sixième acte tragique, j'en étais bien persuadé, mais seulement si cela finirait comme *Bajazet,* quand la sultane dit au héros que les muets attendent à la porte, pour l'étrangler, son terrible : SORTEZ ! ou comme Lucrèce Borgia, quand elle dit aux convives de son fils Gennaro : MESSEIGNEURS, VOUS ÊTES TOUS EMPOISONNÉS !

La lecture cependant, ou plutôt l'exécution continua. Quelques hommes, qui connaissaient les visages des journalistes, les désignaient aux hom-

mes et aux femmes du monde qui ne les connaissaient pas, et on faisait à chacun l'application des dix vers qui se lisaient pendant qu'on l'examinait à son tour.

C'était assez embarrassant, je vous assure, et je me trouvai heureux de n'avoir jamais été qu'un journaliste de passage et de ne l'être plus.

Les mots spirituels, les vers charmants, les épigrammes, les vérités, les injustices sortaient toujours de la bouche d'Hérode. Il vint même une scène d'un drame élevé, très belle, très bien écrite, et, comme l'a dit Janin dans sa réponse à madame de Girardin, mieux dite que ne l'eût pu faire aucune actrice du Théâtre-Français.

Pendant ce temps, M. Émile Deschamps répétait à chaque vers, ainsi qu'il le fait à toutes les lectures : *Châmant! châmant!*

La lecture finie, le martyre des journalistes ne l'était pas. On entourait madame de Girardin, et quelques personnes lui disaient : *Oh! les monstres!* D'autres ajoutaient : *Vous leur prêtez trop d'esprit, ils n'en ont pas autant que cela*, position agréable pour les journalistes présents. Cependant personne ne fut étranglé, personne ne mourut; les marques blanches au dos provenaient d'une peinture intempestive des portes, faites par un tapissier maladroit. Le lendemain, aucun journaliste n'avait d'habit. On les rencontrait tous en paletot. Les habits étaient chez le dégraisseur.

C'est alors que, pour se faire bien venir de la rue Neuve-Saint-Georges et de M. Thiers, M. Cavé, directeur des beaux-arts, s'opposa à ce que la pièce fût jouée au Théâtre-Français, et que la censure en défendit positivement la représentation, ce qu'on devait, du reste, attendre.

Le *hasard* fit qu'à quelques jours de là on vanta — dans *la Presse* — le désintéressement de M. Cavé. M. Cavé crut voir dans la phrase un sens ironique, et envoya MM. Dittmer et de Champagny demander à M. de Girardin une explication, une rétractation ou une satisfaction. M. de Girardin refusa le tout. Les témoins retournèrent auprès de M. Cavé fort embarrassés. Mais M. Cavé, apprenant le résultat de leur visite, se contenta de dire : « Eh bien, j'aime autant cela. »

Quelqu'un a dit, en voyant la mauvaise humeur de quelques journalistes : « Ces messieurs sont comme les enfants : ils crient quand on les débarbouille. »

Pendant longtemps, après la lecture de cette pièce, où l'on peignait certains journalistes puisant leur verve dans la mousse du vin de Champagne, Janin ne manqua pas un seul matin, après son déjeuner, qui se composait d'une tasse de chocolat et d'un verre d'eau, de dire à son domestique : « François, enlevez les restes de cette orgie. »

XCV

LE NUMÉRO DES « GUÊPES » DE FÉVRIER 1843. — ARTICLE DE MADAME DE GIRARDIN. — UNE FEMME DE LETTRES. — « LES SALONS D'AUTREFOIS. » — LA CONTEMPORAINE. — PART DE MADAME O'DONNELL DANS LES FEUILLETONS DU « VICOMTE DE LAUNAY ».

En février 1843, j'eus la douleur de perdre mon cher père. Voici le sommaire des *Guêpes* de ce mois, avec une explication de Léon Gatayes, puis le fragment donné par madame de Girardin.

« **Sommaire.** — Note et explication sur le numéro des *Guêpes* de ce mois, par M. Léon Gatayes.

» Notice sur Henri Karr, par M. Adam. — Fragment, par M. E. d'Anglemont. — Anecdote russe, par M. le vicomte d'Arlincourt. — Tristesse, par M. Roger de Beauvoir. — Le Cohen, par M. S. Henri Berthoud. — Encore un roi qui s'en va, par M. Louis Desnoyers. — Le voyage de la vie, par M. Jules Ferraud. — Une visite nocturne, par M. Théophile Gautier. — Louise, par M. Gavarni. — Légèreté du peuple français, par M. Léon Gozlan. — Vers écrits dans un cimetière, par M. Victor Hugo. — Horace et le chif-

fonnier, par M. Jules Janin. — Feuille d'un album, par M. de Lamartine. — Lettre parisienne, par M. le vicomte de Launay. — Lettre, par M. Hippolyte Lucas. — Fragment d'un album de voyage, par M. Mallefille. — La betterave et la canne à sucre, par M. Méry. — Fragment, par M. A. Soumet. — Ariste, par M. Eugène Sue. »

Voici la note de Gatayes :

« Le numéro des *Guêpes* du mois dernier paraissait, lorsque mon ami Alphonse Karr a fait une perte cruelle. Il a eu à remplir de tristes et douloureux devoirs. Nous l'avons renvoyé à son jardin au bord de la mer, chercher un peu de repos et se remettre des pénibles émotions qu'il venait de subir. Alors, j'ai pensé qu'il ne ferait pas le numéro des *Guêpes* de ce mois-ci, et en même temps qu'il fallait que ce numéro parût.

» J'ai consulté nos amis communs, et le peu d'amis séparés que nous avons. Tous sont venus à mon aide et aussi avec eux plusieurs qui ont avec M. Alphonse Karr des liens de sympathie et de caractère, des rapports de position et de talent.

» Chacun a voulu faire sa part dans ce volume, qui ne sera pas le moins intéressant de la collection, non pas seulement à cause des noms et du talent de ses auteurs, dont chacun a fait le succès de plus gros livres que celui-ci, mais aussi

à cause de ce noble et singulier concours autour d'une infortune.

» J'ai personnellement des actions de grâces à rendre à tous pour l'accueil plein de bienveillance et de sympathie que j'ai reçu, et pour leur empressement aussi honorable pour eux-mêmes que pour notre ami.

» LÉON GATAYES. »

Voici les pages données par madame de Girardin :

« Nous !... oser écrire une lettre dans *les Guêpes*... quelle audace ! ou plutôt quelle humilité ! Et vous croyez peut-être que nous allons essayer d'y faire de l'esprit ? Pas si bête. Oh ! non vraiment. Nous voulons bien dire ce qui s'est passé depuis un mois dans le Paris élégant ; mais nous ne hasarderons pas la moindre réflexion, la plus légère critique ; lutter de moquerie avec le prince des moqueurs, ce serait de bien mauvais goût. Nous ne commettrons pas cette faute ; nous ferons au contraire un éloge exagéré de toutes choses et de tout le monde ; nous ne nous permettrons pas d'autre malice.

» Les événements politiques du mois (du mois de janvier ; ceux de février ne nous regardent pas, et c'est dommage, car février, quoique bien jeune, promet déjà beaucoup pour son âge), les événe-

ments politiques de ce mois sont deux discours : le discours du *trône* ou de la *couronne* (jargon parlementaire), et le discours de l'illustre député de Mâcon.

» Le premier, plein de grandeur et de vérité, proclamait que notre beau pays de France était dans l'état le plus prospère.

» Le second, non moins remarquable par l'élévation et par la franchise, déclarait que notre malheureuse patrie était dans l'état le plus déplorable.

» Le vulgaire disait de l'un : « Le discours du roi est bien insignifiant : il ne nous apprend rien. »

» Comment donc! il nous apprend que nous sommes heureux. Vous appelez cela rien!

» Le vulgaire disait de l'autre discours : — « Qu'est-ce qu'il prouve? »

» Il prouve que les majorités *s'en vont*, et c'est quelque chose.

» Les événements mondains sont trois fêtes merveilleuses, pour commencer l'année :

» 1° Un superbe concert chez madame la duchesse de Gali..., magnifique soirée qui a donné le signal des plaisirs. C'était la première fois qu'on se revoyait dans le monde, et l'on paraissait en vérité bien heureux de se revoir. Quelle animation! quelle élégante joie! On n'avait jamais vu briller à la fois tant de gaieté et tant de diamants. Ce grand con-

cert est, sans contredit, la plus belle fête de l'année.

» 2° Le bal de madame de Roths... C'était une riante fête donnée au triste et pauvre hiver dans le palais d'or du printemps. Comme ce palais est évidemment habité par les fleurs, les femmes de bon goût évitent d'y porter des fleurs dans leur parure : elles se coiffent avec des feuillages de velours, des plumes, des épis, des diadèmes de pierreries; là, une couronne de roses, la plus fraîche de chez Batton, serait très mal venue. Cette fête était sans contredit la plus belle fête de l'hiver.

» 3° Le concert de madame Pozz... Une excellente musique, écoutée par le public le plus choisi, dans les riches et vastes salons de l'ancien hôtel de Blacas, nouvellement arrangé à la mode du jour. Ce superbe concert était sans contredit la plus belle fête de la saison.

» — Il me semble, direz-vous, qu'il y a un peu de confusion dans la préférence que vous accordez à chacune de ces trois fêtes.

» — Ce n'est pas moi qui parle; je répète ce que j'entends dire.

» — Qui vous a dit que le concert de madame la duchesse de Gali... était le plus beau de tous?

» — Les gens que n'avait pas priés madame Pozz...

» — Qui vous a dit que les salons de madame Pozz... étaient les plus merveilleux?

» — Les personnes que n'avait pas priées madame de Roths...

» — Et celles qui étaient engagées à venir dans les trois maisons, elles seules peuvent être juges, que vous ont-elles dit?

» — Qu'elles étaient restées au coin de leur feu. A Paris, c'est la suprême élégance, on ne tient tant à être invité partout que pour avoir le droit de n'aller nulle part.

» Les événements littéraires sont

» L'immense succès de mademoiselle Rachel dans *Phèdre*... Voilà la véritable tragédienne classique, belle, simple, digne, toujours royale, toujours poétique, jusque dans les égarements de la plus humiliante douleur. Quelle diction pure! quelle profonde connaissance de l'art! comme ces attitudes sont gracieuses et fières! comme cet ensemble est harmonieux! comme c'est bien là une jeune Grecque! quel beau désespoir de statue! Voilà du style, à la bonne heure!

» Et le persistant succès de madame Dorval dans *la Main droite et la Main gauche*. Voilà le drame passionné dans toute sa violence, dans toute sa naïveté. Comme cette femme est bien une femme! comme cette mère est bien une mère! comme ces larmes sont bien des larmes! comme ce mouchoir est bien un mouchoir! Son désespoir est si probable, si naturel et si moderne, qu'on est tout prêt

à s'élancer près d'elle pour la consoler. On est au moment de lui crier : — « Rassurez-vous : *Wilfrid* ne périra pas ; je vais trouver M. Gozlan, il m'accordera sa grâce. » Ah ! voilà de la passion et de la vérité, à la bonne heure !

» Pour se reposer des émotions dramatiques, on court aux petits théâtres. On va voir au Vaudeville de mignonnes comédies romanesques et sentimentales qui font verser de douces larmes. Là, plus de lazzis vulgaires, plus de calembours rebattus, mais un joli esprit de salon, des mots fins, des couplets tendres, un dialogue d'un goût délicat qui repose enfin de cette grosse gaieté bruyante des théâtres du boulevard.

» Aux Variétés, les célébrités du monde élégant se donnent rendez-vous tous les soirs pour voir, revoir et savoir *les Petits Mystères de Paris*. Cette amusante plaisanterie fait fureur ; les habitués ne s'en lassent pas. Là, point de bons mots prétentieux, point de couplets tortillés, point de morceaux d'ensemble à grande musique si péniblement italienne ; mais des tableaux naïfs d'une juste observation, mais de bonnes bêtises, une gaieté bien franche qui réveille enfin de la langueur où vous jettent tous les vaudevilles pleurnicheurs dont on vous accable aujourd'hui.

» En fait de modes, nous vous parlerons d'une parure fort admirée : une robe de satin blanc, garnie tout en franges de perles ; sur la tête, un

diadème de perles fines, montées en diamants. On a beau dire, cette noble simplicité sera toujours le cachet du bon goût.

» Voici une autre parure toute nouvelle et que l'on n'a pas moins admirée : une robe de crêpe lisse, couleur jonquille, composée de *sept* tuniques. Ces sept petites jupes rappellent les sept petites capotes du tailleur de Sancho Pança. Dans le tourbillon de la valse, elles produisent un effet charmant; avec cette robe, on portait pour coiffure une guirlande d'immortelles jaunes et orange; ces fleurs sont très à la mode cette année. On a beau dire, dans la parure il n'y a de joli que le caprice et la fantaisie.

» Nous aurions encore bien d'autres choses à louer, mais nous craignons de tomber dans la fadeur. Parce qu'on ne peut pas faire de l'esprit, ce n'est pas une raison pour affecter une niaiserie systématique; parce qu'on ne saurait être piquant, ce n'est pas une raison pour se faire doucereux; on n'est pas forcé de se donner pour une abeille parce qu'on a le malheur de n'être pas une guêpe. A propos d'abeille, il est question d'un projet de loi qui supprime les fabriques de miel comme nuisant à la canne à sucre; on ne parle point d'indemnité.

» Il appartenait à ce recueil d'être le premier à proclamer cette nouvelle.

» VICOMTE CH. DE LAUNAY. »

Je retrouve une autre lettre de madame de Girardin.

Je publiais un roman dans une revue, et je lui demandais la permission de le lui dédier.

« J'accepte de grand cœur la dédicace d'*Agathe et Cécile;* je vous remercie de cet aimable souvenir.

» Quant à vos reproches, je les trouve du meilleur comique, et j'en veux faire une petite pièce intitulée :

LES SUSCEPTIBILITÉS D'UN INGRAT

OU

LE BOURREAU CHATOUILLEUX

» Cette comédie vous sera dédiée.

» Ah! c'est vous qui vous plaignez!

» DELPHINE DE GIRARDIN. »

Un des déguisements les plus communs, les plus vulgaires et les plus sots de l'envie est celui-ci :

Lorsqu'il n'y a plus moyen de nier le talent d'un écrivain, on affirme alors que ce n'est pas lui qui fait ses livres.

Cela s'est beaucoup dit de Balzac, et on a souvent répété sérieusement ce que je lui disais à lui-même en riant, que l'auteur véritable d'*Eugénie Grandet*, du *Père Goriot* et des *Parents pauvres*,

était une vieille femme de génie qu'il tenait renfermée chez lui.

Une femme de lettres...

Je m'arrête ici pour constater que ce mot écrit par moi n'implique ni un blâme, ni une critique, ni un dédain ; c'est un métier qui conviendrait aux femmes pour le moins autant qu'aux hommes, surtout quand il s'agit d'écrire des romans, et le nombre serait grand de celles qui y ont eu du succès, si l'on y ajoutait celles qui auraient eu ce succès si elles n'avaient pas remarqué que ce métier amène une femme à « décolleter » son cœur d'une façon qui lui fait perdre le charme mystérieux du voile, de l'inconnu et de l'énigme, sans compter deux ou trois autres défauts inhérents au métier qui ne paraissent pas, confondus qu'ils sont entre ceux si nombreux que possèdent les hommes, mais enlaidissent les femmes.

La comtesse O'Donnell, la sœur de madame de Girardin, le savait bien ; les gens vulgaires, croyant la flatter infiniment, lui disaient souvent :

— Pourquoi n'écrivez-vous pas comme votre mère et votre sœur ?

— C'est assez, disait-elle, de deux femmes de lettres pour une famille.

Je ferme la parenthèse, et je reviens à ce que je voulais dire.

Une femme de lettres, madame Lebrun, a publié sous un titre heureux, *les Salons d'autrefois*,

une pastiche, une compilation assez adroitement exécutée; elle suppose, elle invente une vieille femme, une comtesse de Bassanville, que « sa naissance, ses alliances et ses relations ont naturellement mise dans le monde, » et elle la promène dans les salons d'autrefois, comme Barthélemy promène Anacharsis en Grèce et en Asie, où il n'était guère allé lui-même, que je sache, comme le libraire Ladvocat; Malitourne et deux ou trois autres promenèrent de ce temps-ci, dans l'histoire de l'Empire, la « Contemporaine », ce qui demandait d'autant plus de talent et d'esprit qu'eux n'inventaient pas tout à fait la « Contemporaine »; car Ida Saint-Elme leur avait livré quelques chiffons de papier gênants. Ce pastiche, cette compilation de madame Lebrun sont assez amusants à lire, surtout pour les lecteurs qui n'y reconnaissent pas une certaine quantité d'ana pris un peu partout, dans les friperies anecdotiques, et appliqués tant bien que mal à des contemporains et contemporaines après avoir servi à des personnages d'autres époques; ajoutez-y un certain nombre de *potins* entendus et recueillis de seconde ou troisième... oreille; quelques emprunts aux journaux du temps, et entre autres aux *Guêpes*. C'est néanmoins, je le répète, une lecture facile et assez amusante; mais madame Lebrun laisse percer le bout de l'oreille de la femme de lettres, dans la malveillance qu'elle prête à sa « comtesse de Bassanville » à l'égard de quelques

femmes qu'elle considère probablement comme ses rivales, par exemple madame Sand et surtout madame Delphine de Girardin : elle appelle celle-ci « la belle Delphine », et on sent qu'elle prononce cette épithète avec colère ; et naturellement elle insinue que ses « célèbres courriers de Paris », publiés sous le nom de « vicomte Delaunay », n'étaient pas écrits par elle, mais par sa sœur, madame O'Donnell.

Que madame O'Donnell ait fait part à sa sœur de ce qu'elle apprenait ou observait dans le monde, il n'en faut pas douter. J'ajouterai que souvent elle recopiait les manuscrits du vicomte, et quelquefois l'avertissait de quelques sorties ou formes un peu trop viriles où l'entraînait le masque ; mais là se bornait sa coopération.

Absent alors de France, j'ai lu, j'ai entendu dire, que cet esprit si français, si gai, si ennemi du mensonge et du faux, s'était troublé vers la fin de sa vie, et que madame de Girardin s'amusait à faire tourner des tables et à écouter leurs oracles, avec une certaine crédulité aux billevesées des spirites.

Quand depuis je suis allé à Paris, je n'ai pas osé m'informer, pour pouvoir toujours douter.

XCVI

ÉMILE DE GIRARDIN. — LE PÈRE VIENNOT. — LAUTOUR MÉZERAY. — LOUIS REYBAUD. — AFFAIRE CARREL ET GIRARDIN. — « LE JOURNAL. » — CANDIDATURE CAVAIGNAC. — RÉPONSE A « LA PRESSE ».

M. de Girardin et moi, nous ne nous sommes jamais aimés, et, sans les hasards et les relations qui nous faisaient forcément nous rencontrer souvent, nous ne nous serions guère dérangés l'un pour l'autre. Cependant cet homme cruellement abandonné et jeté dans la vie, cet homme qui avait à conquérir un nom, une famille, un état civil, une nationalité qu'on lui contestait, qui marchait résolument, sans aide et sans appui, à la conquête de la fortune qui devait lui aplanir les chemins pour arriver au reste, m'avait assez vivement intéressé dans ses commencements; je ne parlerai pas des empressements trop vifs avec lesquels il brusquait et violait la fortune, empressements qui ont fourni quelques-uns de leurs meilleurs sujets à Philippon et à Daumier dans le poème au crayon consacré à leur héros; mais je l'ai vu dans plusieurs occasions manquer de cœur à l'égard de ses amis

et de ses associés dans les entreprises périlleuses.

Nous nous étions rencontrés, avant ma présentation chez madame Gay, dans une circonstance que voici :

Je donnais quelques articles au journal le *Corsaire*, appartenant à un brave marchand de cheminées kapnofuges, appelé Viennot, et dirigé par Louis Reybaud, aujourd'hui membre de l'Académie des sciences, etc. ; dans ce journal, on ne permettait pas de signer les articles, ce qui rendit ma collaboration rare et de peu de durée.

Il parut un matin un article relatif à une des « affaires » de M. de Girardin ; le lendemain, Reybaud vint me trouver chez moi, rue Vivienne, en m'apportant une lettre de l'excellent père Viennot ; voici cette lettre :

« Mon cher confrère,

» Voici une histoire dont M. Girardin se pose le héros. Il me donne rendez-vous à deux heures aujourd'hui dans un fiacre. Ce n'est pas, dit-il, une rectification qu'il demande, c'est une affaire sérieuse avec moi.

» Je ne vous en aurais pas parlé, si je n'avais craint de vous être désagréable en gardant le silence. Dites-moi s'il vous convient d'être l'un de mes témoins et si rien ne vous contrarie dans cette proposition. Je serai fort aise de montrer à

M. Girardin qu'il a affaire à un homme qui, sans jactance, est en état de répondre à toutes les exigences.

» A vous de cœur.

» VIENNOT. »

Je répondis que j'acceptais, et je me rendis au journal.

A l'heure indiquée, un domestique monta, porteur d'une carte sur laquelle on avait écrit à peu près ces mots :

« M. de Girardin est en bas avec ses témoins; M. Viennot et les siens sont invités à faire suivre par leur voiture celle de M. de Girardin. »

Je répondis sur la même carte

« MM. L. Reybaud et A. Karr, témoins de M. Viennot, prient les témoins de M. de Girardin de monter. »

Je ne tardai pas à voir entrer Lautour-Mézeray, qui, depuis, est mort préfet d'Alger; le second était Dufougerays, directeur du journal légitimiste *la Mode*.

— Messieurs, dis-je, vous agissez avec beaucoup de présomption, de légèreté ou d'inexpérience. Il n'y a aucune raison pour que « la voiture de M. Viennot suive celle de M. de Girardin », parce qu'il n'ap-

partient ni à l'un ni à l'autre des adversaires de décider seul l'endroit où le combat doit avoir lieu ; cela est l'office des témoins, qui ont également à fixer préalablement un certain nombre de conditions et de conventions qu'il ne serait ni opportun ni de bon goût de discuter sur le terrain.

Commençons donc par choisir ensemble : 1° le lieu ; 2° les armes ; puis fixons quelques menus détails.

Je ne me rappelle pas quel fut l'endroit proposé et accepté. Reybaud et moi, nous reconnûmes que M. de Girardin, comme l'offensé, avait le choix des armes ; tout bien convenu, je dis :

— Il reste, messieurs, un dernier point à traiter : Il doit être cruel pour votre ami d'avoir à se battre contre un vieillard qui, évidemment, n'est pas l'auteur de l'offense dont il demande réparation. M. Viennot n'écrit pas une ligne dans son journal. Je vais le tirer de cette anxiété : toutes les conditions que nous venons d'établir sont maintenues ; mais, en place de M. Viennot, je présente à M. de Girardin un adversaire qu'il lui sera sans doute plus agréable de rencontrer : c'est un jeune homme et l'auteur de l'article, moi.

Lautour et Dufougerays répondirent qu'ils devaient en référer à M. de Girardin ; ils descendirent et remontèrent quelque temps après, et nous dirent que M. de Girardin n'acceptait pas ce changement d'adversaire et n'admettait que la respon-

sabilité légale du gérant du journal, M. Viennot.

Nous maintînmes, Louis Reybaud et moi, la position que j'avais prise; Lautour et Dufougerays maintinrent la décision de leur ami, et un procès-verbal fut signé, et, je crois, imprimé dans *le Corsaire*. Il n'y eut pas de duel; mais je crois qu'il y eut quelque chose comme un procès. Je trouve une lettre de Louis Reybaud qui en parle; je ne sais plus si ce procès fut suivi ou arrangé.

« Mon très cher,

» Je me suis introduit de jour chez vous, comme un enfonceur de portes ouvertes; j'aurais pu prendre votre robe de chambre, assassiner votre tortue, me suicider avec votre sabre, que personne ne serait venu voir si je tuais ou mourais avec grâce; notez que j'ai trouvé votre bourse sur la table et que je l'y ai laissée.

» J'étais venu pour causer avec vous de toute l'affaire d'hier, car elle a plusieurs rameaux, l'affaire : quand on en a coupé un, il en reste d'autres. A-t-il été question entre Lautour-Mezeray et vous de l'instance judiciaire? Pour que nous mettions tout ceci dans la classe des sauriens et des races perdues, il faut qu'on nous fasse officiellement part de la trêve; autrement la guerre subsiste; tâchez, mon ami, qu'ils disent oui ou non, sans lantiponer. Entre nous, je crois qu'il vaudrait mieux que, des deux parts, on s'accommodât. Vous

seriez charmant si vous arrangiez aussi ce petit reliquat; M. Viennot vous en saurait un nouveau gré.

» A vous de cœur.

» L. REYBAUD. »

Plusieurs années après eut lieu le duel, qui fit beaucoup de bruit alors, entre Armand Carrel, rédacteur en chef du *National*, et M. de Girardin; les deux adversaires furent blessés, et Carrel, au bout de quelques heures, mourut de sa blessure. M. de Girardin fut rapporté chez lui; ce résultat causa une grande rumeur dans Paris, et on répandit le bruit que « les étudiants » devaient venir le soir assiéger la maison du blessé. C'était injuste; le combat avait eu lieu loyalement; j'allai passer la soirée et une partie de la nuit dans la maison de la rue Saint-Georges, attendant, pour les « haranguer » ou les repousser, les « étudiants », qui ne vinrent pas.

Carrel avait beaucoup d'amis politiques et autres; plusieurs parlaient de le venger. M. de Girardin, guéri, risquait fort d'être insulté et provoqué violemment à sa première sortie; il prit sagement le parti nécessaire d'aller au-devant des dangers et de se présenter au foyer du théâtre Italien, alors très fréquenté.

Boutmy, « un ami » qu'il avait à son service et qui en est mort riche, m'écrivit et vint me trouver

chez Bohain, où je dînais ce jour-là, pour avoir ma réponse.

Il me priait d'entrer et de rester avec M. de Girardin et quelques amis au foyer du théâtre Italien.

Je n'étais pas l'ami de M. de Girardin, et il y avait dans cette sortie au moins un duel à ramasser ; mais j'étais alors lié avec madame Gay, et avec ses deux filles et son fils ; de plus, c'était un danger ; je n'osai pas refuser.

J'entrai donc aux Italiens et restai avec l'ami de Boutmy au foyer, où personne ne s'approcha de nous ; mais je m'esquivai à la sortie.

Le lendemain, je reçus de M. de Girardin la lettre que voici :

« Monsieur,

J'ai à vous remercier, et je vous remercie en effet de l'empressement que vous avez mis à répondre à la lettre de Boutmy et des quelques lignes que vous avez mises ce matin dans votre journal, relatives à notre donquichottade d'hier soir. J'avais espéré vous retrouver hier soir près de madame de Girardin, qui nous attendait ; ce n'est que tardivement que je me suis aperçu qu'il manquait à la cohorte un de ses plus vaillants. Encore une fois, mes remerciements.

» E. DE GIRARDIN. »

Quelques mois plus tard, à la suite d'un différend sur le nombre de lignes d'une nouvelle que j'avais

vendue à *la Presse*, — je serais bien embarrassé de dire aujourd'hui de quel côté venait l'erreur, — il m'envoyait des huissiers.

En 1848, M. de Girardin attaqua le général Cavaignac avec une extrême violence et une insigne perfidie. Cavaignac n'a jamais voulu me donner, pour *le Journal* que je publiais alors, une lettre très curieuse du directeur de *la Presse;* j'ai lu cette lettre, mais je n'en parlerai pas, n'ayant pas « les pièces ».

Lorsque Cavaignac eut refusé de se laisser nommer président par l'Assemblée, malgré mes instances et celles de quelques autres amis, après une discussion avec M. Dufaure, qui allait être le premier ministre du prince Louis, je publiai le « dernier numéro du *Journal* », où j'annonçais, ce qui n'était pas difficile, ce qui allait se passer; je dis adieu à Cavaignac, à Senard, à Vaulabelle, etc., et je repartis pour Sainte-Adresse.

Mais, dès le lendemain matin, *la Presse*, que *le Journal* avait souvent attaquée sans qu'elle répondît, contenait les lignes suivantes :

« M. Alphonse Karr part demain pour le Havre. Au moyen de l'influence qu'il a acquise dans l'arrondissement par quelques années de séjour, il va appuyer la candidature du général Cavaignac; nous serions curieux de savoir sur quels fonds seront payés les frais de cette mission. »

M. de Girardin dut mettre dans *la Presse* la réponse que voici :

« La liberté de la presse, comme vous l'entendez, monsieur, aurait bientôt dévoré les autres libertés et resterait toute seule.

» Ainsi, aujourd'hui, je n'ai pas la *liberté* d'aller et de venir sans que vous me citiez à la barre de vos abonnés et sans que vous me disiez à haute voix : « Où allez-vous, monsieur? — Au Havre ! —
» Qu'allez-vous y faire, monsieur? Avec quel argent
» payerez-vous votre diligence, monsieur? »

» En attendant que vous réfléchissiez sur le droit que vous vous arrogez, sans reconnaître ce droit, qui pourrait à la rigueur paraître exorbitant, je vais, pour cette fois, satisfaire votre curiosité.

» Vous n'êtes pas tout à fait bien informé : je ne vais pas au Havre, mais à Sainte-Adresse, où je demeure depuis neuf ans.

» Je ne vais pas y soutenir la candidature du général Cavaignac, mais y planter quelques rosiers et y abriter quelques rhododendrums nouveaux qui craignent un peu la gelée; car vous ne nous avez pas encore promis qu'il ne gèlerait pas sous le règne du prince Louis Bonaparte.

» Je n'ai reçu et je ne reçois de mission de personne. Excepté à vous, monsieur, et cela d'aujourd'hui seulement, je n'ai à rendre compte de mes actions à personne; c'est peut-être un peu

pour cela que je ne suis pas riche et que vous supposez que je ne puis aller de Paris au Havre sans que quelqu'un paye mon voyage ; ce voyage, monsieur, puisqu'il faut tout vous dire, coûtera vingt francs cinquante centimes, et je le ferai à mes frais, avec mes propres fonds ; je ne vais pas au Havre pour y soutenir la candidature du général Cavaignac ; je vais au Havre pour rentrer chez moi ; mais, si je n'ai plus la liberté de circuler, il me reste encore, jusqu'à ce que vous en ayez autrement décidé, la liberté de penser et d'exprimer mes opinions.

» Vous croyez que j'ai quelque influence dans l'arrondissement du Havre, je le crois aussi ; les hommes au milieu desquels j'ai vécu neuf ans, auxquels j'ai donné à cœur ouvert des consolations, des conseils et de l'aide, ces hommes m'aiment comme je les aime ; je leur dirai ce que je crois le meilleur pour la France et pour eux ; ils auront foi en moi, parce que je ne les ai jamais trompés, parce que j'ai écrit en 1848 sur le prince Louis précisément ce que j'avais écrit en 1840 [1], parce qu'ils savent d'avance ce que les autres verront après : que, si le général Cavaignac est nommé président de la République, je n'aurai pour cela ni place ni argent, et je reviendrai à Sainte-Adresse au milieu d'eux, à mes rosiers et à mon canot de pêche.

1. M. de Girardin, qui, en 1848, louait à outrance le prince Louis Bonaparte, l'avait, en 1840, attaqué et vilipendé.

» Cette candidature, monsieur, je la soutiendrai dans l'arrondissement du Havre et partout où j'ai des amis ; je la soutiendrai peut-être même à Rouen, où le voyage, qui coûte huit francs cinquante centimes, sera encore fait exclusivement sur mes propres fonds ; je la soutiendrai à Étretat et à Sainte-Adresse, où j'aurai l'unanimité.

» Je termine, monsieur, en vous remerciant de l'occasion que vous avez bien voulu me donner de la soutenir dans votre journal.

» Je suis, monsieur, avec tous les sentiments que l'on a au bas d'une lettre, votre serviteur.

» A. K. »

J'ai dit la terreur que madame Gay inspirait à sa société.

J'ai dit aussi le gré que me savait madame Merlin de ne pas partager cette terreur.

Un soir, je rencontre chez la comtesse madame Gay, que j'avais un peu négligée depuis quelque temps ; je vais la saluer ; elle me regarde d'un air étonné et me dit froidement :

— Ma mémoire me trompe peut-être, monsieur; mais je ne crois pas vous connaître.

Je salue respectueusement et je me retire.

Mais, bientôt après, un homme de ma connaissance, qui s'était fait présenter à elle la veille, l'aborde et lui demande la permission de lui présenter à son tour un de ses amis qui professe pour

elle une vive admiration ; elle accepte gracieusement, et il vient me prendre par la main, me conduit devant elle et procède à la présentation :

— Permettez-moi, madame, de vous présenter, etc.

Elle se mit à rire et dit :

— Voilà encore, par-dessus le marché, qu'il se moque de moi. Asseyez-vous là, et causons.

Une lettre de madame Merlin :

« Je n'entends pas renoncer au plaisir de vous voir à Saint-Gratien, et je viens vous proposer de venir dîner avec moi dimanche prochain.

» Nous serons en petit nombre, et je serai charmée de vous revoir et de causer avec vous.

» Si vous pouvez disposer d'une partie de la journée et que vous puissiez partir de Paris par le convoi d'une heure, nous ferons une promenade en calèche dans les ravissants coteaux qui environnent cette vallée. Un mot de réponse.

» Toujours à vous de cœur.

» M. MERLIN.

» On peut retourner le soir à Paris jusqu'à onze heures. »

XCVII

ÉMILE DESCHAMPS. — UNE LETTRE DE LUI. — UN QUATRAIN. — VIEILLE CHRONIQUE. — ÉNIGME, LOGOGRIPHES ET CHARADES.

Émile Deschamps, que je connus chez Lefebvre-Deumier, duquel Lefebvre-Deumier je parlerai plus tard, tenait un rang très honorable dans le cénacle romantique : c'était loin d'être un exalté, un tapageur, un « truculent », comme le furent un temps Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Pierre, dit Petrus Borel le Lycanthrope, Maquet, connu alors sous le nom de Mac-Keat, Bouchardy au cœur de salpêtre, etc.

C'était au contraire un homme doux, paisible, un homme de retraite et de salons amis, un esprit mièvre, gracieux, bienveillant, câlin. Il fut plus d'une fois question de lui pour l'Académie française ; je crois même qu'il se présenta une ou deux fois et obtint quelques voix ; il aimait à aimer et à admirer ; s'il se faisait, chez Lefebvre-Deumier ou dans quelque autre salon littéraire, une lec-

ture quelconque, on entendait de temps en temps, quand le lecteur respirait, se mouchait ou trempait ses lèvres dans l'eau sucrée, quelque chose comme un bourdonnement de mouche, le mot plusieurs fois répété « Charmant ! » qu'Émile Deschamps prononçait « Châmant », pour le rendre encore plus doux et plus caressant.

Je retrouve une lettre de lui. Je m'intéressais assez à un journal appelé *la Terre promise* et se publiant à Nice; je m'étais adressé en sa faveur à quelques-uns de mes amis. Émile Deschamps s'était empressé de répondre à l'appel, et cette lettre m'annonçait, en me les apportant, l'envoi de plusieurs petites pièces.

Je ne recule pas devant la publication de certaines lettres qui « confient » à mes lecteurs et amis, connus et inconnus, les relations d'estime et d'amitié qui m'ont lié à la plupart des grands esprits et des grands cœurs du temps où j'ai vécu, ne fût-ce que pour faire comprendre auxdits amis, connus et inconnus, ma profonde indifférence pour les petites haines lâches de quelques maroufles et polissons de lettres, qui m'adressent de temps en temps, dans quelques bons petits papiers rouges, des injures bêtes comme eux, qui ramassent à poignée de la boue, pour me la jeter de loin, la boue, mauvaise arme de guerre, trop légère pour atteindre à une certaine hauteur, *telum imbelle sine ictu*, et qui ne salit que les mains qui s'en servent,

lorsque toutefois la boue ne retombe pas salie par le contact de ces mains.

Je ne recule pas, dis-je, devant quelques phrases amicales ou même élogieuses qui me sont adressées; les hypocrisies, les semblants, les simagrées, les affectations de modestie quêteuse et mendiante sont une monnaie ayant cours; mais, de cette monnaie, je ne possède pas pour deux liards.

Cependant, je dois remplacer par des lignes de points une grande partie de la lettre violemment gracieuse que je vais donner aux imprimeurs.

. . . .

. . . . . « Je fais des lectures à haute voix pendant ces longues soirées de décembre; je lisais hier *Une heure trop tard*, et voilà que je m'arrête tout à coup... j'arrivais à une page où mon nom est prononcé avec une grâce si glorieuse... Cette page m'avait échappé je ne sais comment jusqu'à ce jour, et voilà de quoi je viens vous dire merci du fond de mon pauvre cœur, qui, brisé de chagrin et de maladie, vit encore cependant dans ses morceaux pour l'admiration, l'amitié et la reconnaissance. Le grand poète Méry m'a prêté quelques numéros du journal *la Terre promise*, et je vous ai trouvé tout vous.

. . . .

» Adieu! je vais dîner dans une maison où l'on

vous aime et où l'on parlera de vous... Moi, seul je dirai : « Il n'est pas parfait... il a l'absence. »

» A vous toujours et en tout.

» ÉMILE DESCHAMPS. »

Dans une autre circonstance, j'avais, dans *les Guêpes*, raconté une anecdote que j'avais entendu dire à Émile Deschamps, et j'avais dû exprimer mes regrets de ne pouvoir la reproduire avec tout l'esprit et toute la grâce qu'il avait mis dans son récit ; ce regret était réel et cet éloge simplement une justice. Ce regret exprimé dans les mêmes *Guêpes*, je l'exprimai verbalement dans un salon où nous nous rencontrâmes le soir. Émile Deschamps s'approcha d'une table où il y avait du papier et des crayons et improvisa ces quatre vers, qui faisaient allusion à une anecdote d'un Anglais qui avait parié d'offrir des louis pour deux sous sur le pont Neuf et de n'en pas vendre six :

Vous précédez bientôt ceux que vous semblez suivre,
Et, comme certain lord,
On vous donne du cuivre,
Et vous rendez de l'or.

Voici l'envoi qu'Émile Deschamps me faisait pour le journal :

POURQUOI IL FAIT TOUJOURS DU VENT LE LONG DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES

Vieille chronique.

En l'an du Christ quinze cent treize,
Un jour, la Discorde et le Vent,

Par la Beauce, tout à leur aise,
Cheminaient au soleil levant.
Devisant ensemble, ils arrivent
Dans la ville de Chartres, puis,
Après vingt cercles qu'ils décrivent,
Ils prennent la *ruelle aux Puits*,
Qui longe, en étroite spirale,
Le flanc nord de la cathédrale.
La Discorde au Vent dit alors :
« Reste un peu là ; j'ai quelque chose
A dire aux chanoines, pour cause
De service. Attends-moi dehors. »
Se glissant sous le porche en mitre,
La Discorde, à l'angle des tours,
Entra tout droit dans le chapitre...
Le Vent, dehors, l'attend toujours !
C'est pourquoi, fourrures de martres
Et manteaux ne se quittent pas,
Été comme hiver, sur le pas
De la cathédrale de Chartres.

ÉMILE DESCHAMPS

Énigme.

Ma nature, mon sort, tout cela n'est pas clair,
Souvent je suis calme et posée,
Presque toujours je suis en l'air ;
Je suis brune, verte ou rosée ;
J'ai des ailes de gaze ou bien un pied de fer ;
Plus qu'un sylphe je suis légère ;
Mon corset comme plomb est lourd ;
Ma tête à tous les vents, ou bonne ménagère,
Ou, sur les durs pavés, machine passagère,
Je brode, je voltige, ou frappe comme un sourd ;
Pleine de troubles angéliques,
Je rougis au seul mot d'amour ;
Et soudain on me voit, dans les places publiques,
Sauter entre les bras des hommes en plein jour.

É. D.

(DEMOISELLE *jeune fille, insecte ailé, ou instrument de pavage.*)

Logogriphes.

Sous la république romaine,
Lecteur, j'avais dans mon domaine
La police de la cité.
Mes cinq pieds renversés, je deviens poétique,
Et, dans toute la Grèce antique,
Pour mes coursiers brillants j'avais un nom cité.

É. D.

(ÉDILE, *où l'on trouve* ÉLIDE.)

Sur mes cinq pieds, lecteur, point de vente sans moi ;
Si vous n'avez pas dit cela, vous vous trompâtes.
Arrachez-moi la tête, il me vient quatre pattes
Mettant des ennemis plus menus en émoi.

É. D.

(ACHAT.—CHAT.)

Charades.

Autour de vous je me traîne
Humble comme *le premier ;*
Mais vite au diable l'*entier*,
Si votre bouche de reine
Me dit jamais le *dernier*.

É. D.

(VER—TU.)

Jamais faible n'est *mon premier ;*
Jamais multiple *mon dernier*.
Jamais fidèle *mon entier*.

É. D.

(FORT—UNE.)

Êtes-vous à Cana, séjour de Dieu choisi,
Ajoutez-y
Mon premier, et soudain — voyage chimérique ! —
C'est l'Amérique !
Là, comme ailleurs, sous l'if ou sous le bananier,
A personne jamais ne cherchez *mon dernier*.
Il faut en convenir, à moins qu'on n'extravague,
Toute femme est *mon tout*, étant de Copenhague.

É. D.

(DA—NOISE.)

Logogriphe.

Sur quatre pieds, je siffle avec acharnement ;
Sans ma queue, aux bravos je sers de complément.

É. D.

(Dise, *où l'on trouve* Bis.)

Énigme.

Que je sois rond, ovale ou bien carré, n'importe,
Par moi, même service à chacun est rendu ;
Avec sincérité toujours je me comporte,
Hélas ! et, pour tout prix, souvent je suis pendu.
Quoique de nature polie,
A leur nez, pour certaines gens,
Je suis des plus désobligeants.
Jeune fille ou femme jolie
Me sourit, me fait les doux yeux ;
Rien au monde qu'elle aime mieux.
Pourtant, — voyez les infidèles ! —
Dès que le sort me brise, — ô perfide noirceur ! —
Leur pied me repousse loin d'elles ;
Et les voilà fêtant mon heureux successeur.
Au surplus (ceci vaut que vous y preniez garde,
Lecteur), lorsque des yeux on ne me quitte point,
Ce n'est pas moi que l'on regarde.
Notez encore un autre point :
Saisissant tout, rien je ne garde.
Enfin, j'ai devant vous face aimable ou hagarde,
Je rougis avec vous, je me ride et blanchis...
Et, sans penser, je réfléchis

É. D.

(Miroir.)

XCVIII

LEFÈVRE-DEUMIER. — SES RÉCEPTIONS. — LECTURES DE VERS ET MUSIQUE. — VAUCORBEIL A LA CHAMBRIÈRE. — BOUTS RIMÉS DE VICTOR HUGO. — LES PIEDS DE MADAME ***. — LEFÈVRE-DEUMIER ET SON ARCHITECTE.

Revenons à Lefèvre-Deumier, plus connu alors sous le nom de Jules Lefèvre. Il avait publié quelques volumes de poésie et de romans; sans être au premier rang dans le cénacle romantique, il y occupait cependant sa place.

Il recevait un jour de la semaine ses amis littéraires dans une jolie petite maison qui lui appartenait, sur la place Saint-Georges, précisément en face de l'hôtel démoli et rebâti de M. Thiers, lequel est devenu l'ami de ceux qui ont démoli sa maison et combat avec eux ceux qui l'ont rebâtie.

Hugo allait quelquefois avec sa femme chez Jules Lefèvre. Émile Deschamps m'y semblait assez assidu.

Madame Jules Lefèvre était une femme aimable, suffisamment jolie; jamais la nature n'avait jusque-là tiré un si bon parti de la maigreur. Si elle avait

4.

refusé à peu près une face à madame Lefèvre, elle lui avait donné deux profils distingués dont on pouvait se contenter, et une taille svelte et élégante.

J'y allais quelquefois : on y lisait des vers; on faisait un peu de musique, quoique la musique fût peu en honneur parmi les romantiques; le maître, Hugo, ne l'aimait guère, n'aimant du reste, comme bien d'autres, en fait de bruit, que celui qu'il faisait lui-même, et Théophile Gautier, enchérissant sur le maître, disait : « La musique est le plus cher et le plus désagréable de tous les bruits; » ce qui ne l'empêcha pas, beaucoup plus tard, de faire, pour l'Opéra, un joli ballet qui lui rapporta plus d'argent que ses meilleurs vers. Ce qui faisait trouver un peu grâce à la musique, c'était la présence d'un ami de la maison, un grand jeune homme appelé Vaucorbeil, qui, avec le temps et sans bruit, s'est fait, dans son art, une certaine position officielle, qu'on pourrait peut-être, sans injustice, attribuer en partie à l'amitié du ménage Deumier, pour les raisons que nous dirons tout à l'heure.

Quand on lisait des vers, si c'était un premier sujet, comme Hugo, ou Émile Deschamps, ou quelque autre, le maître de la maison se chargeait de diriger et d'encourager les applaudissements.

Il se plaçait devant la cheminée, à côté du poète

et quelque peu en avant, et, de temps en temps, comme malgré lui, disait à demi-voix : « Bravo! ah! bravo! admirable! sublime! » en même temps qu'Émile Deschamp susurrait son : « Châmant. »

Mais, lorsque le lecteur était un « jeune homme » ou un poète peu connu, c'était Vaucorbeil qui, comme ami de la maison, était chargé de dire : « Bravo! ah! bravo! » ce qui me rappelait une particularité que j'avais apprise au Cirque-Olympique, où j'étais assez lié avec plusieurs membres de la dynastie des Franconi.

Sur les engagements des premiers sujets, surtout des écuyères, il était spécifié que ce serait « M. Adolphe » qui tiendrait la chambrière.

Tenir la chambrière, c'est le rôle de l'écuyer qui, au milieu du cirque, un grand fouet à la main, surveille, règle, modère ou active le galop égal et mesuré du cheval.

Adolphe Franconi, un grand et gros homme de bonne mine, était très populaire au boulevard, où, entraîné par l'enthousiasme causé par les mimodrames militaires dont le cirque avait la « spécialité », on prétendait qu'il avait le rang de colonel dans l'armée, de même qu'on disait qu'il était défendu aux pauvres chevaux du cirque de venir disputer au Champ de Mars des prix qu'ils eussent gagnés trop facilement.

C'est chez Jules Lefèvre que Hugo improvisa ces jolis bouts rimés, que je publiai plus tard dans

les Guêpes, où plusieurs journalistes les ont repris :

songe,
pié,
plonge,
estropié.

Hugo avait avisé autour de la table je ne sais plus quelle femme dont l'agréable visage lui avait plu, et, sans pousser plus loin l'examen, sachant, ou sentant du reste, que le poète, comme les bonnes fées de Perrault ou comme don Quichotte, peut distribuer généralement ses dons et faire à son gré des « princesses plus belles que le jour », en complétant les Phylis, les Amaryllis, les Dulcinées les plus quelconques, heureux le poète qui n'a qu'à constater et à reproduire ce qu'il voit ! il rêva un moment, puis lui fit passer le papier où il avait rempli les bouts rimés :

Si Puck, le nain qu'on voit en songe,
Osait jamais mettre son pié
Dans le soulier où ton pied blanc se plonge
Il en serait estropié.

Jamais Hugo n'avait vu les pieds de madame ***, et il y avait pour cela une bonne raison :

C'est qu'elle les cachait très soigneusement, très adroitement.

En effet, par une négligence coupable, la nature, qui lui avait donné un joli visage, avait laissé ses pieds inachevés, ébauchés ; des pieds gros, courts, plats, etc.

Elle rougit à la fois du plaisir du charmant compliment fait par un grand poète, et de la pensée que ce compliment s'appliquait si peu à elle ; mais les yeux des autres femmes et ceux des hommes, par des sentiments contraires, se mirent à la recherche, disons mieux, à la chasse de ces pauvres pieds, qui se cachaient plus rigoureusement que jamais et dès le lendemain demandaient à de nouvelles formes de robes et de jupons, ou à des « volants » ajoutés aux anciennes robes et anciens jupons, une ombre plus épaisse et plus protectrice ; jamais on ne vit plus les pieds de madame ***, ils disparurent du monde, comme certaines femmes entraient jadis en religion.

Il arriva plus tard à Jules Lefèvre une chose fâcheuse et singulière ; du moins, le récit en courut. Si l'histoire, par hasard, n'était pas vraie, je la trouve possible ; si ce n'est pas assez pour la garantir, c'est assez pour la raconter ; la voici :

Il eut la fantaisie de se faire bâtir une maison dans le quartier, nouveau alors, dit de « François Ier », aux Champs-Elysées, et d'y transporter ses pénates hospitaliers ; il s'adressa à un architecte de quelque renom, et on se mit à l'œuvre. Mais l'architecte, qui probablement n'était pas trop occupé, songea à tirer de Lefèvre tout le parti possible. Les architectes sont, je crois, payés d'ordinaire au prorata de la somme dépensée pour

la construction ; celui-ci remontra à Jules Lefèvre que les terrains étaient déjà chers dans ce quartier aristocratique ; qu'un étage au-dessus de sa maison, étage qu'il donnerait en location, l'indemniserait d'une grande partie de ses dépenses ; puis, un peu plus tard, qu'un autre étage lui donnerait, en sus de sa mise de fonds, un revenu d'une certaine importance.

Ça gâtait un peu l'idée ; Lefèvre et sa femme regrettaient presque leur petite maison de la place Saint-Georges, qu'ils habitaient seuls ; cependant c'était tentant : on éleva l'étage, puis les deux étages.

Un jour, comme Jules Lefèvre allait voir les travaux, l'architecte lui dit :

— Il faut nous dépêcher de terminer cette maison pour vous en construire une autre à côté, car, celle-ci, vous ne l'habiterez pas.

— Pourquoi?

— Pourquoi? Je vais vous le dire. C'est que, depuis quelques jours, il venait ici sur le chantier un Anglais qui descendait d'une très belle voiture, une paire de chevaux de dix mille francs, ou je ne m'y connais pas ; et je m'y connais ; il regardait, examinait, questionnait, prenait des mesures ; enfin, hier, il m'a parlé. Cette maison lui plaît, il la veut, il la lui faut, ce n'est pas l'argent qui l'arrêtera. Vous allez avoir dans les mains une affaire magnifique ; sans rien exagérer, le moins que vous

gagnerez sur cette première construction sera le prix de la seconde, où, du reste, vous serez beaucoup mieux, toutes réflexions faites. Nous vous ferons une toute petite maison, un amour de maison, « une bonbonnière », où vous serez seul avec votre femme : la maison de Socrate, juste pour vous et vos amis, où ce sera un plaisir d'être un peu serrés. L'Anglais veut de plus un étage de mansardes pour ses domestiques, qui, paraît-il, sont nombreux ; il m'a fait promettre de ne pas avertir le propriétaire, qui pourrait avoir des exigences ; je ne sais ce qu'il appelle des exigences, car il n'a pas l'air de regarder beaucoup à l'argent.

On fit les mansardes ; puis l'Anglais exigea une éeurie et une remise, puis une serre faisant suite à la salle à manger.

Puis, un jour, la maison fut terminée, et les mémoires payés, au moyen de quelques sacrifices, car la maison coûtait dix fois la somme que Jules Lefèvre voulait et peut-être pouvait y mettre.

— Eh bien, et votre Anglais? demanda le nouveau propriétaire.

— L'Anglais? ah! oui, l'Anglais! Ça n'est pas plus mon Anglais que votre Anglais; eh bien, il n'est plus revenu.

— Eh bien?

— Il sera mort d'apoplexie, ou se sera tué pour échapper au spleen, ou sera retourné chez lui... ou il n'aura plus pensé à la maison.

Si bien, continue la légende, que Jules Lefèvre fut forcé d'habiter lui-même la maison et fut à peu près ruiné.

Heureusement, arriva la présidence de Louis Bonaparte, puis l'Empire.

Je ne sais si Lefèvre était bonapartiste depuis longtemps, ou si, par lui-même ou par sa femme, il avait quelque alliance dans la maison; je ne sais si c'est comme marchant à la suite d'Hugo, qui se déclara alors bonapartiste fervent.

Toujours est-il que Jules Lefèvre, qui reprit le nom de Lefèvre-Deumier, fut nommé successivement bibliothécaire du président, puis, en 1852, bibliothécaire de l'Élysée, que quittait l'empereur, puis des Tuileries, où il s'installa; il reçut la décoration de la Légion d'honneur, etc.

Le dictionnaire Vapereau me met ici dans un grand embarras. Selon lui, Jules Lefèvre se maria en 1848; si c'est exact, c'est que c'est un second mariage, et que la première madame Lefèvre, celle que j'ai connue et vue chez elle longtemps auparavant, était morte; ce ne serait donc pas celle-là qui se serait livrée à la sculpture avec assez de succès pendant les dernières années de son mari et continua après sa mort; ce ne serait pas celle-là qui fit tant de bustes de l'empereur Napoléon III; peut-être vaut-il mieux supposer que M. Vapereau se trompe.

XCIX

ICTOR HUGO ET SES ENFANTS. — L'HISTOIRE DE POLICHINELLE. — LA MAISON DE LA PLACE ROYALE. — UN DINER DU RADEAU DE « LA MÉDUSE ». — ORAISON FUNÈBRE D'UN MAITRE D'ÉCOLE. — LA BALANÇOIRE DES TOURS DE NOTRE-DAME. — LE POÈTE ET SON BARBIER.

Je disais tout à l'heure que j'ignorais si Jules Lefèvre était bonapartiste avant 1848. Cette incertitude paraîtra moins surprenante, si j'ajoute que les poètes d'alors professaient pour la politique un dédain immense; la politique, ça se passe sur la terre; eux pensaient et vivaient plus haut que ça; donnons un exemple à l'appui.

Victor Hugo s'était marié très jeune; il avait épousé mademoiselle Adèle Foucher. Les deux époux s'aimaient dès l'enfance, et, quand je les connus, ils avaient quatre charmants enfants : Charles et Victor, Léopoldine et Adèle; on appelait encore les trois derniers : Toto, Didine et Dédé.

Lorsque Charles et Léopoldine, qui étaient les aînés, étaient petits enfants, ils avaient découver un « certain talent » chez leur père pour narrer des histoires et des contes. Il y avait surtout une

certaine histoire de Polichinelle, histoire qui avait eu un jour un commencement, mais promettait de n'avoir jamais de fin; cette histoire était, de toutes, celle qui avait le plus de succès, et elle finit par être la seule acceptée. Tous les soirs, un enfant sur chaque genou, Hugo récitait quelques nouveaux chapitres de l'histoire de Polichinelle, — la suite à demain : d'où il ressort clairement qu'il est l'inventeur du roman-feuilleton. Mais, comme les enfants étaient insatiables et refusaient positivement d'aller se coucher, Hugo avait imaginé le moyen que voici pour les y décider : lorsque l'heure légale du repos avait sonné pour les petits, Polichinelle entrait dans un café, prenait un verre de liqueur et demandait un journal qu'il lisait à haute voix. Chaque soir alors, Hugo improvisait un « premier Paris », pastiche très bien fait de tel ou tel journal, et le faisait dire à Polichinelle du ton le plus monotone et le plus traînant, et cela était si long, si vide si ennuyeux, que bientôt les enfants se mettaient à bâiller et que leurs yeux se fermaient malgré eux; passait alors la fameuse fée qui, tous les soirs, jette du sable aux yeux des enfants qui ne sont pas encore couchés.

— Mais, papa, dirent-ils un jour, Polichinelle entre donc tous les jours au café ?

— Tous les jours.

— Alors, papa, pourquoi boit-il toujours de l'eau-de-vie?

— Polichinelle, mes enfants, a beaucoup de défauts; un des plus laids qu'on puisse avoir, c'est l'ivrognerie, et... Polichinelle est ivrogne; ça rend méchant.

— Mais, papa, pourquoi Polichinelle lit-il toujours le journal?

— C'est encore un de ses défauts; celui-là, ça rend méchant et bête.

Heureux temps que celui-là! Je ne sais si aujourd'hui Hugo, auquel les enfants ont inspiré tant de beaux vers d'une sublime naïveté et d'un charme prestigieux, je ne sais, dis-je, s'il raconte l'histoire de Polichinelle aux enfants de Charles, tout ce qui lui reste de cette belle famille; mais je suis à peu près certain qu'il n'ose plus faire lire le journal à Polichinelle; il n'est plus libre et indépendant comme autrefois.

Je m'étais tenu longtemps à l'écart de Victor Hugo, et, malgré mon admiration pour plusieurs des ouvrages qu'il avait déjà publiés, je n'avais rien fait pour le connaître. Il y avait deux causes à cette apparente indifférence : l'une était l'odeur nauséabonde de l'encens grossier que brûlaient devant le dieu les jeunes thuriféraires qui l'approchaient, et on m'assurait qu'il ne dédaignait pas cet encens; l'autre avait pour cause les préfaces de certains de ses livres, où, avec un ton dogmatique et une emphase irritante, il déploie une fausse et orgueilleuse modestie : « Si l'auteur

avait le talent qui lui manque, il eût fait ceci ou cela, etc. »

J'eus ce bonheur enfin de le connaître, à propos d'un article que j'écrivis dans un journal; il m'apporta sa carte, avec quelques mots de remerciements; j'allai bien vite le voir. Ce fut le commencement d'une longue amitié dont le souvenir me reste bien précieux.

C'était alors la plus charmante, la plus hospitalière, la plus patriarcale maison, que cette maison de la place Royale où Victor Hugo demeurait en ce temps-là.

Le soir, les deux garçons revenaient du lycée, où ils « cueillaient » ce qu'on peut cueillir de « palmes » au lycée.

La mère était restée avec ses deux filles : l'une, Léopoldine, fine, gracieuse, jolie à la façon d'une jolie Parisienne; l'autre, Adèle, belle comme une statue antique, n'ayant rien à reprendre aux dons de la nature, que trop de cheveux noirs, que leur poids, bravant peignes et épingles, entraînait et développait tout à coup comme un manteau sur ses épaules, à la grande confusion de la pauvre Dédé, qui n'avait pas encore assez la conscience de sa beauté pour ne pas se plaindre de cette chevelure « incommode, ridicule », qui lui rendait impossible l'usage des « jolis chapeaux » à la mode.

La mère avait une beauté étrange et un peu sau-

vage, et une sérénité apparente qui venait de ses fréquentes distractions, distractions qui faisaient parfois, à l'imagination, abandonner ce beau corps pour aller errer on ne sait où, mais probablement plus haut que le pavé des rues.

Charles était un assez beau jeune homme, vivant, bruyant, très épanoui, effarouché, effarouchant, la parole allant souvent plus vite que la pensée, ressemblant à la fois et à sa mère, qui était très belle, et à son oncle Foucher, qui était extrêmement laid, lesquels, le frère et la sœur, se ressemblaient, au grand étonnement de ceux qui s'en apercevaient.

Toto, plus distingué et d'aspect et d'esprit, réfléchi, studieux, plein de tact et de mesure.

Charles, plus brillant, Toto ayant plus de charme, comme Didine en avait plus que Dédé, qui était cependant beaucoup plus belle.

Quant à Hugo, ses cheveux longs, alors rejetés en arrière, découvraient entièrement un vaste et beau front un peu bombé; rasé, le menton bleu comme un prêtre ou un avocat; les yeux petits, brillants par moments, regardant souvent en dedans.

Je me souviens que lors de sa réception à l'Académie, où il récita très bien un beau discours, Toto faisait cette remarque dont j'ai depuis observé la justesse :

— Papa, dit-il, a un grand avantage dans les situations embarrassantes, il rougit... en blanc.

Hugo s'habillait simplement, et à peu près comme tout le monde, un mérite à une époque où tous, jeunes poëtes, jeunes peintres, jeunes sculpteurs, jeunes musiciens, nous ressuscitions les costumes du moyen âge, ce qui excitait la haine des bourgeois et même du peuple; trois ou quatre fois, la fantaisie lui vint de chercher la mode; trois ou quatre fois, cette fantaisie fut malheureuse. Il se trompait de mode et d'année; il a porté, pendant deux ou trois ans, des pantalons qui n'avaient fait qu'apparaître, échancrés en ogive sur la botte et tirés par des sous-pieds en métal, semblables à une gourmette de cheval.

Le logement était très beau : des chambres vastes et élevées dans une de ces grandes maisons bâties sous Louis XIII; une profusion de ces meubles de diverses époques, en bois sculpté, que Victor Hugo a tant contribué à mettre à la mode. Des panoplies, des tapisseries, des tableaux, des sculptures, des potiches de la Chine et du Japon, des faïences anciennes, donnaient à ce séjour une sorte de majesté sévère et calme.

Tous les soirs, au dîner de la famille, — Hugo ne mangeait jamais dehors, — un repas simple mais abondant, en vue d'un ou deux ou trois amis qui pouvaient toujours arriver et pour lesquels on ne faisait qu'écarter deux chaises et mettre un couvert, ce qui constituait une réception cordiale, sans qu'on vît jamais la maîtresse de la maison

surprise, anxieuse, essoufflée; la conversation la plus variée, la plus intéressante, presque toujours une gaieté franche, spirituelle, allant parfois jusqu'au rire éclatant. Hugo alors était extrêmement gai, quelquefois même jovial.

Un soir, Gatayes était venu avec moi à la place Royale. Hugo et lui se reconnurent; ils avaient été camarades d'enfance dans je ne sais quelle petite école. Gatayes, depuis, venait assez souvent dîner avec moi à la place Royale; sa présence mettait particulièrement Victor Hugo en jeunesse et en gaieté.

Un soir, nous arrivons vers sept heures; nous trouvons madame Hugo à table entre ses deux filles; les deux garçons étaient au collège. Hugo, son chapeau à la main, allait sortir.

— J'espère, nous dit madame Hugo, que vous ne venez pas dîner?

— Au contraire, nous venons dîner.

— Mais, malheureux, c'est aujourd'hui vendredi saint. J'envoie Victor dîner dehors, et je n'ai que trois poissons rouges, des grondins, pour mes filles et pour moi.

— Ah! c'est comme ça, dit Hugo, en posant son chapeau et ôtant ses gants, il n'y a pas à manger pour mes amis. Eh bien, je le partagerai avez eux; je m'embarque avec eux sur ce radeau de *la Méduse.*

Madame Hugo envoye en toute hâte un domes-

tique chercher si, par impossible, on ne trouverait pas quelque chose dans le faubourg. Le domestique ne revint qu'à dix heures et demie; mais nous ne l'avions pas attendu, nous avions fouillé les armoires où on entassait toute sorte de présents, parfois anonymes, qu'on envoyait à Hugo; nous trouvons de vieilles bouteilles de vins plus ou moins inconnus, une bouteille de vin chinois, entre autres, que nous vidâmes entièrement, parce que Gatayes voulait emporter la bouteille.

Nous exhumons du fromage, des pommes, des figues de Smyrne, des raisins secs de Malaga, des biscuits, des bonbons, et nous faisons le plus gai et le meilleur dîner qu'on puisse imaginer.

Ce jour-là, au milieu des joyeuses saillies et des récits les plus variés, Hugo nous raconta que, longtemps auparavant, ses deux garçons, tout jeunes, étaient envoyés à l'école — comme Gatayes et Hugo trente ans auparavant — beaucoup plus en vue de la tranquillité de la maison qu'en vue de leur instruction.

Un jour que Hugo était dans son cabinet, il entend des voix qui chantaient, et les chanteurs marchant d'un pas cadencé; on montait l'escalier.

— Mais ce sont des voix que je connais! ce sont les voix de Charles et de Toto! Mais ils sont partis pour l'école et devraient y être et non ici.

Cependant le bruit se rapproche, et on distingue

les paroles d'une sorte de mélopée sur la mesure de laquelle on marchait :

Le maître est mort.
Y a pas d'école.
Y a pas d'école.
Le maître est mort.
Le maître est mort.
Y a pas d'école, etc.

Ils étaient partis à l'école, et, en apprenant cette heureuse nouvelle qui leur donnait un congé, ils rentraient à la maison, seuls à travers les rues, toujours du même pas cadencé et chantant la même chanson.

J'ai dit que Victor Hugo était gai ; je m'en rappelle quelques exemples.

C'est une chose réellement curieuse que l'aspect de fourmilière que présente Paris, vu du sommet des tours de Notre-Dame : tous ces petits hommes, agitant leurs petites jambes, allant à leurs petites affaires ou à leurs petits plaisirs, se pressant, se coudoyant, se heurtant presque uniquement pour s'enlever les uns aux autres de petits ronds de métal dont le plus gros ne pourrait, de cette hauteur, être aperçu par l'œil le plus puissant.

Il y avait, dans la cage de charpente d'une des cloches, une curiosité dont Victor Hugo n'a pas parlé dans *Notre-Dame de Paris* : c'était une balançoire très suivie par les enfants du quartier ; on avait vu plus d'une fois le poète assister à cet exercice

avec complaisance; la balançoire a été supprimée.

Un ami de Victor Hugo vint solliciter sa voix — il était alors et enfin de l'Académie — pour monseigneur Affre, alors archevêque de Paris, qui se mettait sur les rangs.

— Dites-lui, répondit très sérieusement Hugo, qu'il ne peut compter sur ma voix que s'il fait rétablir la balançoire.

Hugo, qui porte toute sa barbe depuis qu'il est radical, comme il portait un képi pendant le siège, en ce temps-là était très correctement rasé; il avait un barbier qui causait beaucoup et qui, entre autres sujets de discours, parlait fréquemment de sa femme, ne manquant jamais de dire « mon épouse ».

Un jour, Hugo, impatienté, lui dit :

— Pourquoi donc appelez-vous toujours ainsi madame Ledru?

— Mais, répondit le barbier, comment voulez-vous que j'appelle ma femme?

Le même barbier fut fort effrayé lorsqu'il apprit, en 1839, des commères du quartier, que le monde allait finir. Tout en rasant Hugo, il lui fit part de ses terreurs.

— Ah! mon Dieu, lui dit-il, on assure que, l'an prochain, le monde va finir. Le 2 janvier, les bêtes mourront, et le 4 les hommes.

— Vous m'effrayez, dit Victor Hugo; qui donc alors me rasera le 3?

Victor Hugo donnait un jour, dans la rue, le bras à une très jolie femme, que je pourrais nommer, et se trouva arrêté devant la porte de l'imprimerie royale par un embarras de voitures ; ils étaient surtout serrés contre les bornes par une calèche, d'où une femme vieille, laide et fardée, les regardait avec l'air du plus profond mépris. Le poète, inspiré par le voisinage de l'imprimerie royale qu'habitait, en qualité de directeur, le poète Lebrun, auteur de la tragédie de *Marie Stuart*, et en parodiant ces deux vers très connus :

Si le Ciel était juste, indigne souveraine,
Vous seriez à mes pieds, et... je suis votre reine,

s'adressa tout haut à la vieille dame et lui dit :

Si le Ciel était juste, ô marquise Pimbèche,
Vous seriez dans la crotte, et nous dans la calèche.

Charles Hugo, encore enfant, manifestant un jour quelques prétentions présomptueuses, finit par dire :

— Enfin, je suis un homme.

— Toi, un homme ! répondit le père ; sais-tu ce que tu es ? Je vais te le dire : Tu es un aspirant sous-galopin.

C

VICTOR HUGO CANDIDAT A L'ACADÉMIE. — MON OPINION A CE PROPOS. — IL EST ÉLU APRÈS AVOIR ÉCHOUÉ CONTRE M. FLOURENS. — SÉANCE DE SA RÉCEPTION. — VUE DE L'ACADÉMIE, PRISE DE SAINTE-ADRESSE. — LE MAPAH.

Hugo, quoiqu'il fût le porte-étendard de la révolution romantique, ne renonçait pas cependant au but où tendaient les classiques. Il voulait être de l'Académie, et son opposition ne devait avoir pour résultat que d'y arriver un peu tard et par un chemin de traverse, comme faisaient les voyageurs en diligence qui gravissaient une côte, une colline dure, mais rattrapaient la diligence par un raccourci.

Je voulais qu'il s'abstînt.

On publia ces vers, de je ne sais qui, après une des circonstances où sa candidature fut repoussée; c'était un pastiche de quelques vers un peu rocailleux qu'on lui reprochait :

> Où, ô Hugo, hucheras-tu ton nom?
> Justice encor que faite ne t'a-t-on?
> Quand donc au corps qu'académique on nomme
> Monteras-tu de roc en roc, rare homme?

C'était encore à l'époque d'une des candidatures de Victor Hugo à l'Académie. Victor Hugo s'était présenté déjà cinq ou six fois; ses collègues d'aujourd'hui l'avaient déclaré indigne d'entrer dans leur compagnie. Victor Hugo se présentait cette fois pour succéder à M. de Quelen, et il avait de grandes chances de succès. Deux ou trois jours avant l'élection, les journaux du soir contenaient une note conçue en ces termes : « Il paraît à peu près certain que c'est Victor Hugo qui succédera à monseigneur l'archevêque de Paris. » Cette phrase tomba, par hasard, sous les yeux de mademoiselle Dupont, l'ancienne soubrette de la Comédie-Française, qui lisait le journal dans sa loge, tandis qu'on la coiffait; elle lut la phrase, la relut, se frotta les yeux, la relut encore, puis tout à coup elle entra, le journal à la main, au foyer, où se trouvaient dix ou douze de ses camarades.

— Par exemple, voilà qui est trop fort, s'écria-t-elle; je vous annonce une drôle de nouvelle. Certes, Victor Hugo a du talent, je ne dis pas le contraire; mais, c'est égal, je n'aurais jamais cru cela. Allons, il ne faut plus s'étonner de rien maintenant. Ne voilà-t-il pas Victor Hugo qui va être nommé archevêque de Paris!

J'écrivais après un de ces échecs :

« Qu'allait donc demander Victor Hugo à l'Académie? Il reconnaît donc l'Académie? Il admet donc son autorité littéraire? Il pense donc que la

réputation d'un écrivain a besoin de sa sanction?

» Mais, alors, il fallait être conséquent : quand un orfèvre se propose de présenter ses ouvrages au contrôle de la Monnaie, il a soin de les mettre au titre qu'elle exige. Victor Hugo a-t-il pensé à l'Académie en écrivant ses plus beaux livres? Pourquoi demander la voix des gens dont il n'a pas cherché le suffrage? La révolte de Victor Hugo ressemblait-elle donc à l'incorruptibilité de tant d'hommes politiques, qui n'a pour but et pour résultat que de les faire acheter plus cher?

» Je comprendrais le besoin d'une sanction imposante pour un écrivain qui pourrait douter de lui-même et de son succès; mais aucune formule de la louange n'a manqué à Hugo. Elle a trouvé moyen d'aller jusqu'à l'exagération, quoiqu'il faille monter bien haut pour qu'une louange donnée à Victor Hugo soit de l'exagération.

» Vous voulez des honneurs? vos honneurs, ô poète! c'est de faire battre de jeunes et nobles cœurs au bruit de vos beaux vers; c'est de faire répandre de douces larmes à cette femme si belle sous les lilas en fleurs, et de lui traduire ces pensées confuses qui s'épanouissent dans son âme au milieu du silence et aux premiers rayons du printemps; c'est de verser un baume salutaire sur les blessures du cœur; c'est de dire au pauvre

tout ce que la nature lui a réservé de richesses gratuites.

» Victor Hugo ! Victor Hugo ! est-ce que votre royaume serait de ce monde ?

» Mon Dieu, est-ce qu'il n'y a pas de poètes ?

» Est-ce que tous ceux-là sont des menteurs, qui disent en vers et en prose qu'ils aiment mieux les violettes que les améthystes, les gouttes de rosée que les diamants, le bandeau des cheveux bruns d'une jeune fille que le diadème des rois ?

» Est-ce qu'ils sont des menteurs, ceux qui disent en si beaux vers qu'ils préfèrent la voûte étoilée du ciel aux plus riches lambris, qu'ils ne reconnaissent de véritable grandeur que les merveilles de la nature, qu'ils n'admirent aucune pompe royale à l'égal du soleil d'automne qui se couche dans son lit somptueux de nuages rouges et violets?

» Est-ce qu'ils n'existent pas, ces hommes que j'ai tant aimés sans les connaître, ces rois de l'intelligence, qui trouvent dans leur cœur et dans leur génie des trésors qui les rendent si supérieurs aux rois de la terre? est-ce que toutes ces belles pensées sont des mots et des phrases qu'ils vendent le plus cher possible, pour acheter, avec le prix qu'ils en retirent, tout ce qu'ils font semblant de mépriser ?

» L'Académie a repoussé Victor Hugo pour accueillir dans son sein M. Flourens, médecin et secrétaire de l'Académie des sciences.

» M. Flourens n'est connu dans les lettres que par la nomination de l'Académie.

» Les académiciens se défendent contre les reproches qu'on leur adresse et citent des précédents qui constatent que le secrétaire de l'Académie des sciences a très souvent été admis par l'Académie française.

» Oui, certes, messieurs; mais les secrétaires de l'Académie s'appelaient alors, non pas Flourens, mais Fontenelle; non pas Flourens, mais d'Alembert; non pas Flourens, mais Condorcet; non pas Flourens, mais Cuvier.

» Le secrétaire de l'Académie des sciences était, dans ce cas-là, non pas simplement un savant, mais un grand écrivain, sans en excepter Mairan, auteur plein de finesse et d'élégance.

» Et, d'ailleurs, messieurs des lettres, c'est de votre part une grande humilité, car je ne m'aperçois pas que l'Académie des sciences ait l'habitude de prendre des membres parmi vous.

» M. Flourens était fort protégé par M. Arago, dont il était à peu près le Trois-Échelles.

» M. Viennet a voté pour Victor Hugo, malgré son antipathie contre le romantisme. M. Viennet a agi en honnête homme et en homme d'esprit.

» — J'aurais voulu, a-t-il dit, que l'Académie fît de temps en temps une élection littéraire, ne fût-ce que pour n'en pas perdre l'habitude.

» L'avocat Dupin devait être partisan de la médiocrité ; il a voté pour M. Flourens.

» M. Delavigne, l'écrivain chauffé, logé, nourri et indépendant du château, a voté contre Victor Hugo.

» M. Royer-Collard, ne trouvant pas, dans ses idées, Victor Hugo un assez grand écrivain pour l'Académie, n'a pas cru cependant que M. Flourens lui dût être préféré, et il s'est abstenu.

» Tous les gens qui n'ont pas écrit, tous ceux qui ne devraient pas être de l'Académie, ont voté avec frénésie pour M. Flourens ; leur enthousiasme pour ce médecin rappelle la reconnaissance du duc de Roquelaure pour ce seigneur sans lequel il eût été l'homme le plus laid de France. »

Enfin, Hugo fut nommé, et je racontai ainsi sa réception :

« Je suis allé à l'Académie pour mes lecteurs, et jamais vertu n'a été aussi immédiatement récompensée. Je ne m'y suis pas ennuyé un instant ; j'ai remporté intacte la résignation dont je m'étais muni et dont je n'ai pas eu à me servir.

» La salle des séances est beaucoup trop petite et plus que médiocrement ornée. Le bureau, entre autres choses, — je ne sais s'il n'a pas un nom plus noble, — le bureau, en bois peint, présente aux yeux une imitation libre d'acajou, véritablement pénible. Un des princes qui assistaient à la séance devrait bien offrir à l'Académie un autre bureau;

celui-ci est misérable et m'a touché de compassion.

» Il y a, à Paris, des misères de ce genre qui me choquent particulièrement. Les chambres au Palais de justice, par exemple, manquent de majesté et même de convenance. J'y voudrais voir une richesse sévère et calme. Le mesquin est aussi loin de la simplicité que le clinquant et l'oripeau; la simplicité est toujours noble.

» Il était facile de ne pas coller sur les murs de la plupart des chambres au Palais de justice ces affreux carrés de papier bleu, faits évidemment pour être originairement des devants de cheminée.

» Revenons à l'Institut.

» Je n'aime pas les assemblées où il n'y a pas de femmes; je ne comprends plus très bien pourquoi on parle, pourquoi on écrit, pourquoi, en un mot, on cherche de la gloire, quand on n'a pas de femmes devant les yeux; lorsque j'ai rêvé, ou que parfois je rêve des couronnes, ce n'est jamais sur ma tête à moi que je songeais ou que je songerais à les mettre. Aux séances de l'Institut, les femmes sont en grand nombre, et mes regards y étaient agréablement enchaînés.

» M. Saint-Marc Girardin prit la parole et prononça ce qu'on est convenu d'appeler l'*éloge* de M. de Campenon; dans cet *éloge*, l'orateur s'attacha surtout à démontrer la parfaite médiocrité de son prédécesseur : il vanta les qualités de son cœur et son excellent caractère. C'est un euphé-

nisme inventé par les femmes qui disent d'une autre femme, pour signifier qu'elle n'est ni jolie ni bien faite : « C'est une bonne personne. » M. Saint-Marc Girardin a la voix la plus stridente et la plus fatigante qu'il soit possible d'entendre ; cette voix, son geste, ses paroles, tout cela produisait un désagréable mélange d'avocat, de pion et de député. Je lui dois cependant personnellement de la reconnaissance pour avoir fait applaudir à l'Académie une phrase de moi qu'il a bien voulu patronner en la prenant sur mon compte et en disant de M. de Campenon ce que j'avais dit de moi-même dans *les Guêpes :*

» J'étais très pauvre alors, je ne suis pas beau-
» coup plus riche aujourd'hui, et je n'en suis ni
» honteux... ni même fier. »

» C'est du reste là un bien petit vol ; je n'en parle que pour remercier deux ou trois journaux qui ont bien voulu reconnaître et réclamer ma phrase, et aussi pour dire que j'ai été fort aise de voir cette phrase se produire devant cette belle assemblée en habit tout brodé de feuillages, en castor neuf et en gants blancs ; elle avait ainsi très bon air, et je lui ai trouvé des beautés que je ne lui avais pas soupçonnées quand elle était tombée de ma plume.

» Lorsque Victor Hugo a pris la parole pour répondre, tout le monde a éprouvé un sentiment de bien-être en entendant remplacer la voix aigre d'un vieil immortel par une voix grave, sonore et

sympathique. Le discours de Victor Hugo a été jugé par tous plein de pensées élevées et d'images magnifiques. Les compliments adressés à l'immortel mort ont été mêlés d'une ironie dédaigneuse qui n'a échappé à personne et qui a rencontré beaucoup de complices. Victor Hugo a ramassé les débris de M. de Campenon, immolé déjà par M. Saint-Marc Girardin, et il a encore trouvé place pour quelques coups à porter sur cette gloire déjà si déchiquetée par l'orateur précédent. M. Girardin avait loué Campenon d'avoir été vertueux, Victor Hugo l'a loué d'avoir été heureux.

» Une partie seulement du discours de Victor Hugo n'a pas exercé sur l'auditoire la même séduction que le reste, malgré la grâce et l'élévation du style : c'est lorsqu'il a déploré le sort que la société a fait aux femmes, et qu'il a réclamé pour elles des droits et une part plus large dans la vie. De tout temps en France, les femmes ont eu le pouvoir et les choses ; les hommes, les titres et les noms ; les femmes ont tout fait ; les hommes n'ont été que leurs éditeurs responsables. Toute gloire, comme tout bonheur, vient des femmes, et je trouve leur part très belle. N'est-il pas plus beau d'inspirer des vers que d'en faire? C'est donc bien ennuyeux le ciel, qu'on a tant de peine à empêcher les dieux de venir barboter dans la fange des rues ?

» Il paraît du reste que, de l'usage de faire l'éloge des académiciens morts, il ne reste plus que le nom ; la chose est tombée en désuétude. Cela *s'appelle* toujours un *éloge;* mais *c'est* un dénigrement peu dissimulé.

» Je n'assistais pas à la séance où M. Viennet a fait l'éloge de Nodier, ce charmant écrivain que je regrette de n'avoir pas connu ; M. Mérimée a été très sec dans ses louanges. M. Étienne a annoncé que, comme ami intime du défunt, il savait sur lui des détails qui avaient dû échapper à M. Mérimée, et, à ce titre, il a dénigré Nodier plus intimement. J'ai cependant retenu trois jolies pensées : deux sont de M. Mérimée ; la troisième, citée par M. Étienne, est de Nodier lui-même : elle joint à la grâce une grande noblesse de cœur.

M. Mérimée veut peindre Nodier, qui se croyait facilement proscrit, parce que c'était pour lui un prétexte excellent d'errer par les montagnes ; il dit :

« Il croyait fuir les gendarmes et poursuivait » les papillons. »

« Il ne pouvait voir la pauvreté, dit encore » M. Mérimée, sans s'y associer au point de de- » venir pauvre lui-même. »

» La phrase de Nodier est adressée à M. Étienne, fugitif alors et malheureux :

« Mon cher ami, lui écrivait-il, il vient de me » naître un nouvel enfant; je pourrais lui donner

» un patronage riche et puissant; mais j'aime
» mieux un ami malheureux : je vous prie d'être
» son parrain. »

» Ni M. Étienne ni M. Mérimée n'ont fait mention de deux ouvrages importants de Nodier : *Le roi de Bohême et ses sept châteaux, Remarques sur le Dictionnaire de l'Académie*. Cette rancune a été jugée mesquine et de mauvais goût. »

Hugo enfin académicien, je lui écrivis pour le féliciter :

« Sainte-Adresse.

» Il faisait hier une belle soirée, Victor ; j'étais allé voir au bord de la mer le soleil se coucher dans une pourpre plus splendide que ne l'a jamais été celle des rois quand il y avait de la pourpre et quand il y avait des rois.

» On voyait passer à l'horizon des silhouettes de navires noirs sur un fond d'or rouge, et je cherchais à reconnaître un bateau d'Étretat qui doit m'emmener dans quelques heures, non à ses voiles brunes et tannées, qu'on n'aurait pu distinguer à cette heure où les couleurs s'effacent, mais à la forme particulière de son beaupré incliné vers la mer.

» Après les couleurs, les formes commencèrent à disparaître. Je vis s'allumer les lumières rouges des phares sur les jetées du Havre, les lumières bleuâtres des étoiles au ciel et les lu-

mières presque vertes des lucioles dans l'herbe. J'entendais le bruit de la mer qui montait, et je reconnaissais à son parfum une petite fleur jaune qui pousse à foison sur cette côte et qui embaume l'air.

» Et je pensais à un de vos anciens ouvrages, à un beau livre, au *Dernier jour d'un condamné*, dans lequel le malheureux qu'on juge, en proie à une bizarre hallucination, ne peut détourner ses regards et sa pensée d'une petite fleur jaune qui se balance sur une fenêtre où elle a été semée par le vent ou par quelque oiseau.

» Et je pensai à ces longues promenades que j'ai faites quelquefois avec vous sur les boulevards de Paris, à l'heure où Paris dormait, à ces promenades où nous parlions des magnificences de la nature, que vous aimiez comme moi et dont vous parliez si bien.

» Et je songeai que, ce jour-là, vous étiez reçu membre de l'Académie française. Vous voyez que je vous aime, Victor, puisque, sous de beaux arbres, à travers lesquels je voyais les étoiles comme des fruits de feu, ayant à mes pieds la mer qui rejetait les varechs et les algues de ses prairies profondes où paissent les phoques, assis sur une côte revêtue du beau manteau dont la terre se couvre l'été, au milieu de tant de feuilles et d'herbes, au milieu de tant de belles choses vertes, j'ai pu penser aux deux pauvres petites palmes dont vous avez

le droit maintenant d'enrichir le collet de votre habit.

» Vous voilà donc enfin à l'Académie. Vous y êtes entré comme le fils de Philippe de Macédoine entra à Babylone. Mais ne vous semblerait-il pas singulier de lire dans son historien, Quinte-Curce, qu'Alexandre ne demanda pour prix de ses victoires que d'être nommé citoyen de la ville de Darius ?

» Ne vous êtes-vous pas un peu laissé faire ce que le Père Loriquet, *è Societate Jesu*, voulait faire de Napoléon, que, dans son histoire de France, il appelait, dit-on, le marquis de Buonaparte, général en chef des armées du roi Louis XVIII ?

» Je relisais dernièrement un des romans de Walter Scott intitulé *le Pirate :* c'est l'histoire de Clément Vaughan, qui, après avoir été, pendant plusieurs années, le chef d'une troupe déterminée et le maître d'une frégate au redoutable pavillon noir, s'amende à la fin et devient officier sur un vaisseau de Sa Majesté, où ses supérieurs sont fort contents de lui.

» Je regardais l'autre jour sur une feuille d'un rosier planté au bord d'un ruisseau une goutte de pluie plus brillante qu'une opale ; tout à coup, elle roula tout le long de la feuille et tomba dans l'eau du ruisseau, où elle se perdit.

» C'est par l'individualité que charme un

poète ; vous étiez un tout, pourquoi devenir une partie?

» Il y a un grand nombre de pierres à la base d'une pyramide; il n'y en a qu'une au sommet.

» Le rossignol chante seul dans les buissons en fleur ; les oies volent en troupes.

» Vous êtes entré à l'Académie en enfonçant les portes ; en vain vous avez caché votre triomphe, en vain vous avez pris une allure modeste et hypocrite : vos confrères, malgré eux, ont fait comme les vieilles femmes d'une ville prise d'assaut : elles jettent du haut des fenêtres, sur la tête de l'ennemi, tous leurs ustensiles de ménage.

» Ce n'était vraiment pas la peine de se faire Victor Hugo pour devenir l'un des Quarante.

» Mon pauvre Victor, vous voilà donc enfin l'égal de M. Flourens ; tout le monde dit maintenant que vous voulez devenir député, c'est-à-dire l'un des quatre cent cinquante.

» De succès en succès, si l'on vous laisse faire, vous arriverez à être l'un des trente-trois millions qui composent la nation française.

» A vous !

» A. K. »

Un monsieur, auquel ses parents ont probablement négligé de donner un état, s'est récemment établi Dieu. Il prétend que le véritable Dieu doit être à la fois homme et femme, c'est-à-dire *père* et *mère*, et il s'intitule *Mapah,* nom formé des pre-

mières syllabes des deux mots *maman* et *papa*. Il y a deux ans, les femmes libres adressèrent à la chambre des députés une pétition tendante à ce que le roi Louis-Philippe fût appelé à l'avenir roi des Français et des Françaises. On prononça l'ordre du jour, parce qu'on objecta que les Françaises étaient comprises dans les Français, et que rien n'empêcherait, si l'on accédait à cette première demande, d'être bientôt obligé d'appeler le roi : roi des Français, des Françaises et des chapeliers, etc., etc. Le Mapah a accompli ce vœu des femmes libres.

Je n'ai jamais vu ce nouveau Dieu; mais il m'a parlé comme l'autre parla à saint Jean dans le désert. La parole du Mapah coûte trois sous de port. Il m'a envoyé quatre pages sur Napoléon et sur Waterloo; je pense que Dieu parlait hébreu à son peuple : le langage du Mapah m'a semblé être de l'hébreu.

Il a écrit également à Victor Hugo et lui a proposé d'être sous-dieu ou Saint-Esprit. Victor Hugo a refusé; il paraît qu'il aime mieux être académicien. On ne saurait trop porter à la connaissance du public de semblables traits de désintéressement.

Le Mapah date ses évangiles *de son grabat*; décidément le métier est mauvais; le royaume des dieux n'est pas de ce monde, et j'admire peut-être trop le désintéressement de Victor Hugo.

Le dieu, m'a-t-on assuré, daigne se manifester dans divers estaminets, où il fait la Pâque et communie sous les espèces des échaudés et de la bière; sa foudre se compose d'un rotin, et il s'encense lui-même au moyen d'une pipe culottée. Il rencontra un jour, dans un café, M. Jules Sandeau, auquel il dit :

— Levez-vous et suivez-moi.

M. Sandeau se leva et s'en alla aussi vite qu'il put aller.

CI

LA SOCIÉTÉ DE SAUVETAGE DU « TÉLÉMAQUE ». — LES MILLIONS DE L'ARCHEVÊQUE. — RÉCLAMATION DE VICTOR HUGO AU SUJET DE L'OMISSION DU NOM DE SON PÈRE SUR L'ARC DE TRIOMPHE. — LE VICOMTE HUGO PAIR DE FRANCE — UNE LOTERIE D'AUTOGRAPHES. — « LES BURGRAVES » ET LE PUBLIC DU THÉÂTRE-FRANÇAIS. — RÉCEPTION DE SAINTE-BEUVE A L'ACADÉMIE. — LES FEMMES SOUS LA COUPOLE DE L'INSTITUT

Vers 1793, je crois, un navire appelé *Télémaque* sombra devant Quillebœuf, près du Havre de Grâce. On fit plusieurs récits à ce sujet. D'immenses richesses, dit-on, avaient été cachées dans ce navire, dont le chargement de bois de construction n'était qu'un prétexte. Plusieurs millions et une énorme quantité de vaisselle d'argent étaient enfouis dans les flancs du vaisseau submergé. Deux sociétés par actions s'étaient, depuis quelques années, fondées pour le sauvetage du *Télémaque*. Le gouvernement avait mis de son côté toute la bonne grâce possible ; il avait fait l'abandon de la part que la loi lui accorde, ne réservant qu'un cinquième pour les invalides de la marine, et « le droit d'*acheter*, par préférence, les objets d'art qui pouvaient se trouver dans le vaisseau ».

La première tentative n'avait pas réussi. La seconde société semblait être plus heureuse, et on avait vu le navire sortir du sable et paraître à fleur d'eau.

On avait pensé alors à émettre les actions qui restaient encore.

— Allons, messieurs, on voit le navire. Voulez-vous marcher sur le pont? vous n'aurez de l'eau que jusqu'aux genoux. Prenez des actions. Chaque action donne droit à une part proportionnelle dans les immenses richesses probablement cachées dans *le Télémaque*, — dans *le Télémaque* sur lequel vous marchez; prrrrenez des actions!

Mais bientôt un bruit courut dans la ville du Havre : « Victor Hugo ne veut pas qu'on achève le sauvetage du *Télémaque.* »

Et pourquoi Victor Hugo ne veut-il pas?

Voilà la chose :

Victor Hugo s'est présenté avec son frère, M. Abel Hugo, chez l'agent de la société à Paris, et il a fait opposition au sauvetage du *Télémaque*, parce qu'il y a dedans quelques millions y déposés par un oncle de ces messieurs, appelé archevêque Hugo. Ils réclament leurs millions.

Cela fit grand effet.

— Victor Hugo a tort, disaient les uns.

— Victor Hugo a raison, répondaient les autres.

— Il y a prescription, s'écriaient ceux-là.

— Il n'y a pas prescription, répliquaient ceux-ci.

6.

— Il y a plus de trente ans.

— Oui, mais il n'y a pas eu de nouveau propriétaire en faveur duquel on puisse invoquer la prescription; l'espace écoulé n'est qu'une parenthèse dans la propriété. Victor Hugo est dans son droit.

Et quelques-uns disaient :

— Vous voyez bien qu'il y a dans ce navire des richesses infinies, puisque la famille Hugo seule réclame déjà des sommes énormes. Prrrrenez des actions!

J'allai alors à Paris, et je demandai à Victor Hugo, comme on se le demandait au Havre :

— Ah çà! pourquoi ne voulez-vous pas qu'on amène à terre *le Télémaque?*

A quoi Victor Hugo me répondit qu'il ne connaissait d'autre Télémaque que le fils d'Ulysse, *le Télémaque* de Fénelon; qu'on en pouvait bien faire ce qu'on voulait, qu'il ne s'en souciait en aucune façon et ne le lisait pas.

Je lui appris alors de quoi il était question; il fut très étonné, ne renia pas son oncle l'archevêque, mais m'apprit qu'il était mort depuis plus de cent cinquante ans, et que, par conséquent, il n'était pas probable qu'il eût mis ses richesses sur *le Télémaque* en 1793.

« *Le Télémaque* est toujours entre deux eaux, dis-je alors; mais je suis heureux de faire savoir aux habitants du Havre que Victor Hugo ne s'oppose pas à ce qu'on amène *le Télémaque* à terre, ne fût-

ce que pour voir en quel état se trouvent les tableaux que le gouvernement s'est réservé le droit d'acheter. Ce qui m'inquiète pour la conservation de ces tableaux, c'est qu'un de mes amis m'a apporté un anneau de la chaîne de l'ancre du *Télémaque*, et que cet anneau est à moitié rongé. »

Quelques mois après, je disais :

« *Le Télémaque*, dont nous avons parlé dans le dernier numéro des *Guêpes*, est encore sous l'eau avec ses immenses richesses, y compris les millions de Victor Hugo ; M. Taylor, entrepreneur du sauvetage, a pris la fuite, abandonnant, sans les payer, trente-cinq ouvriers qu'il avait fait venir d'Angleterre ; ces malheureux ont travaillé pendant cinq ou six mois et restent sans pain, sans ressources, et dans l'impossibilité de retourner chez eux. On assure que *le Télémaque* n'a pas bougé de place et qu'il est tout aussi enterré dans le sable qu'au commencement de l'opération ; au dernier moment, et pour faire prendre encore quelques actions, on aurait fait marcher quelques personnes sur un plancher soutenu entre deux eaux, en leur persuadant que c'était le pont du navire. »

Lorsqu'il fut question d'inscrire, sur l'arc de triomphe de l'Étoile, les noms des gloires de l'Empire, on avait lieu de croire que la chose se ferait sans étourderie, et que la liste des noms à graver serait la suite d'un mûr examen.

Pas le moins du monde; on a écrit des noms d'abondance et au fil de la mémoire, de telle sorte que les réclamations sur de graves oublis se sont fait entendre de tous côtés.

D'une lettre adressée à la postérité, on n'aurait pas dû écrire le brouillon sur la pierre. C'est élever à l'état de monument et la gloire d'une génération et la saugrenuité d'une autre. Toujours est-il que cela fut fait ainsi.

Une réclamation surtout fit beaucoup d'effet; c'était celle de Abel Hugo, au nom de son père :

« Il y a un des plus nobles et des plus honorables généraux de la République et de l'Empire que l'ancien roi de Naples et d'Espagne, le frère de l'empereur, le roi Joseph, appelle encore dans ses corresdances particulières *son meilleur ami ;* un homme qui se distingua brillamment au siège de Gaëte, qui organisa le royaume de Naples de concert avec Joseph Bonaparte; qui, gouverneur de la province d'Avellino, chassa, battit et saisit au corps le fameux Fra Diavolo, qui le jugea l'homme *le plus tenace* et le plus redoutable auquel il ait jamais eu à faire; un homme que le roi Joseph Bonaparte, fait par son frère roi des Espagnes et des Indes, crut indispensable à l'affermissement de la domination française en Espagne, et qu'il appela à Madrid comme grand majordome du palais d'abord, et ensuite en qualité de gouverneur des provinces d'Avila et de Guadalajara; un homme qui se montra avec éclat à

Valdajos, à Hita, à Cifuentes ; un brave et intègre général de la République, qui refusa avec indignation plusieurs fois, et au vu de ses soldats, des millions que lui fit offrir l'ennemi pour livrer le drapeau de la France ; qui ne reçut ses grades que un à un, qui ne se laissa qu'à son corps défendant créer par le roi d'Espagne comte de Cifuentes et marquis de Siguenza ; un homme enfin auquel l'empereur, à deux reprises différentes, confia, comme au seul capable de la bien défendre, Thionville, un des boulevards de la frontière, en 1814 et en 1815 ; qui s'y immortalisa deux fois, qui y soutint un bombardement et se défendit jusqu'à la dernière heure avec un courage héroïque, après avoir fait dire aux parlementaires ennemis « qu'il s'en» sevelirait sous les ruines de Thionville plutôt que » de livrer la place aux généraux prussiens ». Cet homme, ce noble et modeste soldat, c'est M. le général comte Hugo. »

Le second fils du général, Victor Hugo, vit avec étonnement, chagrin et indignation, que le nom de son père n'était pas sur l'arc de triomphe.

Il publia un volume de poésies, *les Voix intérieures*, et le dédia *à son père, Joseph-Léopold-Sigismond*, COMTE HUGO, *oublié sur l'arc de triomphe de l'Étoile.*

Le volume paraît le 24 juin 1837.

27 juin, Victor Hugo, en rentrant chez lui, trouve dans son salon un tableau de grand prix que

M. le duc et madame la duchesse d'Orléans lui envoient en signe d'admiration et de sympathie.

Le duc et la duchesse d'Orléans donnèrent en toute occasion des marques d'estime affectueuse à l'illustre poète, et, s'il dut de la reconnaissance à Louis-Philippe, qui le créa pair de France, il en dut plus encore peut-être à la duchesse d'Orléans, qui enleva, dit-on, presque d'assaut cette nomination.

La nomination de Victor Hugo à la pairie fut, du reste, presque partout très bien accueillie. Cependant un journal radical, — Hugo s'était alors, à l'occasion, fort éloquemment montré opposé à ces prétendues doctrines, — en lisant l'ordonnance, découvrit que Victor Hugo était vicomte. Le journal s'indigna et s'écria : « *Vicomte!* il ne manquait plus à Victor Hugo que ce ridicule ! »

Je dus le défendre contre cette terrible accusation.

Je voudrais savoir, dis-je alors, combien des amis dudit journal, s'ils avaient eu le malheur de naître vicomtes, auraient laissé à un hasard le soin de l'apprendre au public, après vingt-cinq ans de célébrité.

On est convenu depuis longtemps qu'un chiffonnier est l'égal d'un duc; mais il faut pour cela qu'un duc soit l'égal d'un chiffonnier. On ne choisit pas son père, on n'est pas responsable de sa naissance.

Ce n'est pas la naissance,
C'est la seule vertu qui fait la différence.

Pourquoi cette nouvelle aristocratie si exclusive? Tout le monde ne peut pas être né serrurier comme les héros de madame Sand. Pourquoi un vicomte, s'il est honnête homme, s'il a du talent, serait-il si fort au-dessous d'un menuisier? Ne peut-on racheter cette infériorité originelle par une bonne conduite et par son travail?

Des exemples de tolérance ont été donnés de nos jours, cependant, par l'aristocratie de l'épicerie et de la rouennerie. On cite tel ferblantier qui a bravé le préjugé au point de donner sa fille à un marquis. Un marchand de chandelles fort connu n'a pas hésité à laisser épouser à son fils une fille de duc; mais, dans ce dernier cas, il faut dire que, la femme prenant le nom du mari, la famille du marchand de chandelles ne s'est pas trouvée ennoblaillée.

Voltaire, et bien d'autres avant et après lui, ont plaidé pour l'égalité des conditions.

Voltaire dit, dans *Nanine*, des choses qui se peuvent dire aux gens qui ne pardonnent pas à Victor Hugo d'être vicomte :

> Mais son état... il est trop au-dessus.
> Fût-il plus bas,
> *(c'est-à-dire fût-il comte, marquis ou duc)*
> je l'en aimerais plus.

Et puis disons tout : Victor Hugo est vicomte, c'est vrai; mais ce n'est pas sa faute : son père a été un brave général qu'on a fait *comte* après de nombreuses campagnes où il s'était bien battu. Victor

Hugo n'était peut-être pas né alors; il n'y est pour rien : on a bien assez à répondre de ses actes, sans avoir à répondre de ceux de ses pères.

Je retrouve dans un journal du temps une autre circonstance où la « bru du tyran » montra une glorieuse sympathie au futur radical :

« On a tiré, chez madame la vicomtesse Victor Hugo, une loterie d'autographes, au bénéfice de la crèche du huitième arrondissement, dont madame Hugo est patronnesse. Madame la duchesse d'Orléans, à laquelle madame Victor Hugo avait demandé un autographe, a envoyé par madame la duchesse *** un lot composé de deux volumes richement reliés, sur l'un desquels, avec une grâce et un tact parfaits et cet esprit qui vient du cœur, elle avait transcrit de sa main une dizaine des plus beaux vers de Victor Hugo. Ce lot, gagné par M. ***, a été offert à madame Hugo. »

On a beaucoup et avec passion parlé dans le temps de la trilogie des *Burgraves*. Il y a un proverbe turc qui dit :

« On ne jette pas de pierres à l'arbre stérile. »

Je soutins alors ce que je maintiens aujourd'hui : que le drame des *Burgraves* est un des plus beaux ouvrages de Victor Hugo, et je lui écrivis dans *les Guêpes* :

« Vous êtes un peu soldat, mon cher Victor, et vous aimez la lutte et le combat, comme cela est

naturel à ceux pour qui le combat n'est que le premier acte d'une pièce qui s'appelle la victoire.

» Sans cela, n'aimeriez-vous pas mieux faire vos beaux livres que de vous livrer ainsi en pâture au public du théâtre? ce public du théâtre, où chacun veut être un peu acteur, où l'on ne se contente pas d'avoir une opinion et d'éprouver des sensations, mais où l'on veut les montrer, et où conséquemment on ne montre pas l'opinion que l'on a et les sensations que l'on éprouve, mais l'opinion et les sensations que l'on suppose devoir produire le plus d'effet.

» N'est-il pas vrai que, si, pendant une conversation à deux, — une de ces conversations où les pensées sortent de la tête et du cœur avec un doux murmure, — n'est-il pas vrai que, s'il survient une troisième personne, quelque aimée qu'elle soit des deux autres, la conversation est arrêtée subitement et se porte sur d'autres sujets?

» Il me semble que c'est ainsi qu'écrit le poète.

» Le public, au moment où il pense et écrit, c'est un ami absent.

» C'est une femme qu'il a vue une fois à une fenêtre.

» C'est un de ces amis inconnus que l'on découvre, après les avoir vus pendant dix ans, un soir que, sortant ensemble d'un théâtre ou d'une soirée, on s'est reconduit trois ou quatre fois l'un après

l'autre le long des boulevards, en pensant tout haut tous les deux.

» C'est ce public dont les suffrages ne se pèsent pas, mais se comptent.

» C'est ce public de quinze cents personnes, sur lesquelles vous savez qu'il n'y en a pas cent qui vous comprennent, pas vingt-cinq dont vous désiriez être compris.

» C'est ce public où le suffrage de votre bottier est plus important que celui de Lamartine, parce qu'il fait plus de bruit.

» C'est ce public qui retient ses larmes, qui retient plus encore son admiration, parce que chacun a peur d'admirer seul et de pleurer seul.

» Dites, mon ami, n'êtes-vous pas plus heureux, quand un jeune homme au cœur noble et chaud emporte votre livre dans sa mansarde et lit tout haut vos beaux vers, avec une voix et des larmes qui sortent du cœur; n'êtes-vous pas plus heureux, quand une jeune et belle femme trouve dans votre livre, noblement exprimées et finement devinées, les pensées confuses qui voltigent dans sa tête et grouillent dans son cœur, que lorsque ce public, cette foule, crie, applaudit, rit, siffle, hurle et se bouscule, tout cela dans un parfait accord de sentiment et d'intention, c'est-à-dire pour faire du tapage?

» Mais, je le répète, vous êtes soldat, vous aimez les ennemis, parce que, sans les ennemis il n'y a

pas de combats, parce que, sans combats, il n'y aurait point de victoires.

» Je veux que ce volume des *Guêpes* soit un jour un monument curieux qui dise à tous ce que c'est que le public du théâtre.

» Je vais transcrire ici ceux de vos vers qui excitent le rire et les sifflets à chaque représentation des *Burgraves* :

Il eut un dernier fils, étant déjà fort vieux.
Il aimait cet enfant. Dieu fit ainsi le monde :
Toujours la barbe grise aime la tête blonde.

(*Rires et sifflets.*)

Ceci devient grave.

(*Rires prolongés.*)

» Régina, Régina qui va mourir, dit ces charmants vers :

Le couchant s'enflamme;
Nous sommes en automne, et nous sommes au soir;
Partout la feuille tombe et le bois devient noir.
. . . .
Oh! c'est triste de voir s'enfuir les hirondelles!
Elles s'en vont... là-bas... vers le Midi doré.

OTBERT.

Elles reviendront.

RÉGINA.

Oui; mais, moi, je ne verrai
Ni l'oiseau revenir ni la feuille renaître.
. . . . . . Mettez-moi plus près de la fenêtre.

» Cinquante messieurs rient à se tenir les côtes, surtout quand elle dit :

Oh! c'est triste de voir s'enfuir les hirondelles!

. . . .

Que suis-je? Une orpheline! Et vous? Un orphelin!
Le Ciel, nous unissant par nos douleurs communes,
Eût pu faire un bonheur de nos deux infortunes.

» Cette pensée, pleine de délicatesse, de poésie et d'amour, excite vivement la gaieté et l'indignation des mêmes messieurs; ils rient et sifflent.

» Et quand Otbert dit à l'orpheline :

Mais je remplacerai, moi, ton père et ta mère.

. . . .

Ton père, j'ai mon bras; ta mère, j'ai mon cœur.

(*Rires et sifflets.*)

» Et ce charmant vers, ou plutôt cette pensée charmante, quand Régina est sauvée. Otbert remercie Dieu, et Régina remercie Otbert, son amant, le dieu d'une femme qui aime.

OTBERT.

Soyez béni, mon Dieu!

(*On ricane.*)

RÉGINA.

Mon Otbert, sois béni!

(*Ici, il n'y a plus moyen de contenir la gaieté, on rit tout à fait.*)

» Un des morceaux qui ont le plus fait rire, qui ont été le plus sifflés, c'est ce morceau plein de grâce et de noblesse, de naïveté et de grandeur. Job, qui a cent ans, Job l'excommunié parle de son amour pour son petit enfant :

Mon pauvre dernier né!
Quand Dieu me le donna, je me crus pardonné.

(*Rires.*)

. . . .
Même quand il dormait, je lui parlais souvent;
Car, quand on est très vieux, on devient très enfant.

(*Sifflets.*)

. . . .
Il bégayait déjà les mots dont on sourit.

(*Rires et sifflets.*)

Il n'avait pas un an... il avait de l'esprit.

(*Rires et sifflets.*)

Il me connaissait bien... je ne veux pas te dire,
Il me riait!... et, moi, quand je le voyais rire,
J'avais, pauvre vieillard, un soleil dans le cœur.

(*Sifflets.*)

. . . .
Quand ses petites mains touchaient ma barbe blanche.

(*Rires et sifflets.*)

» Voyez-vous, Victor, pourquoi dites-vous de si charmantes choses aux gens qui les sentent et qui les aiment dans un endroit où il y a d'autres gens qui glissent en même temps le rire, l'insulte et le sacrilège dans leur cœur; moi, je me lis cela ici, sous mes arbres en fleurs.

» Puis, vous laissez dire simplement à un de vos personnages...

.....Dès longtemps j'arrange dans ma tête
Ce mariage-là.

» On ne comprend pas ce qu'a de gracieux ce

laisser aller, cette bonhomie, dans ce vieillard de fer, dans ce lion terrible, et l'on siffle.

» C'est que le public de théâtre est habitué à des phrases ampoulées; c'est que la voix des acteurs chante toujours, quoi qu'on leur fasse dire, l'*air* de ces phrases ampoulées dont ils ont l'habitude; le public s'attend à :

Dès longtemps cet hymen est mon plus cher désir.

» *Mariage,* quel est ce mot? C'est bon pour des poètes, pour des rois, pour des héros; mais pour des acteurs, avec trois jeux de cartes dans leurs bottes, cette voix factice, ces dorures sur leurs habits, ce rouge sur leurs joues!

» Il faut dire *hymen* ou *hyménée.*

» Et aussi pour ces bons bourgeois, qui appellent leur femme *mon épouse*, qui pensent que les ouvriers se marient, mais que *les rois allument le flambeau de l'hyménée.*

» Tenez, en voici un exemple :

» Barberousse dit :

» *J'ai quatre-vingt-douze ans.*

» Vous savez comme cela a fait rire, au point même de faire reculer votre audace! vous avez changé, et dit :

» *Je ne suis qu'un vieillard.*

» Et on n'a plus ri.

» Et, quand on a nommé *Barberousse*, quelle joie! quelle gaieté!

» Pour ceci, je ne vois pas trop moyen de l'éviter, à moins de dire :

L'empereur dont le nom vient de sa barbe d'or.

» Je vous recommande ce vers, que je viens de trouver et dont je vous fais cadeau ; car, chaque fois qu'on prononce le nom de Barberousse, le rire recommence. Il y a aussi le mot *chacal* qui a bien fait rire, et le mot *oseraie*.

» *Oseraie !* en effet, vous allez parler d'animaux qui existent et d'arbres qu'on connaît ; parlez-moi du Minotaure, si vous voulez, ou d'une hydre encore, mais des *chacals !* Parlez-moi, en fait d'arbres, de la nymphe *changée* en laurier ou des sœurs de Phaéton.

» Mais ne parlez jamais de ces beaux osiers aux branches jaunes qui croissent sur le bord des eaux.

» Fi donc! des arbres de campagne.

» Et l'on rit dix fois, quinze fois pendant cette éloquente apostrophe, pleine d'un sublime sarcasme, que Barberousse (si j'ose m'exprimer ainsi) adresse aux Burgraves dégénérés :

Vous épiez le soir, près des routes peu sûres,
(*Rires.*)

Le pas d'un voyageur, le grelot d'un mulet.
Vous êtes cent pour prendre un pauvre homme au collet,
Le coup fait, vous fuyez en hâte à vos repaires,
Et vous osez parler de vos pères !... Vos pères
Étaient des conquérants ; vous êtes des voleurs.

(*Sifflets.*)

» Et plus loin :

Ta figure me gêne.

» Et vous avez encore dû céder à l'indignation de ces messieurs, et substituer,

Ta présence me gêne.

» Et plus loin :

Et là publiquement, prince, tu marcheras
Une lieue en portant un juif entre tes bras.

» On a ri et sifflé : en effet, vous vous amusez bonnement à faire condamner ce pauvre Burgrave à un supplice usité de son temps.

» Tandis que, si vous l'aviez envoyé tout simplement à Saint-Lazare ou au Mont-Saint-Michel, ou si vous l'aviez condamné à l'amende et à des dommages-intérêts, tout le monde aurait compris, et on n'aurait ni ri ni sifflé.

... L'aigle vient s'abattre au milieu des vautours.

(*Sifflets.*)

Triplez les sentinelles!

» Un monsieur a dit tout haut :

» — Ah! c'est bien mauvais; *il pleut des sentinelles.*

» Et il a sifflé.

Rends-nous nos citadelles,
Nos *burgs*, qui ne sont plus que des nids d'hirondelles.

» On a tant sifflé et tant ri, qu'il a fallu mettre :

Rends-nous nos vieilles tours et nos vassaux fidèles.

» Et l'acteur ayant dit par erreur : *nos vaisseaux fidèles*, cela a parfaitement passé.

. ... Jetez à terre vos épées.

(*Sifflets.*)

Excusez-les... ce sont des jeunes gens.

» Il a fallu mettre :

Ce sont des insensés.

» On riait trop.

» A l'acte suivant, le mot *Caïn* a paru tout ce qu'il y a de plus drôle, exceptez cependant :

Tu l'as tuée.

qui a paru également gai.

Eh bien, c'est votre enfant.

(*Rires.*)

Parlez-moi.

(*Rires.*)

Je ne veux pas mourir sans l'avoir embrassé.

(*Rires.*)

Quand ces beaux cheveux noirs seront des cheveux blancs

(*Rires.*)

... Ma main tremble, il faut m'aider...

(*Rires.*)

.... La robe de lin de l'ange du Seigneur.

(*Rires et sifflets.*)

Pour pouvoir à jamais l'arracher de ton cœur.

(*Rires.*)

7.

C'était mon frère.

(*Sifflets.*)

C'était moi.

(*Sifflets.*)

Ciel !

(*Sifflets.*)

Grand qui sait pardonner.

(*Sifflets et rires*).

» J'en passe et des meilleurs ; je sais bien, mon cher Victor, que votre pièce a triomphé de tout cela ; je sais que vous êtes vainqueur, et j'en suis aussi content que vous ; mais j'aime mieux lire vos vers ici que de les entendre là-bas. »

Je vis une seconde fois Victor Hugo à l'Académie : ce fut à la réception de Sainte-Beuve, un ancien ami qui lui avait donné le droit de ne plus l'aimer.

Je n'avais pas rencontré Sainte-Beuve depuis le jour, où, quatre ans auparavant, il était venu me voir de la part de M. Cousin ; je le revis à l'Institut ; il avait échangé une certaine redingote fauve contre l'habit brodé de feuillage ; il était tout pimpant et tout coquet ; il avait ramené ses rares cheveux sur le devant de la tête, en vertu de cette formule d'arithmétique : *J'en emprunte un qui vaut dix.*

Sainte-Beuve était un esprit subtil et délicat ; quelques variations survenues dans ses opinions

littéraires et autres avaient laissé les gens indécis. Avait-il été d'abord aveuglé par ses amitiés? a-t-il été plus tard entraîné par quelques intérêts? Sainte-Beuve devait être de l'Académie, et sa nomination fut bien accueillie.

Le discours de Victor Hugo, chargé de répondre au récipiendaire, eut cette fois quelque chose de plus que l'élévation.

Hugo trouva moyen de *reprendre* l'éloge de Nodier, très mal fait, dans la séance précédente, par M. Mérimée et par M. Étienne.

C'est une chose que je trouve à peu près un malheur pour Victor Hugo que d'avoir été deux fois désigné par le hasard pour faire l'éloge d'un homme qu'il n'aimait pas, je crois, bien tendrement; c'est encore un peu mentir que dire même des choses vraies, quand on ne les pense pas. Cependant, Victor Hugo a adroitement choisi les côtés par lesquels il lui était le plus facile de louer Casimir Delavigne.

Le discours de Victor Hugo resta dans une région aussi élevée qu'il est possible, sans entrer dans la région des nuages; il profita de l'ouvrage de Sainte-Beuve sur Port-Royal pour dire d'excellentes choses et en même temps des flatteries délicates à M. Royer-Collard, qui, assis à côté de M. de Salvandy, dans un coin, laissait voir un grand contentement sur sa physionomie fine et expressive.

—

Quoique le jour dur et aigre que donne le toit de verre de la salle des séances soit peu favorable à la beauté des femmes, elles y assistaient en grand nombre, surtout alors que devait parler Victor Hugo, qui était fort à la mode. Je ne crois pas, disais-je, que ces dames s'amusent beaucoup des discours, mais c'est un spectacle où l'on est vue. Sous ce dernier rapport, il faut répéter que des femmes, que je sais charmantes partout ailleurs, n'y paraissent nullement jolies. J'en excepte une. A toute femme qui me demandera laquelle, je dirai : « Madame, c'est vous. »

Quelques belles dames n'arrivent jamais que trop tard; c'est une faveur que d'avoir des billets pour certaines séances, mais c'est une faveur qu'on partage avec beaucoup de monde. En arrivant avec tout le monde, on a une des places qui sont vacantes; mais, en arrivant tard, il n'y a plus de place, et on vous en fait une.

Quelques femmes se mettent alors pêle-mêle avec les académiciens, qui ne s'en plaignent pas. C'est ce qui arriva à cette séance à madame Ancelot. Mais, de la part d'une femme qui écrit, on ne trouva pas de bon goût de se placer ainsi : c'est prendre le *fauteuil;* cela ne peut avoir une certaine grâce que fait par une femme nullement suspecte de prétentions littéraires.

CII

THÉORIE DES MÉMOIRES. — PLAIDOYER POUR « MOI ». — LA MODESTIE D'APPARAT. — LETTRES A VICTOR HUGO. — « TROP DE FLEURS ! »

Depuis que j'ai entrepris de colliger mes souvenirs, je n'ai pas attendu à aujourd'hui pour m'apercevoir que je m'étais jeté dans un chemin auquel ne manquent ni les pierres, ni les ornières, ni les ronces.

Et notez que ces pierres, ces ornières et ces ronces, je les connaissais parfaitement; mais rien n'est moins rare que de voir certains hommes avoir de la sagesse dans les pensées plus que dans la vie, je ne parle pas de ceux qui n'en ont que dans les paroles; ceux-là sont des hypocrites, et je n'ai aucune peur d'être confondu avec eux.

Un de ces achoppements était celui-ci : j'avais à parler de beaucoup de gens morts aujourd'hui, et, quand on fait de l'histoire, même de la petite histoire, même de l'historiette, il ne faut pas plus mentir que dans les relations de la vie, et c'est une forme du mensonge que de ne pas dire tout ce

qu'on sait. De quelques-uns de nos contemporains, j'ai dû parler avec une certaine sévérité; mais je n'ai rien dit que je ne croie vrai et que je n'aie vu par moi-même ; je n'ai rien dit après leur mort que je n'aie déjà dit et écrit lorsqu'ils étaient là pour se défendre, et, si j'ai quelquefois — bien rarement — apporté quelques modifications à certains de mes jugements sur les « absents », ç'a été dans le sens de l'indulgence et de l'atténuation.

Autre difficulté :

Nécessairement, dans un ouvrage composé de mes souvenirs personnels, j'ai dû, je dois souvent parler de moi; or il est convenu que « le moi est haïssable »; je ne partage pas cet avis : interdire à un écrivain de parler de lui-même, ce serait souvent exiger qu'un voyageur ne décrivît que des pays où il n'est pas allé, et, pour ma part, ce que je sais de bien, il est vrai, mais aussi ce que je sais de mal de notre espèce humaine, c'est en moi que je l'ai d'abord découvert, c'est en moi que je l'ai ensuite étudié, et j'avoue que je tire un plaisir très particulier, et plus vivant que de toute autre lecture, des mémoires et des ouvrages où l'auteur raconte à des amis inconnus qui souvent ne sont pas encore nés lorsqu'il écrit et ses sensations, et ses pensées, et ses sentiments; cela sonne l'homme plus que tout autre livre, et le lecteur cherche avec intérêt, avec une curiosité fiévreuse ce que

l'auteur a mis de lui-même dans ces fictions prétendues.

Deux circonstances expliquent cette condamnation du « moi » : la première, c'est la crainte de ne trouver dans ce genre d'ouvrage qu'une plaidoirie et une apologie ; c'est en effet un écueil d'autant plus difficile à éviter qu'il est séduisant comme ceux qu'habitent les sirènes. On n'est jamais si bien loué, du moins loué autant à sa fantaisie, que par soi-même ; les autres oublient toujours quelque chose, et ne servent à notre variété gourmande que des festins incomplets qui l'obligent à se lever de table dans cette condition fâcheuse, quoique recommandée comme très salutaire par les médecins, c'est-à-dire avec encore un peu d'appétit.

Le lecteur ne trouve pas mauvais que je lui parle même avec éloge de quelqu'un qu'il ne connaît pas, surtout de quelqu'un qui n'existe pas ; je puis donner sans l'inquiéter toutes les louanges, prêter toutes les vertus, toutes les qualités, tous les avantages, tous les charmes à des héros de roman qu'il n'a aucune chance de rencontrer dans la vie et de voir prendre avantage sur lui. Mais, si je parle de son voisin, de son ami, si j'en fais un portrait agréable ou flatté, et si c'est surtout de moi que je parle, il est tout à fait de mauvaise humeur : puisqu'il s'agissait de personnages réels, puisque je prenais mon sujet à côté de lui, pourquoi n'est-ce pas aussi bien de lui-même qu'il est

question? Ne vaut-il pas bien et ce voisin, et cet ami, et surtout moi-même?

Il est une sorte de modestie que l'homme a imaginée à l'usage des autres et qu'il leur impose sévèrement, mais chacun de nous la réservant aux autres, et ne gardant pour son usage qu'une variété de la même vertu beaucoup plus accommodante et plus facile à suivre; les autres et nous-mêmes, qui sommes « les autres » pour les autres, nous nous contentons de faire semblant de posséder cette modestie d'apparat qui fait la petite bouche et a presque toujours pour but et souvent pour résultat de se faire servir une part plus grosse que celle que l'on feint de refuser, comme cet enfant auquel on avait défendu de rien demander à table, sous peine d'être privé de ce qu'il demanderait.

— Maman, dit-il, je ne demande pas de la tarte, donne-m'en.

Cette pensée me revient de temps en temps en écrivant le *Livre de bord;* par exemple, j'ai retrouvé avec plaisir dans un album de ma fille Jeanne Bouyer un assez grand nombre de lettres de ceux de nos contemporains qui ont été ou sont encore mes amis; il m'a semblé que ces lettres, qui souvent sont fort jolies, complétaient singulièrement le portrait, le dessin, l'esquisse, la « pochade » que j'avais à faire de leurs auteurs. Quant à celles qui sont moins intéressantes pour le lecteur, — peut-être parce qu'elles le sont davantage

pour moi, étant écrites plus particulièrement sans préoccupation du public, — je ferai aussi bien d'avouer ce que la sagacité de mes lecteurs les amènerait bien, sans cet aveu, à approuver ou à deviner : c'est que j'éprouve une satisfaction, un orgueil que, pour mon compte, je trouve légitime, à donner cette preuve de l'amitié dont m'ont honoré et m'honorent un si grand nombre de ceux de nos contemporains qui se sont illustrés dans les sciences, dans les arts, dans les lettres et dans les combats de la vie publique; je m'absous moi-même, et j'espère me faire absoudre par les lecteurs bienveillants, de ces bouffées d'orgueil, en rappelant que j'ai été, que je suis exposé de temps en temps à des imputations, à des dénigrements, à des invectives de la part de certains petits journalistes, et je cède parfois à la tentation d'opposer des preuves d'estime et d'amitié de Lamartine, de Victor Hugo, de madame Sand, de Delphine de Girardin, des deux Dumas, de Cavaignac et de cent autres, aux dédains et à la petite haine de Tartempion et d'un certain nombre d'autres illustres.

Ce scrupule m'est revenu à propos de quelques lettres de Victor Hugo que je vais placer ici; une circonstance atténuante peut, du reste, être plaidée pour ma défense. Je prends, il est vrai, très au sérieux les sentiments que Victor Hugo me témoignait dans ces lettres et dans un grand nombre d'autres que je retrouve; je crois fermement qu'il

m'aimait comme je l'aimais; mais on ne peut nier qu'il n'ait étrangement prodigué certains témoignages de ce genre.

Ces jours derniers encore, la police a ramassé un quidam de lettres qui a produit, à l'audience de la police correctionnelle, la lettre que voici :

« 29 janvier 1872.

» Vous êtes, monsieur, un très noble esprit. J'ai lu avec émotion les belles pages auxquelles vous avez attaché mon nom. Ma vie est un combat dont les hommes comme vous font une victoire. C'est grâce aux vaillants auxiliaires, tels que vous, je le répète, que mon œuvre deux fois révolutionnaire est enfin comprise. Je lutte; vous triomphez. Vous êtes, vous et tous les jeunes et fiers talents, vos frères, la légion de l'avenir.

» Je vous remercie.

» VICTOR HUGO. »

On a accusé Victor Hugo d'orgueil; si vous parlez du grand poète, de l'auteur des *Voix intérieures*, des *Feuilles d'automne* et de tant d'autres chefs-d'œuvre, jamais l'orgueil n'a été plus légitime, et il faut le supprimer si on veut le défendre à des hommes de cette trempe; mais on pourrait, avec plus de justice, lui reprocher de ne pas avoir, au contraire, assez d'orgueil, de ne pas comprendre qu'il n'a aucun besoin de Tartempion

et d'une foule de petits gribouilleurs auxquels il paye en si belle monnaie l'encens grossier et nauséabond qu'ils lui brûlent sous le nez.

Mais le soleil donne aux plus grands génies l'exemple et l'excuse de quelques taches.

Louis Boulanger, un peintre de beaucoup de talent, était un des plus anciens et des plus dévoués amis de Victor Hugo; on l'avait vu au premier rang dans les combats d'*Hernani*.

Un soir que l'illustre de Humboldt se trouvait chez Victor Hugo à la place Royale, arrive Louis Boulanger. Hugo lui serre affectueusement la main comme de coutume, mais garde cette main dans la sienne et le mène devant de Humboldt :

— Monsieur le baron, permettez-moi de vous présenter un de mes meilleurs amis et des plus grands peintres de la jeune école moderne.

— J'étais enchanté, me disait Louis Boulanger, en me racontant plus tard cet épisode; mais mon enchantement dura peu; je n'avais pas encore échangé tout à fait avec M. de Humboldt les quelques paroles usitées en pareille circonstance, qu'il entre dans le salon un inconnu, quelque chose comme le rédacteur de *la Casquette de loutre indépendante*. Hugo va à lui, le prend par la main, l'amène devant la cheminée où nous étions, et dit à M. de Humbold : « Permettez-moi, monsieur le baron, de vous présenter un autre ami également cher et également distingué. » Je fus outré, me di-

sait Louis Boulanger; je pris mon chapeau, sortis brusquement et ne retournai d'un an à la place Royale.

Quelques-uns croient que, pour Victor Hugo, du haut de lui-même, comme du haut de *ses* tours Notre-Dame, les quelques différences qui se trouvent dans la taille des hommes cessent d'être appréciables, et qu'ils lui paraissent également petits.

C'est grâce à cette faiblesse que Victor Hugo a, sur la conscience, d'avoir un jour assassiné un dentiste : ce que je vous raconterai.

Cela dit, — c'est-à-dire ayant commis cette concession un peu lâche, peut-être faite à la modestie qu'on est convenu de faire semblant d'avoir, d'atténuer à un certain point ce qui est d'un grand prix pour moi, je puis, sans beaucoup de crainte, transcrire deux ou trois lettres du grand poète.

En voici une en réponse à celle que je lui avais adressée et que vous avez lue à propos de sa réception à l'Académie :

« Mon cher Alphonse Karr,

» Vous êtes la poésie même qui se plaint d'un poète, et qui a raison.

» Moi, de mon côté, je n'ai pas tort; je suis un peu poète, mais je suis beaucoup soldat. Comme vous le dites d'une façon si spirituelle, on m'a vidé sur la tête le discours de Salvandy; cela est vrai;

mais, en somme, je suis dans la place, et vous y êtes aussi, et toutes mes idées, et toutes les vôtres y sont.

» L'Académie, après tout, a été une grande chose, et peut et doit le redevenir, grâce à tous les hommes de pensée et d'avenir dont je ne suis que le maréchal des logis, grâce aux vrais poètes, grâce aux vrais écrivains. Il y a là, même à cette heure, d'excellents esprits qui vous aiment et qui vous tendront la main; les Académies, comme tout le reste, appartiendront à la nouvelle génération. En attendant, je suis la brèche vivante par où ces idées entrent aujourd'hui et par où ces hommes entreront demain. Cela vous importe peu à vous, en ce moment, vous qui vivez face à face avec l'Océan, avec la nature et avec Dieu, je le conçois; mais repliez-vous un peu sur nous autres; revenez de ce grand Étretat à ce petit Paris; est-ce que nous ne devons pas être las d'être gouvernés littérairement par M. Roger, et politiquement par M. Fulchiron? Comprenez-vous cela? Et, quand vous viendrez à Paris, venez dîner place Royale.

» Moi aussi, je vous aime, et du fond de l'âme, car vous êtes un noble cœur et un noble esprit.

» Votre ami,

» VICTOR. »

« Grondez pour moi Gatayes, qui m'a rendu une

foule de services; après quoi, il me plante là, l'ingrat!

» Vous nous faites lire les plus charmantes, les plus spirituelles choses du monde; vous faites de la satire en poète, en penseur et en honnête homme; vous mettez le cœur et l'imagination au service de la raison; aussi, nous vous aimons ici beaucoup, mais nous nous plaignons un peu : nous ne vous voyons plus, c'est mal à vous.

» Venez donc, un de ces soirs (jeudi excepté), dîner place Royale.

» A vous *ex intimo corde.*

» VICTOR HUGO. »

CIII

VILLEQUIER. — LA FAMILLE VACQUERIE. — LÉOPOLDINE HUGO ET SON MARI PÉRISSENT EN TRAVERSANT LA SEINE. — C'EST PAR UN ARTICLE DE MOI QUE VICTOR HUGO APPREND LA CATASTROPHE. — DEUX MÈRES DE DOULEUR.

Longtemps avant l'exil volontaire de Victor Hugo et mon départ de France, un immense malheur était venu le frapper. Il était en voyage, on ne savait pas bien où; je voulus que cette triste nouvelle ne lui parvînt qu'avec les adoucissements, hélas! bien impuissants que pouvait y apporter l'amitié. J'écrivis ce qui suit, dans un journal qu'il lisait de préférence; c'est en effet par ce journal qu'il apprit ce deuil éternel :

« Lundi, 4 septembre.

» A Villequier, à quatorze ou quinze lieues du Havre, au pied d'une montagne chargée d'arbres, est une maison en briques, tapissée de pampres verts. Devant est un jardin qui descend à la rivière par un escalier de pierre couvert de mousse. Cette maison, pleine de bonheur il y a quelques jours,

vient d'être le théâtre du plus horrible malheur; elle appartient à madame Vacquerie, mère de M. Charles Vacquerie, qui a épousé, il y a sept mois, mademoiselle Léopoldine Hugo, fille de Victor Hugo.

» Lundi matin, vers dix heures, M. Charles Vacquerie, en compagnie de son oncle, M. Vacquerie, ancien marin, et d'un enfant de ce dernier, âgé de dix à onze ans, prit, pour aller à Caudebec, à une demi-lieue de Villequier, où il avait affaire, un canot que son oncle venait de faire construire.

» Au moment de partir, il demande à sa jeune femme si elle veut les accompagner; elle refuse, à cause qu'elle n'est pas habillée; les trois voyageurs se mettent en route après avoir promis d'être de retour pour le déjeuner.

» Quelques instants se sont à peine écoulés que M. Charles Vacquerie croit voir que le canot n'a pas assez de *lest;* il revient au bas de la maison prendre deux lourdes pierres, qu'il met dans le bateau pour lui donner plus de solidité. La jeune femme alors s'écrie :

» — Puisque vous voilà revenus, je vais aller avec vous : attendez-moi cinq minutes.

» On l'attend; elle monte dans le canot. Madame Vacquerie, la mère, recommande de revenir pour le déjeuner. On part.

» Madame Vacquerie regarde le canot s'en aller et n'a qu'une seule idée :

« — Il fait trop calme, ils ne pourront pas aller à la voile, nous déjeunerons trop tard.

» En effet, la voile du canot retombait languissamment sur le mât, pas une feuille ne tremblait aux arbres; il n'y avait pas lieu de prévoir un danger, même pour une mère, même pour une mère éprouvée coup sur coup par tant de pertes successives.

» Cependant un léger souffle vient de temps en temps gonfler la voile. On marche lentement, mais on marche; on arrive à Caudebec, on va voir le notaire, auquel M. Charles Vacquerie allait parler pour des affaires relatives à la succession de son père, mort dernièrement. Le notaire veut leur persuader de ne pas s'en retourner par la rivière, non qu'il prévoie ni redoute le moindre danger, mais, au contraire, parce qu'il ne fait pas de vent, parce qu'ils feront la route trop lentement. Il leur offre sa voiture pour les reconduire à Villequier. Les voyageurs refusent : il n'est pas tard, ils arriveront à temps, et puis c'est si amusant de voyager sur l'eau! la rive est si belle!

» On se met en route pour le retour; l'oncle Vacquerie tient la barre du gouvernail, l'enfant regarde couler l'eau, les deux époux se tiennent par la main et respirent l'atmosphère de bonheur qui les entoure.

» En effet, Léopoldine Hugo est toujours cette gracieuse jeune fille que nous avons vue croître au

sein de cette famille si unie; toute la vie lui sourit : elle a dix-huit ans; elle vient d'épouser un homme qu'elle aime et dont elle est adorée.

» Elle est venue ramener la joie dans une famille décimée, qui porte aujourd'hui sept deuils à la fois.

» Charles Vacquerie n'a pas vingt-sept ans. Depuis trois ans, il a donné sa vie entière à l'espoir de ce bonheur dont il jouit maintenant. Ses amis l'ont vu, pendant trois ans, rassembler des meubles curieux, de précieuses bagatelles pour elle, « quand elle sera ma femme ».

» Tout le monde les aime, tout le monde applaudit à leur félicité ; ils pensent à tout cela, ils ne désirent rien, si ce n'est un peu de vent, parce que le canot ne marche pas.

» Ah ! vous êtes heureux ! ah ! vous êtes jeunes ! ah ! vous êtes beaux ! ah ! vous êtes riches ! ah ! vous êtes heureux !

» Malheureux !

» Le malheur est un créancier auquel l'homme doit la dîme de sa vie : ce qu'il ne paye pas porte un intérêt usuraire et s'amasse.

» Ah ! vous êtes au comble de vos vœux, vous avez atteint le but de toutes vos pensées ! eh bien, c'est derrière ce but, c'est derrière ce bonheur que la mort est embusquée.

» Tous les pas que vous avez faits vers votre bonheur, vous les faisiez vers elle, qui vous attendait là.

» Tout à coup, entre deux collines s'élève un tourbillon de vent, qui, sans que rien ait pu le faire pressentir, s'abat sur la voile et fait brusquement chavirer le canot.

» Des paysans, sur la rive opposée, ont vu Charles Vacquerie reparaître sur l'eau et crier, puis plonger et disparaître, puis monter et crier encore, et replonger et disparaître... six fois!...

» Ils ont cru qu'il *s'amusait!*

» Il plongeait et tâchait d'arracher sa femme, qui, sous l'eau, se tenait au canot renversé, mais qui se tenait comme se tiennent les noyés; ses pauvres petites mains étaient plus fortes que des crampons de fer. Les efforts de Charles, ses efforts désespérés, ont été sans succès. Alors il a plongé une dernière fois, et il est resté avec elle.

» Charles Vaquerie était bon nageur; personne n'eût été étonné qu'il eût parié de traverser vingt fois, trente fois l'espace qui le séparait de la terre: il n'a pas voulu être sauvé.

» Je veux que ce pauvre père, qui ne sait rien au moment où j'écris ces lignes, qui croit sa fille vivante et heureuse, je veux que Hugo sache que l'homme auquel il avait donné sa fille a voulu mourir pour ne pas revenir sans elle; je veux qu'il sache qu'il doit les confondre tous deux dans son amour et dans son deuil. Charles Vacquerie a fait tout ce qu'un homme brave, dévoué, amoureux

pouvait faire pour sauver sa femme; puis, quand il a vu qu'il ne la ramènerait pas avec lui dans la vie, il est resté avec elle dans la mort.

» Pendant ce temps-là, que faisait la pauvre mère? Elle attendait dans le jardin, en pensant : *Pas de vent!* cependant elle prit une longue-vue et regarda dans la direction de Caudebec; ses yeux se troublèrent; elle appela un pilote et lui dit :

» — Regardez vite! je ne vois plus clair; il semble que le bateau est de côté.

» Le pilote regarda et dit :

» — Non, madame, ce n'est pas leur bateau.

» Puis, comme il avait bien vu, lui, le canot chaviré, il courut en toute hâte, avec ses camarades; mais il était trop tard, et on apporta quatre cadavres à madame Vacquerie, sur ce même escalier d'où étaient partis, trois heures auparavant, son fils, sa belle-fille, son frère et son neveu, heureux et riants!

» Qui pourra dire où cette pauvre femme, seule dans sa maison, a pris la force et le courage de ne pas mourir aussi? Elle ne voulait pas les croire morts; tous les soins furent inutiles.

» On envoya un exprès au Havre, à un ami de la famille Vacquerie, en lui donnant la triste commission d'annoncer cette épouvantable catastrophe à madame Victor Hugo, qui était à Graville.

» Il était onze heures du soir. Tout le monde était

couché. M. *** alla d'abord prévenir madame Lefèvre, sœur de Charles Vacquerie.

» Madame Lefèvre est une jeune femme qui, il y a moins de deux ans, avait un mari, trois enfants, un père, une grand'mère, deux frères, toute une bonne et honorable famille, aimée et considérée ; en moins de deux ans, la mort lui avait déjà pris son père, sa grand'mère, son mari et deux enfants.

» Il fallait lui apprendre qu'elle venait encore de lui prendre un frère et une sœur qu'elle aimait à la fois comme une sœur et comme un enfant, et deux autres parents.

» Elle trouva la force d'aller dire leur commun malheur à madame Hugo. Madame Hugo était au milieu de ses autres enfants. Un ami profita de son désespoir, voisin de l'égarement, pour la faire monter en voiture et l'entraîner à Paris avec les enfants qui lui restaient.

» Le lendemain, tout le monde était consterné dans le Havre : la fatale nouvelle circulait de bouche en bouche ; il y avait quelque chose de funèbre sur tous les visages qui eût fait dire à un étranger : « Qu'est-il donc arrivé au Havre ? »

» Je songeai alors à Hugo, qui est en voyage et qui va, chose horrible ! apprendre la mort de sa fille chérie par hasard, parcourant négligemment un journal après dîner dans quelque auberge.

» Tout le monde a lu les beaux vers que lui ont tant de fois inspirés ses enfants ; mais, moi, j'ai vu

souvent tous ses charmants enfants autour de lui, et je sais toute la place qu'ils occupent dans son cœur.

» On lui a écrit, mais où? En Espagne, où il est allé; en France, où il revient peut-être; presque au hasard, sur la route qu'il doit parcourir.

» C'est épouvantable!

» Il y a à peine un mois, comme il venait voir le bonheur de sa fille, il eut la bonne pensée de me prendre dans ma retraite, et, pendant quelques heures, par une belle nuit d'été, sur la mer étincelante de phosphore, je me retrouvai encore une fois au milieu de toute cette heureuse famille, augmentée de Charles Vacquerie, qui les adorait tous, et plus heureuse que je ne l'avais jamais vue; puis, le lendemain, il se mit en route le cœur heureux et tranquille, et je me rappelai qu'il y a quelques mois à peine il était venu, avec moi, conduire mon père à sa dernière demeure.

» Où est-il? Qui lui répètera les belles et touchantes choses qu'il me disait ce jour-là? »

Je partis en toute hâte pour aller le remplacer auprès du cercueil de sa fille, pour aller recueillir pour lui dans mon cœur toutes les tristes circonstances, tous les poignants détails que veulent savoir ceux qui perdent les objets de leur tendresse.

Il y avait à Villequier quatre morts dans l'église;

mais une tendresse ingénieuse avait réuni les deux jeunes époux dans un même cercueil.

L'église était pleine de gens qui pleuraient et qui priaient avec ferveur; ce n'est que plus tard que je sus que l'éloignement n'avait permis de convoquer que quelques parents de la famille Vacquerie, et que presque tous ces gens qui pleuraient et qui priaient étaient des gens du pays et n'étaient qu'une famille d'affection.

Lorsque je rentrai dans la maison, soutenant le frère de Charles Vacquerie suffoqué par les sanglots, je n'essayerai pas de peindre de quel sentiment de respect et de vénération je fus saisi à l'aspect de ces deux femmes si écrasées, à la vue de leur douleur si profonde et si modeste.

Je ne sais rien de si grand, de si majestueux, de si imposant qu'une douleur pareille.

On l'a dit à propos des voyages et des séparations : c'est celui qui reste qui est le plus à plaindre; on peut le dire surtout à propos de cette triste séparation qu'on appelle la mort.

Léopoldine Hugo et Charles Vacquerie sont morts ensemble au milieu de leur beau rêve; si heureux l'un et l'autre, qu'ils ne pouvaient plus que l'être moins.

Sur la tombe où ils dorment réunis, c'est pour ceux qu'ils laissent que j'ai fait des prières.

« De Paris à Sainte-Adresse.

» Vous m'avez fait pleurer dans ce moment horrible ; vous m'avez déchiré et soulagé ; merci, cher et noble Alphonse Karr ! Vous avez un grand cœur : vous avez bien parlé d'elle et de lui, ma pauvre fille bien-aimée ; vous figurez-vous cela, que je ne la verrai plus ? Hélas ! j'ai le cœur brisé.

» A vous !

» V. H. »

. . . .

Après la mort funeste de sa fille, madame Hugo, entraînée à Paris avec ses enfants, revint seule au Havre, chez madame Lefèvre et me fit appeler pendant la nuit ; elle voulut que je lui racontasse tous les détails que je pouvais savoir ou deviner ; je lui fis comprendre la mort évidemment volontaire de Charles; je lui expliquai que Léopoldine avait dû perdre connaissance immédiatement et n'éprouver que peu ou point de souffrances...

CIV

VICTOR HUGO CANDIDAT A LA DÉPUTATION. — SA PROFESSION DE FOI. — PARALLÈLE ENTRE LUI ET LAMARTINE, COMME POÈTE ET COMME HOMME POLITIQUE. — « ODE ET QUATRAIN A LA COLONNE. » — « LE NATIONAL S'AMUSE. » — LES RÉDACTEURS SE FACHENT. — UNE RÉPARATION PAR LES ARMES EST DEMANDÉE A CHARLES HUGO. — IL ME PREND POUR TÉMOIN AVEC GASCHON DE MOLÈNES. — COMMENT FINIT L'AFFAIRE.

Victor Hugo, qui croyait monter en devenant député ou pair de France, pouvait sur ce chemin concevoir des espérances encore plus hautes; il était très en faveur auprès de la duchesse d'Orléans, que l'âge du roi et l'âge du comte de Paris devaient un jour, selon toutes les probabilités, faire régente.

La révolution de 1848, qui fut pour tant de gens un écroulement, le fut surtout pour lui.

« L'homme, dit Pascal, doit une grande partie de ses malheurs à ce qu'il ne sait pas rester dans sa chambre. »

Au lieu de revenir à sa propre royauté légitime, de grand et illustre poète, Victor Hugo voulut chercher dans le nouvel ordre de choses l'équivalent de ce que la révolution lui ôtait; il se fit

nommer député, et, dans une profession de foi restée célèbre, il se prononça nettement et éloquemment pour la nuance qui s'éloignait le moins de ses idées et de ses sentiments : il se prononça pour la république modérée, honnête, conservatrice, en flétrissant les doctrines ou plutôt les appétits des pseudo-républicains, émeutiers et dévastateurs ; cette république, qui n'allait pas plus loin que ce qu'on appelait alors le « centre gauche », avait cependant un grand défaut à ses yeux : c'est que la première place y était prise, et prise avec éclat, par Lamartine, qui y montra une grande élévation d'esprit et un courage intrépide.

Victor Hugo est certes un grand poète, plus grand poète même que Lamartine, si l'on entend par poésie l'art d'exprimer n'importe quoi en très beaux vers, l'art de revêtir la pensée de vêtements magnifiques; mais sa poésie est surtout dans l'esprit et dans l'imagination; celle de Lamartine était dans le cœur et dans le sang.

Victor Hugo a prononcé quelques discours qui, littérairement parlant, l'emportent sur la plupart de ceux de Lamartine; d'où vient que ces discours ne produisaient que peu ou point d'effet sur l'auditoire, tandis que Lamartine, persuadait, entraînait, écrasait? C'est que Lamartine même quand il se trompait, même quand il devait plus tard changer d'opinion, disait ce qu'il sentait, ce qu'il croyait, ce qu'il était prêt à faire ou à soutenir, au péril de sa

vie et au prix de tout son sang; cette éloquence est contagieuse : c'est la vraie.

Victor Hugo, qui n'improvise pas, dit ce qui lui semble le plus beau, ce qu'il suppose devoir frapper le plus fortement l'auditoire en l'étonnant, et il trouve en ce genre des effets merveilleux. Servons-nous ici d'un mot très vulgaire, emprunté, comme tant d'autres, ce qui n'ennoblit pas la langue d'aujourd'hui, à la bohême des ateliers, et disons : Victor Hugo « épate » son public; Lamartine le dominait et l'entraînait. Lamartine avait trouvé sa voie. Hugo s'écartait de la sienne; la place était donc prise et bien prise. Hugo fit quelques pas en arrière, et créa, avec ses deux fils, avec Auguste Vacquerie, le frère de son gendre mort, avec Meurice et quelques autres, tous ou presque tous jeunes gens d'esprit et de talent, un journal appelé *l'Événement*. Victor Hugo n'écrivait pas ostensiblement dans ce journal, mais il l'inspirait et le dirigeait, tout en laissant sur beaucoup de points la bride sur le cou à ses jeunes associés.

L'épigraphe du journal lui était empruntée :

« Haine vigoureuse de l'anarchie, tendre et profond amour du peuple.

» VICTOR HUGO. »

De temps en temps, on reconnaissait l'ongle à sa griffe, *ex ungue leonem*, comme Victor Hugo le

dit lui-même dans une de ses lettres que nous verrons tout à l'heure.

C'était pour tous un début dans la politique, qu'à l'exemple du maître ils avaient longtemps traitée avec le plus profond dédain; on commença par appliquer une idée très juste et très élevée que j'avais entendu exprimer à Victor Hugo à propos des journaux. Ce qu'on appelle « l'article de fond » ou le « premier Paris », disait-il, dans les journaux, est une chose absurde qui méconnaît les rangs et l'importance relative des hommes et des choses; il semble qu'aux yeux des journalistes il ne se passe jamais rien de plus intéressant, de plus élevé, que les séances des Chambres, les discours des députés, quelque filandreux qu'ils soient, les compétitions de portefeuilles, etc.

L'événement du jour est aujourd'hui l'apparition d'un livre, une représentation à un théâtre; ce sera demain un procès, un accident, un crime, une belle action; c'est l'événement du jour qui devrait chaque jour tenir la première place et la plus importante place dans le journal.

Mais tout doucement le journal devenait moins littéraire, si ce n'est qu'il mettait beaucoup de fantaisie et dans la forme et dans le fond de sa politique. On y remarquait parfois peu de mesure et de tact, et le zèle exagéré des jeunes rédacteurs risquait parfois de compromettre « le maître », que l'on rendait responsable de leurs excentricités.

Ainsi on eût pu traduire par un sentiment peu élevé et indigne de lui certaines attaques quelquefois de mauvais goût et violentes contre Lamartine.

Je me souviens d'un passage que je dus relever, où l'on prétendait que Lamartine s'abreuvait largement de vin de Bordeaux avant de monter à la tribune.

Je fus moi-même attaqué dans le journal, et je dus prévenir Hugo que ce n'était pas à ses jeunes gens, mais à lui que je répondrais, et je lui expliquai amicalement les points vulnérables sur lesquels porteraient mes représailles.

Élu député de Paris à l'Assemblée constituante, Victor Hugo vota avec la droite; il appuya le décret contre les clubs, repoussa le droit au travail, l'impôt progressif, l'impôt sur le revenu, etc., etc.

Je ne puis bien comprendre, peut-être faute de me rappeler les détails des événements, comment Victor Hugo se trouva partisan du prince Louis, et conséquemment bonapartiste; il est vrai qu'il avait à choisir entre les diverses opinions qu'il avait successivement exprimées sur ce sujet.

Si l'on trouve :

Oh! quand il bâtissait, de sa main colossale,
Pour son trône, appuyé sur l'Europe vassale,
Ce pilier souverain,
Ce bronze devant qui tout n'est que poudre et sable,
Sublime monument, deux fois impérissable,
Fait de gloire et d'airain;

Quand il le bâtissait, pour qu'un jour, dans la ville,
Ou la guerre étrangère ou la guerre civile,
Y brisassent leur char,
Et pour qu'il fît pâlir sur nos places publiques
Les frêles héritiers de vos noms magnifiques,
Alexandre et César!

C'était un beau spectacle! — Il parcourait la terre
Avec ses vétérans, nation militaire
Dont il savait les noms;
Les rois fuyaient, les rois n'étaient point de sa taille
Et, vainqueur, il allait par les champs de bataille
Glanant tous leurs canons.

Et puis il revenait avec la grande armée,
Encombrant de butin sa France bien-aimée,
Son Louvre de granit,
Et les Parisiens poussaient des cris de joie,
Comme font les aiglons, alors qu'avec sa proie
L'aigle rentre à son nid!

Et lui, poussant du pied tout ce métal sonore,
Il courait à la cuve où bouillonnait encore
Le monument promis.
Le moule en était fait d'une de ses pensées.
Dans la fournaise ardente il jetait à brassées
Les canons ennemis!

Puis il s'en revenait gagner quelque bataille;
Il dépouillait encore à travers la mitraille
Maints affûts dispersés;
Et, rapportant ce bronze à la Rome française,
Il disait aux fondeurs penchés sur la fournaise :
« En avez-vous assez? »

. . . .
. . . .

Oh! quand par un beau jour sur la place Vendôme,
Homme dont tout un peuple adorait le fantôme,
Tu vins grave et serein,
Et que tu découvris ton œuvre magnifique,
Tranquille, et contenant d'un geste pacifique
Tes quatre aigles d'airain;

A cette heure où les tiens t'entouraient par cent mille;
Où, comme se pressaient autour de Paul-Émile
Tous les petits Romains,
Nous, enfants de six ans, rangés sur ton passage,
Cherchant, dans ton cortège, un père au fier visage,
Nous te battions des mains;

Oh! qui t'eût dit alors à ce faîte sublime,
Tandis que tu rêvais sur le trophée opime
Un avenir si beau,
Qu'un jour à cet affront il te faudrait descendre,
Que trois cents avocats oseraient à ta cendre
Chicaner ce tombeau!

. . . .
. . . .
. . . .

Dors, nous t'irons chercher! ce jour viendra peut-être!
Car nous t'avons pour dieu sans t'avoir eu pour maître!
Car notre œil s'est mouillé de ton destin fatal,
Et, sous les trois couleurs comme sous l'oriflamme,
Nous ne nous pendons pas à cette corde infâme
Qui t'arrache à ton piédestal!

On trouve aussi, et cité avec éloge, dans une brochure de M. de Madrolle publiée en 1840, ce quatrain, dû également à l'auteur de l'*Ode à la colonne*, et à propos de la même colonne :

Si le sang qui coula pour assouvir ta rage,
Autour du monument se pouvait amasser,
On le verrait bientôt atteindre ton image,
Et tu boirais sans te baisser.

A propos de cette colonne, rappelons qu'un des reproches que faisait le poète dans sa fameuse profession de foi des deux républiques, était la prophétie inspirée que ses alliés d'aujourd'hui renverseraient la colonne.

Avant l'élection de Louis Bonaparte à la présidence, *l'Événement* était devenu non seulement bonapartiste fervent, mais tout à fait antirépublicain; il y avait même un article quotidien, dont le titre était parodié d'une pièce du maître; cet article s'attaquait surtout au journal *le National*, dans lequel il personnifiait la République.

Je ne me rappelle plus si le titre était :

LA RÉPUBLIQUE S'AMUSE

ou :

Le National S'AMUSE

Toujours est-il que l'un et l'autre y étaient attaqués, invectivés, insultés, avec plus de persévérance et d'âcreté, quelquefois, que de bon goût.

On appelait les rédacteurs du *National* et leurs amis « farceurs, pantins, polichinelles, paillasses, voleurs », etc.

Si bien qu'un matin Auguste Vacquerie et Paul Meurice arrivèrent chez moi avec une lettre de madame Hugo.

— Savez-vous ce qui nous arrive? me dit je ne sais plus lequel des deux, *Le National* se fâche et demande une réparation par les armes; vous nous voyez stupéfaits d'étonnement.

— Ah çà! demandai-je, est-ce que vous n'aviez pas l'intention d'en venir là?

— Pas le moins du monde! nous écrivons comme

cela sans mauvaise intention ; nous avons vu dans ces articles dont on se fâche plutôt une chose farce qu'une chose offensante.

— Eh bien, excepté vous, tout le monde sera étonné d'une autre chose : c'est que les gens du *National* aient attendu si longtemps.

— Madame Hugo vous prie, nous vous prions d'intervenir, avec Paul de Molènes, qui accepte, à condition d'être avec vous ; l'article incriminé est de Charles Hugo.

Paul Gaschon, qui avait ajouté au nom de son père le nom de famille de sa mère, était un jeune homme spirituel, loyal et auquel on ne pouvait reprocher qu'un peu d'affectation, des attitudes et des airs mousquetaires, matamores, etc., reproche qui tomba de lui-même lorsqu'aux journées de juin il s'engagea dans la garde mobile, se battit avec intrépidité et reçut une blessure assez grave sur les barricades.

Nous allâmes au *National*, nous trouvâmes les « adversaires » très *montés*. Ils parlaient de leur longue patience, motivée par la jeunesse et l'inexpérience de leurs adversaires ; mais tout a un terme, et ils étaient décidés à avoir une réparation par les armes, à moins qu'on ne leur fît des excuses, qui alors devaient être tellement complètes, qu'ils ne prenaient pas sur eux de les demander, les jugeant eux-mêmes inacceptables.

Nous étions assez embarrassés, de Molènes et

moi; l'insulte était grave, elle avait été réitérée avec obstination; notre sentiment était que, dans une pareille situation, il n'y avait à parler que des conditions du combat; mais de Molènes avait vu madame Hugo, et évidemment ce n'était pas ce qu'elle attendait de nous; d'autre part, nos jeunes gens semblaient plus stupéfaits qu'avides du sang de leurs ennemis; nous savions Charles Hugo tout jeune alors, peu ou point expérimenté en escrime; nous demandâmes, avec toutes les précautions qui mettaient à couvert « l'honneur » de celui que nous représentions, qu'on nous donnât par écrit la formule des excuses qu'on réclamerait, « si par impossible on venait d'autre part à admettre cette solution ».

Cette formule était dure; nous en discutâmes certains termes; nous en fîmes adoucir quelques autres, et nous allâmes aux bureaux de *l'Événement*, comme il était convenu, parfaitement convaincus tous les deux que tout arrangement était impossible. Meurice et Vacquerie nous reçurent dans un bureau; nous leur rendîmes compte des résultats de notre mission; ils nous laissèrent seuls pendant un quart d'heure. On nous dit depuis que M. de Girardin était dans une autre pièce et qu'on nous quittait pour aller prendre ses avis et ses inspirations.

On revint nous demander si, en cas où l'on insérerait la note imposée, nous la signerions comme témoins. Nous répondîmes que non. On retourna

dans l'autre pièce; il se passa encore quelque temps, et on revint nous demander notre opinion; nous répondîmes que notre refus de signer la note nous paraissait assez clair pour que nous crussions devoir ne rien dire de plus; nous nous retirâmes.

La note fut insérée.

Ajoutons que, quelques années après, Charles Hugo eut une autre affaire et s'en tira très honorablement.

Hugo m'écrivit à ce sujet :

« Mon cher ami,

» Je veux tous les jours vous chercher et vous serrer la main, mais vous savez dans quel tourbillon je vis.

» Vous m'excusez, n'est-ce pas? J'ai été bien touché.

. . . .

» A vous de tout cœur !

VICTOR HUGO. »

CV

UN DINER CHEZ PRADIER. — ÉLECTIONS DE PARIS. — PREMIÈRE MANIÈRE DE « L'ÉVÉNEMENT ». — LA ROUTE DE DAMAS. — NAPOLÉON LE PETIT. — HUGO A JERSEY. — LES CHATIMENTS.

Le président de la République venait d'être nommé, lorsque je reçus une lettre de Pradier, le grand sculpteur :

« Bien cher Karr,

» On m'annonce une truite pêchée dans le lac de Genève pour être mangée chez moi jeudi 22, à six heures et démie précises, avec nos amis accoutumés. Voudrez-vous me faire l'honneur d'en venir prendre votre part? Vous savez, cher ami, combien votre présence me sera agréable.

» Votre bien affectionné,

» J. PRADIER. »

Pradier, Suisse de naissance, avait fait la statue de Rousseau qui est à Genève, dans l'île des Peupliers, et heureux, dit-il, de l'honneur qui lui était

fait, n'avait voulu recevoir aucun prix de son travail. De temps en temps, la république ou quelqu'un de ses membres lui envoyaient des truites monstrueuses, contre lesquelles il invitait un certain nombre d'amis. Cette fois, la circonstance réunissait une quinzaine de personnes qui venaient de combattre, à propos de la présidence, dans les camps opposés, mais qui considéraient la maison de Pradier comme un asile, comme un champ neutre ; d'ailleurs, à cette époque, on n'était pas fâché de se reposer quelquefois de la politique ; il y avait, entre autres convives, Hugo et Cavaignac.

Cavaignac venait de « descendre du pouvoir » avec une noblesse et une simplicité antiques, et emportait dans sa retraite l'estime de tout le monde. Hugo seul, emporté par l'ardeur qui distingue les nouveaux convertis, il faut le dire, manqua de tact et — je le vois encore adossé à la cheminée — entama quelque chose comme un chant de triomphe sur le résultat de l'élection. Cette inadvertance jeta un froid ; on se regarda, on se souvint... J'interrompis Victor Hugo.

— Messieurs et amis, dis-je, une motion ! Convenons de ne pas parler de politique... par égard... pour les vainqueurs.

On rit. La glace était rompue, et la plus franche gaieté régna pendant le dîner, qui avait failli être compromis. J'aurai à reparler de Pradier.

Le hasard fait tomber entre mes mains un nu-

méro de *l'Événement;* il est daté du 19 mai 1849; il donne le résultat définitif des élections à l'Assemblée législative.

Voici la liste de Paris :

1.	Prince Murat.	134,825 voix.
2.	Ledru-Rollin	129,068 »
3.	Lagrange.	128,087 »
4.	Boichot (c'est un sous-officier qui fut depuis, avec Ledru-Rollin, à l'affaire des Arts-et-Métiers). . .	127,998 »
10.	Victor Hugo arriva le 10e avec. . .	117,069 »
11.	Félix Pyat, immédiatement après lui, avec.	116,185 »
13.	Lamennais.	113,331 »
20.	Rattier (l'autre sergent également aux Arts-et-Métiers)	100,482 »

Cavaignac n'arriva sur cette liste que le 17e, avec 111,305 voix. N'étaient pas élus : Lamartine, Thiers, Bugeaud, Molé, Montalembert, Marie, d'Althon-Shée, Madier de Montjeau, Proud'hon, Garnier-Pagès, Arago, Bastide, Buchez, Carnot, Dupont (de l'Eure), Guinard, Senard, Clément Thomas, etc.

Son candidat, Louis Bonaparte, étant président de la République, Victor Hugo se montrait habituellement à l'Élysée, et quelques citations de *l'Événement* vont montrer qu'à cette date du 19 mai 1849, il était au nombre des conservateurs et trouvait que tout allait assez bien sous la présidence du neveu de l'empereur, qui lui faisait le meilleur accueil.

L'Événement désigne déjà par le nom de « rouges » — et je crois bien qu'il est l'inventeur du mot — les socialistes, les radicaux, et même les « répu-

blicains très avancés » ; ces divers mots sont pour lui synonymes.

Exemples :

« Les votes de l'Ardèche à Annonay et à Tournai sont acquis aux rouges.

» La liste des républicains très avancés est rejetée dans les Deux-Sèvres. »

La liste de la presse modérée et celle de l'Union électorale sont les mêmes, avec quelques modifications apportées par la rue de Poitiers; *l'Événement* donne Victor Hugo comme nommé sur cette liste.

Quelques citations :

« La lutte n'est plus politique, elle est sociale; il s'agit de décider entre la liberté dans l'ordre et l'anarchie, entre la société progressive et la société révolutionnaire.

» Il n'est pas un des noms portés par les socialistes qui ne soit un synonyne de violence et de bouleversement... Ils poussent leurs rêveries à l'extrême, et s'obstinent aveuglément dans leur folle et stérile abstraction... L'anarchie, c'est l'inertie; c'est l'ordre qui est le mouvement. »

Sur cette liste des socialistes, synonymes de violence et de bouleversement, nous trouvons MM. Madier de Montjeau et Félix Pyat.

Aujourd'hui, Victor Hugo est moins sévère.

On parlait déjà, paraît-il, de faux complots, d'émeutes provoquées qui serviraient de prétexte

à un coup d'État, comme cela devait en effet avoir lieu plus tard; *l'Événement* défend Louis Bonaparte contre ce bruit :

« Les journaux extrêmes reviennent chaque matin, depuis quelques jours, à leur incurable manie d'accuser le gouvernement d'organiser des complots...

» Par ce moyen, qui serait habile s'il n'était usé, ils rejettent d'avance sur autrui la responsabilité des troubles qu'ils fomentent en secret; ils se lavent les mains du sang qui peut être versé, et ils s'absolvent, en cas d'échec, de l'émeute dont ils se vanteraient en cas de réussite.

» Quand même nous pousserions la naïveté ou la complaisance jusqu'à admettre la sincérité des journaux rouges, quand même nous leur accorderions qu'ils sont convaincus réellement que le pouvoir prépare une émeute, cette facilité des radicaux à croire aux conspirations ne prouverait qu'une chose : leur facilité à les faire.

» Il est, du reste, bien possible que le gouvernement leur paraisse véritablement suspect des monstrueuses pensées qu'ils lui attribuent; ils le jugent d'après eux. »

Un peu plus bas, il les appelle les « socialistes », toujours en vertu de la synonymie qu'il trouve entre ces mots : « républicains avancés, rouges, socialistes, anarchistes, émeutiers », etc.

L'Événement, un peu plus loin, répond à un article de *la Vraie République.*

« La richesse et la propriété », dit *la Vraie République*, « ne sont-elles pas le patrimoine du travail? Eh bien, les pauvres offriront aux riches la richesse inépuisable, le travail. »

« C'est-à-dire, répond *l'Événement*, que les riches, une fois dépossédés d'une fortune déjà acquise par le travail, auront à recommencer cette fortune par de nouveaux labeurs. Si la propriété est le « patrimoine du travail », pourquoi l'enlever à ceux qui sont riches au profit de ceux qui n'ont pas encore travaillé? Respectez donc le travail sous toutes les formes... de même qu'il faut encourager, protéger le travail du pauvre, qui est la propriété future, respectez la propriété du riche, qui est le travail passé; sinon *votre* République a tout droit de nous effrayer; car, pour enlever aux riches une propriété qu'ils ont méritée à force de sueurs, vous serez forcés d'employer l'intimidation; les propriétaires ne se laisseront pas dépouiller: ils refuseront avec raison de payer vos impôts, et alors vous emploierez les moyens violents, comme vos aïeux de 1793; on verra reparaître tout le sombre attirail des exécutions...

» Avec la propriété, la famille tombera, les pères n'ayant plus rien à léguer à leurs enfants. Si vous touchez à la maison, vous tuerez la so-

ciété, car la maison n'est que l'épiderme de la famille. »

Cela est trop bien dit pour ne pas être de Victor Hugo.

Et plus bas :

« Nous n'envelopperons pas les Romains dans le mépris que nous inspire le gouvernement de M. Mazzini. »

Suit une opinion très favorable à l'expédition de Rome, à propos de laquelle une partie de l'Assemblée demanda cependant la mise en accusation du président et de ses ministres; on se querella, on s'injuria, on s'insulta, on se provoqua pendant dix séances, et Ledru-Rollin eut un duel avec un député nommé Denjoy.

Voici donc *l'Événement*, Victor Hugo, ses enfants, ses amis, du moins quelques-uns, conservateurs bonapartistes.

Je me rappelle que mon amitié m'inspira alors de reprocher à Hugo de lancer ses fils, jeunes et inexpérimentés qu'ils étaient, dans les partis politiques; ils obéissent au hasard, n'ont rien examiné, rien jugé. Plus tard, il peut leur arriver ou de rester tristement unis à ce parti qui ne leur inspirerait que de l'antipathie, ou d'encourir le reproche de mobilité, s'ils le quittent.

Il paraît que le « prince-président » avait fait des promesses à Victor Hugo, comme à beaucoup d'autres; on a parlé alors du ministère de l'instruc-

tion publique; s'il l'avait promis, il eut deux fois tort de ne pas le donner, d'abord parce qu'il l'avait promis, ensuite parce que cela aurait insufflé de la vie et donné du relief à l'Université, depuis longtemps abandonnée à des pions. Quant à une troisième raison, savoir si Victor Hugo eût donné à l'instruction et à l'éducation une direction plus logique, je n'en sais rien.

J'avais, sous le gouvernement de Juillet, écrit une appréciation que Balzac a citée dans un de ses beaux livres.

« Les ministres, disais-je, ne font rien que pour leurs adversaires; ils ne découvrent que vous existez que quand vous avez passé la main dans leur cravate, fait deux tours et commencé le troisième. »

Ce n'était que la vérité; *l'Événement*, fatigué d'attendre, jugea à propos de montrer un peu les dents et de faire quelque opposition à l'élu de son choix.

Il y eut, je crois, un avertissement : on m'a accusé d'être l'inventeur des avertissements; j'ai accepté l'accusation et déclaré que je « plaidais coupable », comme disent les Anglais; c'est une des meilleures idées que j'aie eues.

Il y eut un avertissement ou quelque chose d'approchant; *l'Événement* mordit plus fort : on lui fit un procillon; il redoubla : alors on attendit le premier prétexte, et, à propos d'un article de

Charles Hugo contre la peine de mort, on le mit en prison; la pauvre mère était désolée; j'allai avec toute la famille dîner dans la geôle.

On a assuré, en ce temps-là, que c'est M. de Girardin qui, également mécontent et pour des raisons analogues, profitant de la mauvaise humeur de Victor Hugo, l'entraîna dans le parti soi-disant républicain rouge, socialiste, etc., si bien que *l'Événement* brûla ce qu'il avait adoré et adora ce qu'il avait brûlé, comme tant d'autres.

C'est alors que, faisant allusion à la tribune aux projets qu'on prêtait au président, Victor Hugo prononça un discours très bien fait, très énergique, et finissant par cette heureuse antithèse :

« Après Auguste, aurions-nous Augustule? après Napoléon le Grand, Napoléon le Petit? »

Ce mot fit fortune. On appela Hugo le parrain du futur empereur. Aussi, au coup d'État, madame Hugo fut-elle avertie qu'un accident fortuit pourrait bien arriver à son mari. Il vendit à vil prix toutes les richesses artistiques amassées pendant quarante ans et s'en alla à Jersey, où ses fils d'abord, puis ensuite sa femme et sa fille Adèle allèrent le rejoindre, ainsi que me le rappelle une lettre d'Auguste Vacquerie, que je n'ai pas sous la main.

En 1852, avant de partir pour l'Italie, j'allai passer quelques jours à Bruxelles pour serrer la main à quelques amis : Charras, Péan, etc. Là, je

trouvai le livre de Victor Hugo : *Napoléon le Petit*. C'était une chose plaisante que de voir la douane ne s'occuper à la frontière que d'empêcher l'introduction de ce livre en France; on négligeait tout le reste. Dieu sait que de dentelles en ont profité pour passer la frontière! Il arrivait de cette surveillance de la douane ce qu'il arrive toujours pour les marchandises prohibées et les livres défendus ou brûlés. « Le public, disait Voltaire, aime l'odeur du livre brûlé. On les vend très cher, et ça vaut la peine de courir des risques. » On fit alors une plaisanterie qui a été renouvelée depuis; on en introduisit dans les bustes creux de Napoléon III.

Ce qui n'est pas moins plaisant, c'est que la chose fut faite par un fervent bonapartiste qui s'en accusait et s'en excusait en disant :

« L'affaire était trop bonne; ça aurait tenté l'empereur lui-même. »

J'écrivis un mot de regret à Hugo de ne l'avoir plus trouvé à Bruxelles, où il avait séjourné quelque temps, et je lui parlai du livre. Il me répondit de Jersey :

« Marine-Terrace.

» Êtes-vous encore à Bruxelles, mon cher Alphonse? Vos dix lignes m'ont fait l'effet d'une bonne poignée de main; merci! Tâchez donc d'imaginer que Jersey est sur la route de Bruxelles à

Sainte-Adresse; nous referions ici de ces mauvais et si excellents dîners de nos dimanches d'autrefois; vous en souvenez-vous? Je suis charmé que le livre vous ait plu.

» En m'ôtant la montagne que j'avais sur la poitrine, je l'ai un peu ôtée aux autres, et c'est ma joie dans l'exil. Je me promène au bord de la mer; je regarde les goëlands; je relis quelques chers livres dont vous êtes. J'attends. Dieu sait que je suis profondément calme.

» A propos, on dit que l'Académie parle de me rayer.

» Ce serait trop d'honneur ; je trouverais à la porte, en sortant, le vieux Poquelin qui n'y est pas entré.

» A vous du fond du cœur. »

Après le coup d'État, Hugo s'en était allé, en effet, en Belgique, puis à Jersey; moi j'avais été à Gênes et ensuite à Nice. C'est de Jersey qu'est datée la lettre que voici :

« Hauteville-House, 5 avril 1851.

» Mon cher Alphonse,

» Je viens de lire votre livre : *Promenades hors de mon jardin;* j'en suis ravi et attendri. Vous y parlez de moi comme je parle de vous; vous racontez nos souvenirs avec cette grâce sévère et puissante qui est à vous; vous posez votre ongle, *ex*

ungue leonem, sur les vipères qui rampent et sifflent dans les pierres de mon écroulement ; je vous remercie et je vous aime.

» Continuez à penser un peu à moi : c'est une grande douceur de sentir à travers l'espace qu'on est aimé, qu'on s'aime, qu'on se comprend ; il y a un abîme de distance et un monde d'événements entre nous ; je suis dans les ténèbres, vous êtes dans le soleil ; je suis dans la brume de l'Océan, vous êtes dans le rayonnement de la Méditerranée. Eh bien, tout cela n'est rien. Vous écrivez une page, elle m'arrive ; vous dites un mot, je l'écoute. Vous pressez votre plume dans vos doigts en écrivant mon nom, et ma main sent cette pression de votre main. Il y a, dans ce siècle, au milieu des lâches et des petits, quelques hommes grands et bons, vous êtes l'un d'eux ; je vous envoie ce que j'ai de meilleur dans le cœur.

» VICTOR HUGO. »

« Imaginez ici pour vous toutes les effusions de ma famille, femme et enfants. »

Également celle-ci envoyée de Jersey :

« Hauteville-House.

» Mon cher Alphonse,

» A la dernière page du numéro des *Guêpes* qui m'arrive aujourd'hui, je lis quatre lignes bien cor-

diales de vous, sur *la Légende des siècles ;* je veux vous en remercier tout de suite. Je pense que vous devez avoir le livre en ce moment, avec une première page où j'ai écrit votre nom au-dessus du mien. Hetzel s'est chargé de vous l'envoyer ; ce livre commence une chose qui aura peut-être un jour quelque grandeur ; lisez-le avec votre double vue de philosophe et de poète ; je l'offre avec confiance à votre sympathique et profond esprit ; j'ai fait de mon mieux ; c'est, du reste, une vieille habitude de vous aimer.

» Je vous serre la main.

» VICTOR HUGO. »

C'est à Jersey qu'il écrivit *les Châtiments*, la plus violente, la plus vivante, la plus belle peut-être des satires qui aient jamais été écrites.

Longtemps auparavant, dans une triste circonstance, j'avais reçu cette lettre :

« Paris, 24 février.

» J'ai bien regretté, mon cher Alphonse Karr, de ne pas m'être trouvé chez moi le jour où votre ami et mon camarade d'enfance, Léon Gatayes, y est venu pour me demander l'autorisation de publier ces quelques vers dans vos *Guêpes*. J'aurais tâché de les améliorer (mes vers) et de les rendre un peu moins indignes de votre remarquable petit livre où j'ai lu tant de fois des pages profondes mêlées à

des pages charmantes. J'aurais particulièrement rectifié le premier vers, qui doit s'écrire ainsi :

Ceux-ci passent, ceux-là demeurent.

» Si vous croyez que cette misère vaille la peine d'être dite à votre public du mois prochain, au bas d'une page que vous laisseriez en blanc, dites-le-lui ; du reste, je suis charmé que ces vers, tels qu'ils sont et quels qu'ils soient, aient paru dans *les Guêpes*, en ce moment douloureux où tous vos amis vous doivent un serrement de main. Je suis de ceux qui vous aiment, vous le savez bien. Vous faites un petit livre avec un grand talent ; le monde est plein de gens dont on peut dire le contraire. Et puis il y a tant de cœur dans votre esprit, tant de poésie dans votre ironie, tant de rêverie dans votre souvenir, tant d'amour pour la nature dans votre colère contre la société ! C'est tout cela que j'aime en vous.

» A bientôt ! Quand vous aurez assez regardé la mer, revenez un peu voir Paris.

» *Vale et me ama.*

» VICTOR HUGO. »

Voici la lettre de Vacquerie que je retrouve :

« Mon cher Karr,

» J'arrive hier soir, et je repars ce soir. J'accompagne madame Hugo et sa fille, qui vont rejoindre leur mari et père à Jersey. Si vous revenez de bonne

heure, venez donc dîner avec nous chez ma sœur à six heures. Vous nous mènerez au *Grand Turc* (un navire).

» Tout à vous!

» AUGUSTE VACQUERIE. »

Nous retrouverons Victor Hugo plus tard.

CVI

FRÉDÉRIC BÉRAT. — SON TALENT. — SES GAIETÉS. — LE CHANSONNIER AUX CHAMPS. — CINQ MILLE CIGARES PAYABLES A VUE. — UN SINISTRE QUI N'ARRIVE PAS A L'HEURE. — CORRESPONDANCE AVEC BÉRAT ET TONY JOHANNOT.

Un air que je viens d'entendre me fait penser à Frédéric Bérat.

La musique d'un musicien ne prouve pas plus que la physionomie d'une femme.

Une femme a mis, un jour, par hasard, un air inspiré ou mélancolique sous un bonnet ou un chapeau neuf. Elle a trouvé que cet air lui allait bien ; elle l'a gardé, ou du moins elle le remet de temps en temps ; elle le conserve dans son arsenal. Mais cela ne prouve pas qu'elle est inspirée et mélancolique ; c'est une manière d'être jolie, et voilà tout.

Bérat, l'auteur de *A la frontière ; Celle que mon cœur sait aimer ; Adieu, mes fils, Ma Normandie*, etc., était *ex æquo* avec mon frère Eugène, le plus grand rieur que j'aie jamais connu. Il est vrai qu'il est l'auteur de *L'amour, qué qu'c'est qu'ça,*

de *Mon Petit Pierre*, de *Nous avont-y ri, nous avont-y bu*, etc.

Un jour qu'il avait dîné je ne sais où avec Tony, ils se trouvèrent sur la place de la Madeleine. Bérat avisa un *monsieur* appuyé sur la rampe du marchepied de l'omnibus de la Bastille. Il dit à Tony :

— Permettez, mon ami, il faut que je parle à ce monsieur.

— Vous le connaissez ?

— Non.

Un trait curieux de l'amitié des deux Johannot l'un pour l'autre est que chacun d'eux ne tutoya jamais que son frère; naturellement, personne non plus ne les tutoyait.

— Monsieur, dit Bérat à l'inconnu, vous paraissez attendre le départ de l'omnibus ?

— Oui, monsieur, reprit l'autre un peu surpris.

— Votre intention est de monter dans la voiture sur laquelle vous vous appuyez ?

— Oui, monsieur.

— Laquelle voiture va à la Bastille ?

— Oui, monsieur; mais pourquoi ces questions?

Ici, Tony voulut entraîner Bérat; mais celui-ci lui dit à l'oreille :

— Écoutez-moi : il s'agit peut-être de la vie d'un homme.

Et, s'adressant de nouveau au bourgeois :

— Monsieur, la voiture ne partira pas avant dix minutes.

— C'est probable, monsieur.

— Vous avez le temps de m'écouter?

— Ça dépend de ce que vous avez à me dire.

— Quelque chose de très intéressant, monsieur. J'ai dîné avec M.... Johannot qui est mon ami, chez un autre ami qui a très bien fait les choses. Je vous donnerai la preuve de confiance de vous avouer que je suis ivre. Mais, monsieur, ne vous fiez pas à ce que je suis petit, tout rond, à ce que je suis très bien mis et tiré à quatre épingles. Monsieur, j'ai le vin terrible! quand je suis ivre, monsieur, ma vie ou celle d'un autre, ça a l'importance de la cendre de mon cigare.

— Où voulez-vous en venir?

— Allons, mon ami, dit Tony, laissez monsieur tranquille.

— Où je veux en venir? Vous, monsieur, vous allez le savoir, et vous le sauriez déjà sans mon ami qui m'a interrompu, ce que je le prie de ne plus recommencer. Vous voulez aller à la place de la Bastille, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Dans cette voiture?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, moi, j'ai décidé que vous monteriez dans une autre voiture et que vous iriez à la barrière de l'Étoile.

— Vous êtes fou, monsieur.

— Vous êtes bien élevé et fort poli, monsieur : je

ne suis pas fou; je suis ivre, ce qui est beaucoup plus honteux. — Eh bien, monsieur, vous un homme raisonnable, vous un homme sobre, allez-vous vous compromettre avec un homme pris de vin? Vous n'en seriez pas excusable... Je n'ai pas ma raison, et vous avez toute la vôtre. Pensez donc que, dans l'état où je suis, je pousserai au besoin les choses à l'extrême. J'emploierai la violence, monsieur; vous vous fâcherez, vous me demanderez raison : tant mieux, ça me va. Moi qui ai horreur du bruit quand je suis à jeun, moi qui ai un mépris souverain pour le duel, eh bien, je suis une bête sauvage, je suis un héros quand j'ai bu. Supposons que vous me refusiez; rien ne me fera céder : je vous arracherai du marchepied, nous nous battrons demain. Si vous me tuez, vous aurez des remords éternels d'avoir accepté une querelle avec un homme dans l'état où je suis; si je vous tue, voyez comme ce sera bête; quoique mis sans goût, vous êtes vêtu cossument; vous paraissez un homme à votre aise; vous êtes sans doute époux et père, et vous laisserez un orphelin et une veuve à consoler... Pourquoi?.. Pour avoir fait du point d'honneur contre un homme ivre! Allons donc! ça ne se peut pas.

Il faut penser que ce dialogue était entrecoupé d'interruptions de Tony. Toujours est-il que l'inconnu finit par céder et monta dans l'omnibus de

la barrière de l'Étoile. J'espère qu'il sera descendu en route.

Beaucoup de chansons de Bérat ont couru le monde, ont été chantées par vous sans que vous sachiez à qui vous les devez. C'est ainsi que, pendant vingt ans, sur les théâtres de province, on a chanté *la Lisette* de BÉRANGER sans mettre sur l'affiche le nom de Bérat, et tout le monde la croit de Béranger jusqu'au moment où quelqu'un fait remarquer qu'elle contient un éloge de Béranger que celui-ci n'eût osé ni écrire ni signer. Du reste, outre un air très bien fait, la chanson, sous le rapport des paroles, ne serait pas entre les plus mauvaises de l'heureux chansonnier qui a eu son immortalité de son vivant. Je ne prétends pas tout à fait qu'il ait précisement placé sa gloire à fonds perdus; cependant il a joui d'un revenu supérieur à celui que devait donner le capital. Les exemples du contraire sont beaucoup moins rares : je citerai Balzac, qui prend sa place, et Frédéric Soulié, qui n'a pas encore la sienne.

J'étais déjà retiré au bord de la mer, en Normandie, lorsque j'entendis une femme chanter un air qui me plut infiniment, *Celle que mon cœur sait aimer*. Je la priai de le répéter.

— Mais, dit-elle, comment, ne le connaissez-vous pas? Il est d'un de vos amis, de Frédéric Bérat.

J'écrivis deux lignes à Bérat pour lui conter la chose et lui demander la chanson de sa main. Il me

l'envoya avec ces mots : « Mon cher paysan, je vous serre la main de toutes *vos* forces. »

Il est venu une fois passer quelques mois dans ma retraite, et il en a daté quelques chansons. Tony Johannot, cet été-là, avait loué une petite maison à Sainte-Adresse. Nous plaisantions souvent Bérat de son peu de goût pour la campagne, Bérat qui, né Normand, a mis quelquefois une senteur d'ajonc si douce dans ses mélodies. On se serait bien trompé si l'on avait voulu deviner Bérat par ses chansons. Rien ne nous faisait plus rire que de l'entendre chanter :

J'ai vu les monts de l'Helvétie,
Et ses chalets et ses glaciers.
. . . .
Et Venise et ses gondoliers.

Bérat n'avait rien vu de tout cela et ne se serait pas dérangé pour le voir. Il aimait Paris passionnément. Ce qui nous faisait plus rire encore, c'était un couplet d'une de ses plus jolies chansons :

Adieu, bords chéris de la Seine!

Le couplet si gai pour nous est celui-ci :

Sur le penchant d'une colline,
Au temps heureux de mes amours,
J'avais fait choix d'une chaumine
Où j'espérais finir mes jours.

C'est que ce ton mélancolique formait avec ce visage épanoui, ce sourire fin, les disparates les plus étranges. Nous nous amusâmes alors à faire des com-

mentaires sur ce couplet, et à établir ces disparates.

« Une colline! » Bérat, petit et gros, avait horreur des montées et des descentes.

Il n'y avait pas dans le couplet un seul mot qui pût s'appliquer à lui. « Espérer finir ses jours dans une chaumine!... » Nous avions eu tant de peine à le décider à venir passer deux mois à Sainte-Adresse! Là, il se levait à neuf heures et demie, ne paraissait qu'avec un col et une cravate blanche et des bottes vernies, craignait le soleil, la pluie et le vent, ne voulait pas sortir avant les repas de crainte de les retarder, ne sortait pas après pour ne pas troubler sa digestion. Lorsqu'il arriva, nous fîmes le complot, Tony et moi, de l'empêcher, pendant huit jours, de voir la mer. Je demeurais à deux cents pas de la plage, et, sans des peupliers que j'avais plantés pour abriter mon jardin du vent d'ouest, Bérat l'aurait regardée à son aise de sa fenêtre.

J'allais lever mes filets trois heures avant son réveil; je les replaçais après le dîner, « heure du serein ». Nous n'avions à nous occuper que des quelques heures qui s'écoulaient entre le déjeuner et le dîner; trois ou quatre fois, pendant les huit jours, il dit : « Ah çà! allons donc un peu voir la mer. » Mais Tony proposait une partie d'échecs ou moi une partie de boules, et il ne pensait plus à la mer, qu'il ne vit que le neuvième jour. Bérat, comme Normand, se croyait le droit d'être fort aux boules, jeu très en usage en Normandie. En vé-

rité, il ne jouait ni mieux ni plus mal que moi; mais au commencement, comme nous jouions sous de vieux arbres de mon jardin, je connaissais les pentes et les anfractuosités du terrain, ce qui me donnait sur lui un avantage assez déshonnête; j'avais voulu lui rendre des points, mais il s'était offensé; nous jouions d'ordinaire avant le dîner, et l'enjeu consistait en trois cigares que l'on devait fumer après. Pendant quelques jours, Bérat perdit les trois cigares; puis il s'irrita et voulut jouer quitte ou double. Il vint un moment où il me devait quatre ou cinq cents cigares; à vingt-cinq centimes l'un, cela aurait fait plus de cent francs. Ce fut moi alors qui voulus jouer quitte ou double jusqu'à ce que je les perdisse. Mais, en même temps que mon adversaire faisait connaissance avec le terrain, son jeu, devenu plus important, l'animait et lui ôtait le sang-froid.

Je n'avais plus qu'une ressource pour ne pas gagner sur mon hospitalité : c'était de pousser la dette à l'absurde. Quelquefois il disait :

— *Liquidons !*

— Alors, disais-je, vous vous déclarez vaincu, vous reconnaissez que vous n'êtes pas capable de jouer avec moi ?

— Jamais !

— Eh bien, jouons deux cents, trois cents, six cents cigares.

Il ne gagnait une partie que de loin en loin, di-

minuait sa dette de quelques centaines, mais ne tardait pas à l'augmenter.

Quand il retourna à Paris, il me devait près de cinq mille cigares. Il m'annonça d'un air grave qu'il entendait les payer. Je lui fis accepter l'arbitrage de Tony, arbitrage contre lequel nous nous étions engagés par écrit à n'élever aucune réclamation.

Tony prononça ainsi : « A prendre d'aujourd'hui et à toujours, chaque fois que Frédéric rencontrera Alphonse, le jour ou la nuit, sur terre ou sur mer, dans la rue ou dans un salon, il s'approchera de lui la tête nue, tirera respectueusement son étui à cigares et lui dira : « Mon maître, voulez-vous ac-
« cepter un des cinq mille cigares que vous m'avez
» gagnés. »

Nous nous rencontrions rarement. Bérat restait à Paris et moi au Havre; mais, comme j'allais de temps en temps à Paris, Bérat s'amusait à saisir les occasions les plus cocasses, les plus inopportunes, les plus imprévues pour exécuter la condamnation, à tel point que je le priai plusieurs fois d'y renoncer, mais il était inflexible. « J'ai été condamné, disait-il ; j'ai le droit de subir ma peine ; personne ne m'en empêchera. »

Pendant qu'il était chez moi, on vint me chercher un matin. Un navire venait de se jeter dans les rochers, sous la Hève. L'équipage s'était sauvé, mais on pensait bien que le bateau serait perdu.

Je courus jusque-là avec une bouteille de genièvre et du pain ; les matelots naufragés étaient couchés sur la côte et regardaient tristement la mer furieuse briser leur navire. Il était pris entre des rochers inabordables. A chaque lame qui arrivait jusqu'en haut des mâts, on entendait un craquement ; puis un mât ou un autre agrès, ou une planche, se détachait et était jetée à la côte ou emportée au large. C'était un spectacle triste, mais imposant ; on ne pouvait s'empêcher d'admirer la puissance de la mer, qui dépeçait en quelques heures ce bâtiment aux murailles de bois. Je crus qu'il était de mon devoir d'hôte de faire assister Bérat à ce spectacle ; je détournai difficilement un gamin de l'espoir de quelques débris, et je l'envoyai porter chez moi un mot pour lui. Bérat ne vint pas, et il me répondit au crayon :

« Rien de ce qui se passe avant neuf heures du matin ne me regarde et n'a d'intérêt pour moi. Vous me ferez plaisir de m'avertir du premier sinistre qui aura lieu entre midi et quatre heures. »

Voici deux lettres de Frédéric Bérat et deux lettres de Tony Johannot :

« Mon cher Alphonse,

» Je suis chargé, par Béranger que j'ai vu hier, de vous faire tous ses remerciements pour votre journal que vous lui faites envoyer, et ses compli-

ments pour le plaisir que lui a causé la lecture de l'*Histoire de Rose Duchemin*. C'est Béranger qui m'avait témoigné le désir de lire cette histoire, dont on lui avait parlé; il a été ravi de la simplicité et du naturel que vous avez su conserver au récit de Rose.

» Béranger m'a dit qu'il avait prêté ce livre à madame Louise Colet, *votre amie*, qui, m'a-t-il dit, a pleuré en le lisant; vous voilà désarmé à votre tour.

» J'ai prêté à mademoiselle Judith [1] *Sous les tilleuls* que je dois à votre bonne amitié; j'attends qu'on me rende *Geneviève* pour la lui porter. On comprend combien vous êtes occupé par votre journal, et on ne vous en veut pas de votre silence.

» A défaut de Sainte-Adresse, je suis allé passer quelques jours à Saint-Mandé. J'ai été malade assez longtemps : je l'étais encore le jour de votre départ pour le Havre samedi dernier, ce qui m'a empêché de me joindre à Becq pour aller vous serrer la main au chemin de fer.

» J'espère vous joindre au premier jour; mon album est terminé; mais les éditeurs ne valent pas mieux que les auteurs : leur caisse est vide.

» A vous de bien vraie et bien sincère amitié!

» F. BÉRAT. »

1. Mademoiselle Judith était la fidèle compagne de a vieillesse de Béranger. On a dit que c'était l'original de la fameuse Lisette; je ne sais si c'est vrai.

« Merci, mon cher ami, de votre aimable souvenir dans *les Guêpes*.

» J'avais été averti, et je n'ai pas eu la patience d'attendre mon numéro en route ; je suis allé le prendre chez un libraire. Quand je vous lis, je crois que je suis encore près de vous.

» J'ai fait sur Sainte-Adresse une « chose » intitulée *Ma Chambrette*, dont vous acceptez la dédicace, n'est-ce pas ?

» F. BÉRAT. »

« Mon cher ami,

» Vous seriez bien bon de me trouver un petit logement à Sainte-Adresse.

» J'arriverai samedi et j'irai vous voir aussitôt. Écrivez-moi un mot à Rouen, rue de la Vicomté, chez M. Gouellin ; j'y serai après-demain.

» Merci, car je compte sur votre vieille amitié.

» TONY JOHANNOT. »

« Mon cher Alphonse,

» Vous devez me trouver bien coupable de ne vous avoir pas écrit encore et de ne vous avoir pas fait mes remerciements pour le superbe poisson que vous nous avez envoyé ; il a été trouvé parfait.

» Il faut que je vous avoue que j'ai éprouvé un sentiment d'envie en pensant au plaisir que vous aviez dû avoir à amener cette belle bête à votre bord ; c'est là un plaisir dont je serai très proba-

blement privé cette année, car nous partons demain matin de très bonne heure pour les Pyrénées, où je dois aller prendre les eaux. . . . .

» Vous recevrez un de ces jours la méchante petite toile dans laquelle vous avez bien voulu distinguer quelque chose qui vous a plu ; je l'envoie telle que vous l'avez vue, et je me réserve de la retoucher quand j'irai vous voir, ce qui, je le crains bien, n'arrivera pas cette année ; ainsi, gardez-la pour vous seul jusque-là.

(Ici une commission et une recommandation.)

. . . .

» Je compte sur votre amitié comme vous pouvez compter sur la mienne, si jamais je puis vous être bon à quelque chose.

» Je finis, car j'ai encore mille choses à faire avant de partir.

» Tout à vous !

» TONY JOHANNOT. »

CVII

UNE SÉANCE SE PASSE DANS L'ATELIER DE PRADIER. — PAS DE MODÈLE SANS DÉFAUT. — LE CORSET DE LA DÉESSE. — COMMENT LA NATURE EMBELLIT LA BEAUTÉ. — LES UKASES DE LA MODE.

Il y a eu à notre époque un certain nombre de sculpteurs distingués; mais nous avons eu trois grands sculpteurs : Rude, Pradier et Carpeaux, qui vient de mourir. Pradier était un Grec attardé. Je soutenais qu'il était un descendant direct de Praxitèle, dont le nom avait modifié ses dernières syllabes pour s'accommoder aux temps modernes, comme de Tacitus on a fait Tacite, Cicéron de Cicero, Antoine d'Antonius, Jules de Julius, Tibère de Tiberius, Socrate de Socratès, Alexandre d'Alexander, etc.

Ses statues sont plus humaines et plus vivantes que celles des anciens; eux ne faisaient que des déesses, Pradier faisait des femmes; et l'histoire de la Galathée de Pygmalion, s'animant et devenant femme, n'étonnait que médiocrement en regardant certaines statues de Pradier, dont le marbre sem-

blait élastique et avoir déjà commencé à s'animer.

Un jour, comme je bouquinais sur le quai Voltaire... — voilà presque le seul regret que m'inspire Paris, les quais de la Seine et les boîtes des bouquinistes étalées sur les parapets ! — un passant me touche l'épaule : c'était Pradier ; il allait à son atelier; son atelier était à l'Institut; je quittai les vieux anciens pour ce futur ancien ; il passa son bras sous le mien, car il était de petite taille, et je l'accompagnai.

— Écoutez, me dit-il; vous n'êtes pas malheureux de m'avoir rencontré : je vais vous faire voir un des plus jolis modèles que j'aie rencontrés dans ma vie.

Nous arrivons à l'Institut, nous entrons dans une de ces caves qui servent d'atelier à quelques sculpteurs privilégiés, et nous trouvons, assise et attendant Pradier, une fille très jeune, svelte, élancée, sans maigreur. La statue que Pradier faisait d'après elle était très avancée; je ne sais plus quel nom lui fut donné à son baptême; le praticien avait fini sa besogne : c'était la main du maître qui devait donner la vie. La jeune fille, voyant Pradier armé de ses outils, avait disparu derrière des plâtres et revint sans vêtements se placer sur une estrade dans la pose choisie par l'artiste : c'était en effet une ravissante créature, si parfaite de formes, qu'elle en devenait statue, comme la statue faite d'après elle était en train de

devenir femme. Tout à coup, Pradier fronce le sourcil, change de couleur, quitte ses outils et s'avance rapidement sur le modèle; là, il regarde de près et touche du doigt.

— Ah ! coquine ! s'écrie-t-il ; ah ! gueuse ! ah...

Je passe la meilleure partie des épithètes qu'il accumula à l'endroit de la jeune fille; elle le comprenait bien; car répondant, non aux épithètes, mais à la pensée du maître, elle répondit en hésitant.

— Mais non, monsieur Pradier; vous vous trompez !

— Ah ! je me trompe ! non seulement tu es... tout ce que je viens de dire, mais encore tu es menteuse et bête; tu espères m'attraper, tu te figures que je ne vois pas les traces de ta sotte et criminelle coquetterie, que je ne vois pas que tu as mis un corset malgré ma défense. — Ah ! mon ami, ajouta-t-il en se tournant vers moi, que la Providence agit donc légèrement, en confiant un corps magnifique à ces drôlesses imbéciles; il eût valu autant donner le plumage du cygne à un âne qui irait se vautrer dans la boue; figurez-vous qu'on ne peut même pas leur donner la conscience de leur beauté; ça corrige cette beauté, ça veut être mince, ça veut tenir dans les dix doigts, ça met des corsets, ça flétrit, ça déshonore son corps, et pourquoi? pour aller danser dans les bastringues, pour plaire à des souteneurs, à des voyous qui les battent, qui leur prennent leur argent et qu'elles adorent. Vous

voyez comme cette drôlesse est belle; eh bien, vous ne la voyez que gâtée par les traces immondes du corset.

Puis, saisissant à poignée les vêtements qu'elle avait quittés, il les lui jette :

— Habille-toi et va-t'en ; ne reviens plus; je ne veux plus te voir; va retrouver tes danseurs de la barrière, va-t'en!

La fille pleurait, avouait, jurait de ne jamais recommencer; j'intercédai pour elle. Pradier fut longtemps inflexible; il était furieux et désolé; enfin, il finit par permettre qu'elle continuât à poser, elle jurant de ne plus mettre de corset, lui jurant de la façon la plus formidable de la flanquer à la porte pour jamais s'il découvrait la moindre trace de désobéissance.

— Pour aujourd'hui, c'est manqué, dit-il; ma main tremble de colère, et je hais cette fille; ce n'est pas sous cette impression que je puis travailler; si vous n'avez rien à faire, allons nous promener, et dînons ensemble dans quelque cabaret. Toi, tu reviendras demain; mais n'oublie pas ce que tu m'as promis et ce que je t'ai promis; si tu manques à ta promesse, je tiendrai la mienne.

La fille, pendant ce temps, s'était habillée toute pleurante; elle s'approcha de Pradier, insista pour qu'il lui dit qu'il lui pardonnait, lui baisa la main et s'en alla.

Comme je la regardais marcher, je compris la

sottise qui avait si fort irrité l'artiste; ces femmes vraiment belles, œuvres de prédilection de la nature, ne peuvent être jolies à la façon de certaines femmes maigres auxquelles ladite nature a confié le soin et la fabrication quotidienne de leur beauté; celles-là seules peuvent adopter, avec un succès toujours égal, les inventions toujours mobiles des couturières et des tailleurs. Au gré de la mode, elles placent ou déplacent, suppriment, diminuent, exagèrent leurs formes et changent les proportions de leur corps. Que la mode édicte demain, comme nous l'avons vu et revu :

Que, grâce à un édifice de coiffure et de cheveux postiches, le visage des femmes sera au milieu du corps;

Que la taille sera ou sur les hanches ou sous la gorge, et qu'on sera mince là où sera la taille;

Que la gorge sera haute ou basse, médiocre ou volumineuse; que chacun des deux bras sera plus gros que le corps;

Que Vénus deviendra immodérément callipyge, et encore que ces... formes prendront telle ou telle place inusitée, telle ou telle dimension impossible...

Elles sont toutes prêtes, elles seront demain matin conformes au modèle indiqué.

Tandis qu'une femme vraiment belle, même en s'imposant des gênes, des tortures, en se gâtant plus ou moins, n'arrivera jamais au même résultat.

Le nombre des hommes qui se connaissent en beauté est très restreint ; pour beaucoup, une femme bien mise, c'est-à-dire habillée à la mode du moment, a des attraits avec lesquels ne peut lutter la véritable beauté. Or, comme les femmes qui sont affligées de cette beauté-là ne plaisent qu'aux connaisseurs, aux artistes, qui sont le petit nombre, elles se désolent et tâchent de la corriger ; heureusement que, malgré les déguisements qu'elles adoptent, ceux qui sont dignes de les admirer les reconnaissent à certains signes, à la démarche surtout, et Virgile s'est montré très intelligent de la beauté lorsqu'il peint Vénus se montrant sous la forme d'une jeune fille, mais qui se trahit en s'en allant :

Elle marche, et sa démarche trahit la déesse.
Incessu patuit dea.

Dans l'éducation des filles, il est de mode aujourd'hui de faire entrer un tas de choses ennuyeuses et inutiles, qu'elles oublient presque toutes immédiatement et qui rendent celles qui ne réussissent pas à les oublier de sottes, pédantes et insupportables créatures, et cela sous prétexte de les faire les égales des hommes, en quoi on se trompe du tout au tout ; l'égalité ne consiste pas à être semblables, à être identiques, mais à être ce qu'on est dans une égale perfection. Pour être égale à l'homme, pour le dominer même, il faut

que la femme soit surtout femme; tout ce qui rapproche les deux sexes et les fait se ressembler est au détriment de l'un et de l'autre; la femme n'est presque jamais assez, n'est jamais trop différente de l'homme, pas plus pour l'esprit que pour le corps; lui donner des qualités... viriles, c'est changer la déesse en femelle, la femme en hommesse; je ne veux pas qu'on puisse prendre un cheveu de femme pour un cheveu d'homme; tout doit tendre au contraire, dans la parure et l'éducation des deux sexes, à accentuer la différence que la nature a mise entre eux.

Quelques femmes croient à tort se rendre charmantes en disant : — Je suis un honnête homme, je suis un bon garçon. Il est vrai que, s'il y a des sottes, il y a des sots qui trouvent cela joli : ce sont ceux qui aiment à voir une femme habillée en homme, la chose la plus répugnante que je connaisse.

Il serait utile que dans l'éducation des deux sexes on fît entrer à un certain degré l'étude du beau, par la contemplation des chefs-d'œuvre de l'art; les hommes ne brûleraient plus bêtement leur encens devant de pauvres créatures déshéritées de la nature.

Les femmes respecteraient leur propre beauté.

Mais ce n'est pas tout.

Madame de Grignan écrivait à sa mère à propos de je ne sais laquelle de leurs amies : « Je n'aime

pas qu'une femme se montre si parfaite connaisseuse en beauté masculine. »

Je ne suis pas de cet avis.

Si les filles savaient que la beauté permise et donnée à l'homme se compose de force, d'intelligence, de distinction, elles ne seraient pas exposées à s'amouracher de pauvres petits, chétifs avortons, d'êtres efféminés, qu'elles trouvent « jolis » en voyant chez eux quelque chose de leur beauté à elles; elles sauraient que l'expression de « joli » appliquée à un homme est une monstruosité ou une insulte; que la femme, dans la vie comme à la promenade, doit s'appuyer sur un homme plus grand et plus fort qu'elle.

Et elles ne subiraient pas, après le mariage, les tristes désappointements qui sont si fréquents.

Chose étrange! Pradier a été oublié dans le *Dictionnaire des contemporains,* publié par la maison Hachette; je l'y ai cherché à plusieurs reprises, avec obstination, croyant toujours plutôt à une erreur ou à une maladresse de ma part qu'à un oubli aussi invraisemblable.

Ce jour-là, Pradier, dont l'aventure de son modèle avait assombri l'imagination, me conta une triste histoire.

Voici l'histoire que me raconta Pradier :

Un artiste très justement célèbre de ce temps-là avait, parmi ses élèves, une jeune fille très belle et très intelligente; il la remarqua et l'admira si bien

qu'elle devint grosse et mit au monde une petite fille. L'enfant fut envoyée en nourrice, puis plus tard en pension; la mère, entraînée à la fois par la pauvreté et par sa beauté, eut d'autres aventures, entra au théâtre, fit des voyages, des absences, etc.; elle voyait cependant sa fille lorsqu'elle était à Paris, et lui donnait de belles robes quand elle avait de l'argent. Le père, qui peut-être avait eu l'intention de régulariser par un mariage la situation de la pauvre enfant, dut y renoncer, mais, voyant aussi sa fille, payait régulièrement sa pension et conservait pour sa mère un sentiment d'amitié triste. L'enfant grandit, devint une jolie fille, mais resta dans sa pension un peu au delà de l'âge où les filles ont l'habitude de rentrer dans leur famille; elle ne savait guère rien des bruits du dehors, si ce n'est que son père était un grand et célèbre artiste, et elle en était fière et heureuse. Elle portait à la pension le nom de ce père et se croyait sa fille, aussi bien de par la loi que de par la nature et l'amour.

Marie était devenue sous-maîtresse dans la pension où elle avait été élevée; un jour, la maîtresse de pension l'appela chez elle et lui annonça qu'elle avait à lui faire une triste révélation; elle lui conta alors son histoire. L'artiste n'avait pu épouser la mère de Marie et venait de se marier; il fallait donc que Marie cessât de porter le nom dont elle était fière et qu'elle s'appelât à l'avenir mademoiselle.......

le nom de sa mère, le seul que la loi lui assignait. Son père néanmoins ne l'abandonnerait pas et s'occuperait d'elle. Ce fut pour la pauvre enfant un coup terrible. Elle avait dans la maison une amie jeune comme elle, sous-maîtresse comme elle et orpheline; seules, toutes deux, parmi les sous-maîtresses et les élèves, elles ne sortaient jamais de la maison, elles n'avaient nulle part à aller; personne ne venait voir Élise. Marie, jusque-là plus heureuse, elle voyait son père de temps en temps — alla verser dans le sein de son amie les larmes qu'elle avait comprimées devant la maîtresse de pension; elles mirent en commun toutes leurs tristesses; ce nouveau malheur était de trop : il faisait pour toutes deux déborder la coupe d'amertume; elles se demandèrent ce qu'elles étaient venues faire dans la vie, ce qu'elles avaient à y faire. C'était l'été; tous les soirs, leurs classes finies, elles passaient une heure ou deux au fond du jardin, auprès d'une fontaine et d'un bassin dont l'eau glacée répandait une fraîcheur charmante; elles attendirent un moment où, pour toutes deux à la fois, un bain froid devait être mortel, et un matin on les trouva toutes deux enlacées et mortes au fond du bassin.

Pradier pleurait en me faisant ce récit.

11.

CVIII

GÉRARD LABRUNIE DE NERVAL. — THÉOPHILE GAUTIER. — OURLIAC — LE MONDE DRAMATIQUE. — LOUIS BOULANGER. — LA FEMME RUBENS. — J. C. — LE BONHEUR. — UNE RÉSURRECTION DU FIGARO. — X. EYMA, MAQUET, FRÉDÉRIC THOMAS. — LA FIN D'UN JOURNAL.

Un jour, du temps que je demeurais encore rue Vivienne, il se présente un jeune homme qui me donne sa carte :

GÉRARD LABRUNIE.

Sa figure gracieuse et intelligente, ses manières distinguées prévenaient suffisamment en sa faveur; quant à son nom, il ne me disait rien encore, et c'est moi qui avais tort, car il avait déjà fait alors une traduction de *Faust*, dont Gœthe lui avait exprimé sa satisfaction. Il m'expliqua le but de sa visite : il allait fonder un journal, le *Monde dramatique;* ce serait une œuvre réellement littéraire et artistique; de beau papier de Hollande, des gravures rares et précieuses qu'il avait rassemblées depuis longtemps en feraient un livre de luxe. Il désirait que je me chargeasse de rendre compte des

représentations de quelques théâtres; il me priait d'en choisir deux ou trois : il distribuerait le reste à un ou deux de ses amis et ne s'en réservait qu'un.

Je sus plus tard ce qui avait amené Gérard à entreprendre ce journal ; il faisait partie d'une horde de bohèmes, gens d'esprit et de talent qui habitaient à peu près en commun une vieille maison qu'ils avaient découverte dans un amas de bâtisses oubliées sur la place du Carrousel et appelé rue du Doyenné : un peintre... qui depuis devint directeur des postes à Constantinople, Théophile Gautier, qui devint... Théophile Gautier, Ourliac et deux ou trois autres.

Dans ce cénacle, on faisait profession du plus profond dédain pour la littérature marchande et ayant cours; on écrivait des sonnets, des ballades, des virelais; comme religion, on pratiquait l'*hugolâtrie* la plus intolérante et la haine des bourgeois ; comme mœurs, des alternatives de frugalité plus qu'ascétique et des fêtes rappelant Assuérus et Sardanapale; comme costume, la barbe en pointe ou en éventail, les cheveux mérovingiens ou rasés, des hauts-de-chausses, des pourpoints, des dagues de Tolède. Gautier, entre autres, avait un certain pourpoint de satin écarlate qui avait produit un effet immense à la première représentation d'*Hernani*, représentation où l'on avait à haute voix demandé la mort des spectateurs qui manquaient

d'enthousiasme et où, un coup de sifflet s'étant fait entendre du haut de la salle, les janissaires du parterre avaient crié aux séides du paradis :

— Étouffez-le, ou jetez-nous-le !

Gérard, fils du docteur Labrunie qui n'approuvait pas ses inclinations littéraires, ne voyait son père qu'irrégulièrement, mais cependant, tout en agissant à sa tête, resta toute sa vie dans les bornes d'un respect touchant pour ce père.

Parmi les lubies du cénacle de la rue du Doyenné, il faut compter la réhabilitation des cheveux rouges et des fortes femmes, des femmes Rubens. Louis Boulanger, peintre de talent, hugolâtre fanatique, entra dans ce complot, et il exposa alors un tableau des « noces de Gamache » de cent soixante ou quatre-vingts personnages, tous espagnols ou espagnoles ; il ne se trouvait pas une seule chevelure noire ou brune : tout le monde était blond ou roux.

Gérard découvrit un jour, à une représentation d'un théâtre de vaudeville, le vrai type de la femme Rubens, une beauté développée et plantureuse avec des cheveux roux ; il se déclara amoureux, et le devint en effet, en y pensant beaucoup et en se voyant arrêté par des obstacles nombreux. Il lui adressa une foule de sonnets qui n'obtinrent aucune réponse ; à cette époque, un oncle lui laissa un petit héritage. Gérard s'habilla magnifiquement, acheta une lorgnette éblouissante, et alla tous les

soirs, dans l'avant-scène du théâtre où travaillait la belle, l'applaudir jusqu'au scandale, jusqu'à indisposer le public contre elle.

Cependant, du jour où il s'était déclaré amoureux, il s'était mis à orner selon ses goûts le théâtre de son bonheur futur; l'héritage de l'oncle survenant, il avait acheté de très beaux meubles « du temps » et avait un moment arrêté dans Paris le commerce du damas d'une certaine nuance en l'accaparant, soit en l'achetant quand il avait assez d'argent, soit en donnant des arrhes dessus quand l'argent manquait; il vint même un moment où, ayant trouvé et acquis un superbe lit en bois sculpté auquel il manquait une colonne, il se mit à la recherche de cette quatrième colonne et alla jusqu'en Italie, où il finit par la trouver; pendant ce temps-là, la « femme Rubens » ne l'attendait pas et rencontrait quelques aventures successives.

Beaucoup de gens usent leur vie à la recherche du bonheur, qu'ils se figurent comme un seul diamant, comme une énorme perle, comme une fleur de lotus gigantesque, comme « la rose bleue »; ceux-là seuls sont heureux qui ramassent, l'une après l'autre, de petites coquilles sur les grèves de la mer, qui cueillent le long des prés, là une pâquerette, ici un bouton d'or, un brin de muguet dans les bois, un petit vergissmeinnicht sur le bord du ruisseau.

Gérard n'exigeait pas le gros diamant; il accep-

tait de petites pierres, mais il les voulait toutes à la fois réunies en mosaïques; il attachait aux « accessoires » un tel prix, qu'ils finissaient par prendre la place de l'objet principal; il me disait, en parlant d'un certain vin qu'il aimait et dont je m'étais procuré quelques bouteilles, un jour qu'il dînait avec moi : — Ce vin est bon, mais incomplet; il faudrait le boire dans un hanap, un beau jour de la fin de l'été, presque de l'automne, sur une éminence au bord du Bosphore, au-dessus de la tête une treille dont les feuilles commencent à rougir, le soleil descendant dans la mer, une belle odalisque d'un côté, de l'autre un narguilé chargé de tabac opiacé, de plus une musique délicieuse; alors ce serait un vin excellent.

En écrivant à un autre ami, lors de la dernière fois qu'il alla à Vienne, qu'il aimait beaucoup, il parle de certain lieu de réunions populaires, — une taverne :

« ... Il faut monter plusieurs marches et percer la foule pour pénétrer dans la pièce principale .. La société est fort mélangée, comme nous disons; mais rien d'ignoble : les costumes sont plutôt sauvages que pauvres...

» ... Quant aux femmes, à part quelques Hongroises dont le costume est à moitié grec, elles sont mises, en général, fort simplement, belles presque toutes, souples et bien faites, blondes la plupart et d'un teint magnifique; elles s'abandon-

nent à la valse avec une ardeur irrésistible...

» A peine l'orchestre a-t-il préludé, qu'elles s'élancent des tables, quittant leur verre à moitié vide et leur souper interrompu.

» La valse finie, on se remet à manger et à boire, et voici que des chanteurs ou des saltimbanques paraissent au fond de la salle... On joue des pièces presque toujours très amusantes, avec beaucoup de verve et de naturel... ; la pièce finie, les artistes se répandent dans la salle et s'en vont de table en table recueillir les félicitations et les *kreutzer ;* les actrices ou chanteuses sont la plupart fort jolies ; elles viennent sans façon s'asseoir aux tables, et il n'est pas un des ouvriers, étudiants ou soldats qui ne les invite à boire dans leurs verres ; ces filles ne font qu'y tremper leurs lèvres, mais c'est une politesse qu'elles ne peuvent refuser...

» Tels sont, mon ami, les plaisirs intelligents de ce peuple. Il ne s'engourdit point, comme on le croit, avec le tabac et la bière ; il est spirituel, poétique et curieux comme l'Italien, avec une teinte plus marquée de bonhomie et de gravité.

» Il faut remarquer le besoin qu'il semble avoir d'occuper à la fois tous ses sens et de réunir constamment la table, la musique, le tabac, la danse, le théâtre. »

Gérard, de retour, avisa que les applaudissements isolés, dont la violence avait quelquefois fait *chuter* la pauvre fille, n'avançaient pas ses

affaires : il pensa que la louange imprimée ferait plus d'effet ; il chercha et obtint un feuilleton dans un journal, mais on lui *coupait* ses dithyrambes les mieux réussis. C'est alors qu'il prit le parti de créer un journal, où il pourrait se livrer pour elle à ses enthousiasmes les plus lyriques ; c'est alors qu'il créa le *Monde dramatique ;* le *Monde dramatique* dura quelques mois et mangea le reste de l'héritage ; pendant ce temps, j'avais eu le temps d'apprécier l'esprit de Gérard, le charme et la sûreté de son caractère. Chargé de la rédaction en chef d'une des résurrections de ce *Figaro* dans lequel j'avais débuté, je m'empressai de l'appeler à mon aide.

Gérard m'amena Théophile Gautier et Ourliac ; pendant un an, nous fîmes un journal assez hardi, très indépendant, plein de fantaisie et d'imprévu. Gautier vint demeurer près de moi, qui avais transporté mes pénates rue de la Tour-d'Auvergne, mon dernier logement à Paris ; Gérard, lui, demeurait nulle part et partout ; il avait bien, dans l'île Saint-Louis, un logement où il avait serré son fameux lit, un ou deux bahuts ; mais cet ameublement incomplet et d'ailleurs privé de la divinité qui y devait être adorée l'attristait ; il n'y allait jamais : il couchait quelquefois chez moi, le plus souvent dans un hôtel quelconque qu'il trouvait ouvert à l'heure et à l'endroit où il lui prenait envie de dormir, très souvent chez Gautier. L'héritage était alors complètement grignoté ; avec son esprit et son talent

extrêmement littéraires, il eût été facile à Gérard de gagner passablement d'argent, mais il se contentait alors de ce que lui rapportait le *Figaro*. Quelquefois il arrivait chez moi avec un petit paquet et entrait dans ma chambre; ce petit paquet était une chemise qu'il venait d'acheter : il aimait le beau linge et les chemises à jabot; il donnait celle qu'il quittait à mon Chinois Appollo Varaï, en le chargeant de la faire blanchir; il avait fini par avoir ainsi un certain nombre de chemises éparpillées en dépôt chez trois ou quatre amis. Un de ses plaisirs était de faire des stations à la bibliothèque de la rue Richelieu et de bouquiner sur les quais; souvent il avait dans ses poches un ou deux volumes dont il venait de faire l'acquisition, mais toujours un nombre infini de petits chiffons de papiers couverts, au crayon, d'une écriture assez grosse, mais très serrée : des notes qu'il prenait à la bibliothèque, sur les quais, en lisant les journaux, en mangeant, en se promenant, en rêvant.

Gautier était surtout poète par la forme qui était charmante; c'était un ciseleur, un lapidaire, mais quelquefois la matière lui faisait défaut. Il n'avait pas beaucoup d'invention; quand il ne savait quel sujet traiter, il avait recours à Gérard, qui tirait de sa poche une poignée de ses petits papiers, dans lesquels Gautier ne manquait jamais de trouver la matière qu'il lui fallait, qu'il étendait et couvrait de poudre d'or.

De temps en temps, nous faisions quelques re-

crues; c'est à ce *Figaro* que débutèrent X. Eyma, Aug. Maquet, Frédéric Thomas et quelques autres.

Il dura à peu près un an, et voici comment il finit. Matériellement, il appartenait à un certain M. Fleuriot, qui l'avait acheté de Bohain, auquel était due la résurrection.

Il était sévèrement convenu que M. Fleuriot ne s'immiscerait en rien, et sous aucun prétexte, dans la rédaction; il lui était réservé la quatrième page. Une fois ou deux, il glissa des annonces déguisées appelées « réclames »; ces annonces ont le défaut d'être un mensonge et de rendre le journaliste complice payé des vendeurs de n'importe quoi; on y dit : « Nous ne saurions trop recommander ceci ou cela, » responsabilité que je ne voulais pas prendre. Je me plaignis; je rappelai nos conventions. M. Fleuriot promit de se renfermer, à l'avenir, dans ses limites; mais il n'en tint aucun compte.

Je vis un jour paraître en belle place un article assez long, ridiculement louangeur, sur je ne sais quelle denrée, où l'on me faisait prendre la parole : « Nous avons vu et admiré, etc. » Je mis le lendemain : « *Erratum.* C'est par erreur qu'on a inséré hier dans le *Figaro*, 3e page, 2e colonne, une platitude ridicule et déshonnête, commençant par... et finissant par... Je n'ai ni vu ni admiré la chose en question. »

M. Fleuriot ne dit rien; mais après un certain intervalle, à la suite de je ne sais quel trafic, il

glissa un autre article, politique cette fois, et tout à fait contraire aux idées que nous avions émises. Je fus averti pendant la nuit par un ami que j'avais mis à la correction des épreuves; je me transportai à l'imprimerie de la rue Coq-Héron; je m'assurai de la chose; le journal était composé et corrigé; on allait le tirer; les quatre « formes » étaient « sur le marbre »; on allait les prendre pour les porter à la presse; je fis suspendre l'opération et envoyai demander M. Fleuriot, qui demeurait en face de l'imprimerie; il se fit fort presser pour s'habiller et descendre; cependant on insista, et il vint.

— Monsieur, lui dis-je, vous vous obstinez à enfreindre nos conventions.

Je pris une forme et la jetai violemment à terre; les caractères, désemprisonnés, s'éparpillèrent.

Je pris une seconde forme :

— Monsieur, votre conduite n'est ni juste ni honnête.

Je jetai la seconde forme, dont les caractères prirent la même liberté.

Je pris la troisième forme :

— A dater d'aujourd'hui, vous ferez votre journal vous-même; mes amis et moi nous nous retirons.

Et la troisième forme suivit la seconde.

— Quant à la quatrième forme, consacrée aux annonces, elle vous appartient, et je la laisse intacte.

Le journal ne parut pas le lendemain; le surlendemain, il parut avec notre lettre collective de démission, dont j'exigeai l'insertion ; il se traîna quelques mois et disparut.

Gérard et Gautier entrèrent à la *Presse;* nos autres collaborateurs étaient lancés et se casèrent facilement.

C'est alors que je résolus de marcher seul et que je commençai les *Guêpes*.

CIX

GÉRARD DE NERVAL EN ORIENT. — DU CAMP DES TARTARES. — LA FEMME RUBENS. — DÉSAPPOINTEMENT. — MONPOU. — A. DUMAS. — LE HACHICH. — AJASSON DE GRANDSAGNE. — THÉORIE SUR LA COULEUR BLEUE. — ACCÈS DE FOLIE. — VICTOR HUGO SOPHISTIQUEUR DE VIN. — DIEU EST MORT. — NADAR. — CHARLES REYBAUD. — LIREUX. — BABAUD-LARIBIÈRE. — MORT DE GÉRARD. — UN ROMAN SANS DÉNOUEMENT.

Gérard avait l'amour du nouveau, la passion des voyages; rien de si charmant, mais se dirigeant déjà vers le vertige, que son *Voyage en Orient*.

Je ne sais si c'est à la suite de ce voyage ou d'un autre qu'il m'écrivit la lettre que voici :

« Ettingen.

» Mon cher Karr,

» Tant il est vrai qu'on revient toujours à Paris ! Me voici à douze lieues de Strasbourg, à quatre lieues de Bade, entre l'hôtel du *Soleil* et l'hôtel du *Corbeau ;* à présent, si vous m'avez écrit, je n'en sais rien ; voici le plus pressé.

» Je viens de traverser à pied le Wurtemberg et le duché de Bade ; je vous prie de n'en rien dire, mais c'est comme cela.

» Alors, à Strasbourg, je donnerai des arrhes à Laffite et Caillard, et, arrivant à Paris, il faudra que je traîne quelque garçon de l'établissement après moi, pour payer le reste ; il faudrait donc m'avoir l'argent nécessaire, dussiez-vous le voler ! comprenez-vous la position ?

» Or, j'ai renvoyé des masses de copie dont je n'ai pas touché un sou ni un kreutzer ; il se trouvera un peu d'argent dans tout cela, si la littérature vaut quelque chose à Paris, encore ce dont je doute fortement ; si vous m'avez envoyé quelque argent par quelques banquiers, hâtez-vous de leur écrire pour qu'ils fassent revenir les fonds, si fonds il y a ; mais j'ai bien peur qu'il n'en soit de même que de ma culotte.

» Je reviens donc ; pardonnez-moi l'ennui que je vous ai causé déjà et la peine que je vous donne encore ; je devais être bien assommant de si loin : il faut dire que, à Vienne, on est comme dans un four : on ne fait rien, on est bouché ; ville charmante d'ailleurs, et qui se sauve par les femmes en nous perdant.

» Je viens de faire à pied dix lieues par jour, pendant trois jours ; je m'y fais assez ; cependant j'ai peur que cela ne me coûte plus cher que par les voitures, mais c'est une idée que je voulais satisfaire à tout prix ; n'en parlez pas surtout, cela nuirait à ma considération actuelle.

» Je vois avec plaisir que nous avons encore des

amis au ministère ; plaise à Dieu qu'ils nous soient bons, car le besoin des picaillons se fait beaucoup sentir ! Pourquoi Ourliac a-t-il perdu son *Constitutionnel ?* Et Théo ? que fait ce crétin ? Je parie que je vais les trouver tous engourdis comme des hannetons auxquels il faut écraser les pattes pour les réveiller ; moi, je suis assez guilleret ; le vin de tous ces pays n'est pas mauvais et n'est pas cher.

» J'apprends encore qu'on va jouer la pièce de Balzac ; je regrette bien de ne point arriver assez tôt.

» Il doit vous aller voir un jeune Allemand nommé Weill ; traitez-le bien : c'est un ami. Il est rédacteur de presque tous les journaux allemands et y mettra tout ce que vous voudrez ; adieu ! pensez surtout à l'argent et à Laffite. Je serai à Paris le 15 ou le 16 ; mettez les capitaux chez votre portier si vous sortez ; avertissez Théo ; vous comprenez bien la position, hem ? J'en ai vu de plus cruelles ; mais il me semble qu'à Paris des jours plus doux vont luire désormais.

» A vous de cœur !

» GÉRARD. »

Je l'ai vu plus d'une fois partir de Paris avec cent cinquante francs ; une fois en Allemagne, il allait trouver les journaux, et, comme il savait parfaitement l'allemand, il leur donnait des articles sur la France, toujours bien accueillis et assez bien payés ; c'est dans une de ces situations qu'il

m'écrivait un jour de Vienne ou de Berlin : « On m'a demandé ici des renseignements sur les écrivains français contemporains ; vous m'avez rapporté deux cents francs pour votre part ; cette considération vous fera me pardonner, j'en suis certain, quelques détails peut-être un peu intimes. »

J'ai retrouvé il y a quelque temps une autre lettre ; je ne l'ai pas sous la main aujourd'hui ; elle était datée

« *Du camp des Tartares.*

» Pour le moment, tout va bien ; j'ai encore quinze francs ; mais je ne vous cache pas que j'ai commencé hier à me préoccuper de l'avenir. »

Donc les jabots avec diamant, les riches lorgnettes, les sonnets, les articles de journaux, le monde dramatique n'ayant pas avancé les affaires de Gérard auprès de la « femme Rubens », il songea à lui écrire un rôle ; elle venait de passer des théâtres secondaires à l'Opéra-Comique ; il porta à Alexandre Dumas le sujet de *Piquillo*, qu'ils traitèrent ensemble et dont Monpou fit la musique ; je pris alors le parti d'intervenir : je révélai à Dumas la passion de Gérard. Dumas me dit : — C'est bien, j'arrangerai cela ! Et... il l'arrangea ; mais ce fut un désappointement ; ses vœux furent comblés dans une chambre meublée de vulgaire acajou, avec des tentures à la mode du jour ; il n'y retourna pas, c'était un rêve fini, et il se remit à voyager.

Je ne sais quel ministre ami lui donna une mis-

sion : il s'agissait d'aller étudier en Allemagne « la question du sel »; il resta quelque temps à Vienne, alla dans le monde et fut accueilli avec une grande bienveillance, très justifiée par la grâce de son esprit et l'aménité et la distinction de ses manières; il en fut d'abord enchanté, puis troublé, et revint en France persuadé que M. de Metternich le persécutait; il s'était à la même époque occupé des livres des illuminés; il avait essayé de l'opium, du hachich, etc.

Parlons un peu du hachich; un jour, je fus invité à déjeuner avec diverses autres personnes par un savant qui faisait alors de nombreuses publications pour vulgariser, par le bon marché, les sciences utiles, Ajasson de Grandsagne.

Ajasson ne se mêlait pas de politique, ne servait pas et surtout ne harcelait pas les ministres; personne ne lui vint en aide; il devait, dans sa tentative, se ruiner, et il se ruina.

Le but de ce déjeuner chez Ajasson était d'expérimenter le hachich. Nous étions peu nombreux, — une demi-douzaine, je crois, entre lesquels Gérard, Théophile Gautier, un de ses amis peintre fort spirituel qui écrivait à l'occasion et qui s'appelait Boissard, et un ou deux autres; le déjeuner fut assez gai; quant à la drogue, elle nous fut donnée en infusion comme du thé, vers la fin du déjeuner. Je remarquai qu'on sonnait fréquemment chez Ajasson; cette sonnerie répétée m'intrigua

et m'inspira quelques soupçons, qui se trouvèrent confirmés lorsque nous quittâmes la salle à manger pour aller au salon ; c'était dans une de ces vieilles maisons aristocratiques de l'île Saint-Louis, — un immense salon avec des boiseries et des trumeaux ; nous trouvâmes au salon une dizaine de personnes parmi lesquelles Esquirol, le célèbre médecin des fous.

Je compris que nous étions en exhibition, et j'en sus mauvais gré à Ajasson, en dehors de la science le meilleur homme du monde. Je ressentais déjà quelques symptômes singuliers, mais je me dis : « Si la volonté d'un homme est quelque chose, je vais échapper à l'expérience et aux observations : je vais m'asseoir dans un coin ; je ne bougerai pas, et je ne parlerai pas.

L'influence du hachich commença bientôt à se manifester de façon très différente chez plusieurs d'entre nous : un jeune homme montait sur une table et prononçait avec volubilité et enthousiasme des discours aussi privés de suite que de sens ; Boissard pleurait à chaudes larmes et s'écriait : — Ne me dérangez pas, je suis si heureux ! Gautier se mettait la tête sous un coussin et essayait en vain de comprimer des accès de rire fou. Gérard, avec son doux sourire, faisait des concetti et des madrigaux en vers improvisés.

Pour moi, je réussis à ne pas « bouger » et à ne pas parler ; mais je n'en étais pas moins sous une in-

fluence étrange ; deux de mes sens avaient pris un développement et une faculté inimaginables ; j'entendais clairement ce que se disaient bas à l'oreille deux personnes à l'extrémité de cet immense salon, absolument comme si elles eussent parlé à haute voix ; j'entendis Esquirol dire à voix très basse : — Il ne serait pas sans danger pour la raison d'user souvent de cette substance.

Ce salon, tout grand qu'il était, gênait mon regard, dont je sentais la pointe repoussée douloureusement par l'obstacle des murailles. Je fis demander une voiture et rentrai m'enfermer chez moi, où je pus dépouiller mes vêtements, qui me gênaient horriblement et que j'aurais, je crois, fini par ôter publiquement. On m'a dit que Boissard avait tristement réalisé la prédiction d'Esquirol : il prit goût aux effets du hachich et de l'opium et est mort jeune, dans un état d'épuisement et d'hébétement.

J'ai craint dans le temps que Gérard, qui aimait le bon vin, les vins littéraires surtout, c'est-à-dire les vins célébrés par les poètes, le vin de Syracuse, le vin du Rhin, peut-être le Falerne, etc., et leur demandait parfois un peu d'oubli ou d'excitation, ne se soit abandonné à l'usage de l'opium ; il fumait beaucoup, mais je ne l'ai jamais vu ivre.

Au retour de sa mission à Vienne, d'où il avait envoyé, m'a-t-on assuré, à « son » ministre des rapports très bien faits, on commença à voir beau

coup d'exaltation, de trouble, de confusion dans ses idées ; un matin, il vient chez moi ; j'étais dans le jardin; nous causons en nous promenant; rien d'anormal en commençant, puis tout à coup :

— Dites-moi, Karr, avez-vous de l'éloignement pour la couleur bleue ?

— Nullement.

— Oseriez-vous en porter?

Je lui fis voir ma vareuse, qui était bleue.

— Oui, je le supposais; vous pouvez porter du bleu; mais Théophile ne s'en aviserait pas. Quant à ce drôlé d'Ourliac, ça lui est sévèrement défendu; j'ai aimé le bleu autrefois, mais maintenant il me gêne, non pas sur les autres ; au contraire, ça me fait plaisir de regarder votre vêtement bleu, mais je ne le mettrais pas volontiers, et c'est très fâcheux; le bleu a une excellente influence... donnez-moi quelque chose de bleu, je le mettrai dans ma poche : ne le voyant pas, je pourrai le garder... et... ça me fera du bien.

J'allai lui chercher un foulard bleu, qu'il enfonça au plus profond d'une de ses poches ; peu de jours après on dut le conduire chez le docteur Blanche; d'abord il parlait beaucoup de M. de Metternich et de ses mauvais sentiments ; deux mois après, il sortit guéri.

Mais quelques mois plus tard je reçus la lettre que voici de Weill, « ce jeune Allemand » qu'il m'avait envoyé quelques années auparavant :

« Mon cher monsieur,

» Je ne sais pas comment vous avez trouvé Gérard.

» Après une conversation de quatre heures que j'ai eue avec lui, je dois vous dire qu'il est loin d'être guéri et que c'est ainsi qu'il a parlé la veille de son attaque.

» Votre dévoué.

» A. WEILL.

» *P. S.* — Cela me mènerait trop loin si je voulais vous énumérer les choses qu'il m'a dites, car il me dit d'ordinaire plus qu'à un autre; mais malheureusement ces choses prouvent que sa raison a encore besoin de nous, car elle est encore dérangée. »

Cette fois, on le mit dans une maison de santé à Paris; dans cette seconde maladie, il se présenta un singulier phénomène : il ne se rappelait que la dernière syllabe des mots et parlait avec volubilité, en se servant seulement de ces terminaisons.

Un jour, je reçus une lettre du directeur de cet établissement, où j'allais le voir de temps en temps.

« Monsieur, me disait-il, M. Gérard de Nerval va mieux et est très probablement en voie de guérison; sa situation cependant exige encore des grands ménagements; il a depuis quelques jours

un désir qui l'obsède : il veut aller dîner chez vous ; je le ferai accompagner ; ayez soin que le dîner ne comporte rien d'excitant ; il ne consentirait que difficilement et avec chagrin à mettre de l'eau dans son vin ; il vous faudrait donc préparer, comme nous faisons ici, du vin mélangé d'eau par moitié dans des bouteilles cachetées : il ne s'en aperçoit pas. »

Le dîner se passa très bien ; mais, quelques jours après, Victor Hugo arrive chez moi de très grand matin ; il a reçu du directeur de la maison de santé une lettre semblable à la mienne.

Gérard veut absolument aller dîner chez lui ; suivaient les mêmes recommandations.

— Quant au vin, disait le médecin, demandez conseil à M. Karr, qui s'est très bien tiré d'affaire.

— Donc, me dit Hugo, c'est aujourd'hui que notre pauvre Gérard vient à la maison ; soyez-y de bonne heure ; nous préparerons le vin ensemble.

Gérard vient, cause très sagement ; nous le plaçons entre nous deux pour boire comme lui et avec lui le contenu de nos bouteilles cachetées et roulées dans la poussière pour leur donner un air de vétusté ; on vient à parler des choses de l'époque, du désordre moral des esprits ; on cherche les causes, les remèdes.

— Les causes, dit Gérard, je les sais, je les sais seul ; le remède, il n'y en a pas. Quant aux causes, quoiqu'il ne me soit permis de les communi-

quer à personne, je vais vous les révéler, sous condition que vous n'en répéterez rien au dehors.

Et il ajoute d'un air tristement et solennellement sérieux, et avec l'accent d'une conviction profonde :

— Dieu est mort.

Vient le moment de retourner à la maison de santé; on appelle le domestique qui l'avait amené.

J'accompagne Hugo, qui le conduit jusque sur l'escalier, en lui disant :

— Ne tardez pas à revenir.

Gérard nous serre les mains et nous dit :

— Et si l'on croit que j'ai pris pour du vin ce qu'on m'a fait boire ce soir, on se trompe beaucoup.

Puis il descend rapidement l'escalier, suivi de son garde.

Il guérit cependant encore cette fois.

Et lorsque, en 1848, je revins à Paris faire le journal à un sou que j'appelai simplement *le Journal* pour lutter contre les élucubrations empoisonnées de Prudhon et de quelques autres, je m'empressai de chercher Gérard, qui, pendant plusieurs mois, m'aida avec assiduité, avec talent et surtout avec affection.

Il m'amena Félix Tournachon, si connu depuis sous le nom de Nadar, qui revenait d'une expédition contre l'Allemagne et la Russie; ils étaient partis, je crois, une douzaine, et ne réussirent pas à ébranler les deux colosses; au contraire même,

ils subirent un emprisonnement et un internement à Eisleben pendant quelques semaines. Tournachon se chargea des « faits divers » dans le journal, mais Gérard le tenait sous une surveillance sévère ; il avait, je n'ai jamais su pourquoi, une profonde antipathie contre Lamartine, peut-être pour ne l'avoir pas soutenu dans son expédition en faveur de la Pologne ; toujours est-il qu'il se relevait la nuit pour venir glisser quelques lignes agressives contre Lamartine, lignes que Gérard ou moi, qui étions en défiance, nous réussissions toujours à supprimer. En politique, il professait les opinions les plus violemment anarchiques ; excellent garçon, du reste, spirituel, honnête, et très dévoué à ses amis ; plus d'une fois depuis, il m'a dit à moi-même : « Je vous déteste politiquement parlant, à cause de « certaines mauvaises petites phrases » qui « nous » font plus de tort que vous ne croyez. » A quoi je lui réponds : « — J'en suis enchanté et je le fais exprès. » Il m'a toujours témoigné les mêmes sentiments et un souvenir très touchant du bon accueil que je lui ai fait en ce temps-là ; depuis, il a créé un important établissement de photographie, puis il s'est occupé de la direction des ballons et a publié de son ballon *le Géant* un naufrage dans l'air où il a failli périr ; c'est un des plus émouvants récits que j'aie jamais lus.

Gérard n'avait jamais consenti à aucun prix à « s'attacher » à un journal, pour ne pas aliéner son

indépendance et sa religion pour les divinités romaines, *abeone* et *adeone*, qui présidaient au départ et au retour; Gérard, par amitié pour moi, s'accrocha au *Journal* tant qu'il dura, comme un « lepas au rocher », ωσπερ λεπας, selon l'expression d'Aristophane ; quelquefois il m'arrivait d'être exténué; c'était une rude besogne à cette époque qu'un journal quotidien à faire entre très peu de rédacteurs; nous n'avions avec nous que Charles Reybaud, Lireux et Babaud-Laribière, alors député, mort depuis, préfet des Pyrénées-Orientales; le plus souvent, je ne mangeais qu'une fois par jour, après minuit, lorsque le journal était sous presse; parfois il me prenait de violents accès de nostalgie de la mer et de mon jardin; c'était Gérard qui s'apercevait de cet état et me disait :

— Allez déjeuner chez vous, et soyez tranquille.

Je partais le soir à onze heures, le journal fait; j'arrivais à Sainte-Adresse à cinq heures du matin; je faisais le tour de mon jardin, je visitais ma cabane du bord de la mer et mes bateaux, je déjeunais, et après quelques heures de séjour je repartais pour Paris, où j'arrivais à six heures du soir, voir en épreuves les articles faits et reçus par Gérard, et écrire la part que je m'étais réservée, parfaitement reposé par ce voyage de cent vingt lieues en quelques heures.

Dans ces circonstances, qui se renouvelèrent plusieurs fois, Gérard sermonnait Nadar, qui lui-

même me l'a raconté depuis, à peu près en ces termes :

— As-tu de l'amitié pour Karr? disait Gérard.

— Oui, répondait Nadar, et très sincèrement.

— Eh bien, il faut le montrer aujourd'hui ; il est nerveux, il a besoin de se reposer en faisant cent vingt lieues en chemin de fer ; nous allons à nous deux le remplacer pendant son absence de quatorze heures.

Et tous deux passaient la nuit couchés sur des tables à l'imprimerie.

J'étais hors de France, lorsque, en 1855, Gérard, dont les idées s'étaient encore une fois troublées, fut trouvé un matin pendu à la porte d'un bouge de la rue de la Lanterne.

On n'a jamais su s'il s'était pendu lui-même ou s'il avait été assassiné par les hôtes de ce taudis, où il se plaisait depuis quelque temps, par une des aberrations de ce brillant et charmant esprit, à aller étudier les mœurs. Cette dernière hypothèse, d'un assassinat, serait détruite par cette circonstance qu'on m'a affirmé qu'on avait trouvé autour de son col un cordon de soie ayant appartenu à la femme qu'il avait aimée d'un amour si étrange et si fantastique.

Il avait d'ailleurs, en ce moment-là, un sujet de chagrin qui peut l'avoir désespéré ; il avait commencé dans une revue une très jolie nouvelle, qu'il ne pouvait plus finir, ses idées s'embrouillant

comme un écheveau. C'est une triste mort, à laquelle aujourd'hui encore je ne puis penser sans une vive émotion.

Gérard a beaucoup écrit sous divers pseudonymes, à cause du peu d'approbation que donnait son père le docteur Labrunie à ses goûts littéraires; son nom de Nerval, qu'il a fini par garder après avoir porté celui de lord Pilgrim, de Fritz, d'Aloysius, etc., est un de ces pseudonymes.

C'était un esprit très original, très littéraire, très distingué, très fin, et il est juste de lui assigner un des premiers rangs dans la littérature de notre temps.

Il fut toujours entouré de sincères et étroites amitiés, et j'ai vu Théophile Gautier, qui, du reste, était un excellent cœur, pleurer à chaudes larmes lors des premiers accès de folie du malheureux Gérard.

Quant à Gautier, puisque son nom se trouve ici, je ne sais rien que tout le monde n'ait su; j'ai peu vécu avec lui; sa vie a été douce, paisible, heureuse; je retrouve seulement deux lettres de lui, écrites à deux époques différentes, presque aux deux extrémités de sa vie littéraire.

« Vous m'avez dit hier que vous viendriez me voir ce matin; il serait peut-être plus honnête que, voulant vous parler, j'allasse vous trouver moi-même; mais il appartient à celui dont les bottes

ne sont pas percées d'aller voir celui que sa chaussure abandonne lâchement; cette condescendance peut seule lui faire pardonner un luxe si effroyable, qui ne saurait s'acquérir qu'en buvant à pleins godets la sueur du peuple et en se vendant au pouvoir.

» Tout à vous.

» THÉOPHILE GAUTIER,
» *Homme pur et incorruptible dont les bottes sont crevées.* »

« Mon cher Karr,

» Je te recommande par pure formalité madame Grisi et mademoiselle Virginie Huet, son amie, qui vont à Nice, l'une pour piauler, l'autre pour tracasser l'ivoire; nous sommes d'assez vieux amis pour que cette lettre soit inutile, mais elle servira d'introduction à mes protégées. Tu connais madame Grisi; mademoiselle Huet n'est pas moins agréable à connaître; dispose en leur faveur de ton influence exotique; explique-leur Nice, et donne-leur des bouquets de ton jardin.

» Tout à toi de cœur!

» THÉOPHILE GAUTIER. »

Gautier, on peut le soupçonner à l'irrévérence avec laquelle il parle du chant et du piano, professait une haine profonde pour la musique; l'éprouvait-il en réalité? Je n'en répondrais pas. N'était-ce

qu'un des mots cabalistiques de l'hugolâtrie, où l'on avouait de l'horreur pour tout bruit qu'on ne faisait pas soi-même. Il disait un jour :

— La musique est à la fois le plus cher et le plus désagréable de tous les bruits.

Malgré la hardiesse de certains de ses vers, malgré *Mademoiselle Maupin*, un remarquable roman, malgré la *Comédie de la mort*, un charmant poème, Théophile Gautier était timide avec les femmes; cette timidité était même la source de ses audaces littéraires; j'ai assisté, pendant assez longtemps, aux lentes péripéties d'un petit roman entre lui et une très belle personne, femme du monde, à laquelle il avait inspiré au moins une vive fantaisie; elle voulait « filer le roman », mais elle ne l'espérait guère après avoir lu son auteur; elle craignait qu'il ne froissât les premières pages, passât les secondes, déchirât les troisièmes, et commençât par le dénouement; aussi se tenait-elle sur une extrême réserve. Théophile, au contraire, qui aurait eu besoin d'être au moins encouragé, mourait de peur, cherchait à se donner du courage en tenant à la belle les discours les plus menaçants, ce qui augmentait sa réserve à elle, laquelle réserve aggravait la timidité de Gautier.

Il n'y a jamais eu de dénouement.

Voici ce qu'écrivait Gérard à un de ses amis pendant son voyage en Orient, lettre insérée depuis dans le récit de ce voyage :

« LA BOUTIQUE DU BARBIER

» Le lendemain, songeant aux fêtes qui se préparaient pour l'arrivée des pèlerins, je me décidai, pour les voir à mon aise, à prendre le costume du pays.

» Je possédais déjà la pièce la plus importante du vêtement arabe, le *machlah*, manteau patriarcal, qui peut indifféremment se porter sur les épaules ou se draper sur la tête, sans cesser d'envelopper tout le corps. Dans ce dernier cas seulement, on a les jambes découvertes, et l'on est coiffé comme un sphinx, ce qui ne manque pas de caractère. Je me bornai pour le moment à gagner le quartier franc, où je voulais opérer ma transformation complète, d'après les conseils du peintre de l'hôtel Domerge.

» L'impasse qui aboutit à l'hôtel se prolonge en croisant la rue principale du quartier franc et décrit plusieurs zigzags, jusqu'à ce qu'elle aille se perdre sous les voûtes de longs passages qui correspondent au quartier juif. C'est dans cette rue capricieuse, tantôt étroite et garnie de boutiques d'Arméniens et de Grecs, tantôt plus large, bordée de longs murs et de hautes maisons, que réside l'aristocratie commerciale de la nation franque; là sont les banquiers, les courtiers, les entrepositaires des produits de l'Égypte et des Indes. A gauche, dans la partie la plus large, un vaste bâtiment,

dont rien au dehors n'annonce la destination, contient à la fois la principale église catholique et le couvent des dominicains. Le couvent se compose d'une foule de petites cellules donnant dans une longue galerie; l'église est une vaste salle au premier étage, décorée de colonnes de marbre et d'un goût italien assez élégant. Les femmes sont à part dans des tribunes grillées et ne quittent pas leurs mantilles noires, taillées selon la mode turque ou maltaise. Ce ne fut pas à l'église que nous nous arrêtâmes, du reste, puisqu'il s'agissait de perdre tout au moins l'apparence chrétienne, afin de pouvoir assister à des fêtes mahométanes. Le peintre me conduisit plus loin encore, à un point où la rue se resserre et s'obscurcit, dans une boutique de barbier qui est une merveille d'ornementation. On peut admirer en elle l'un des derniers monuments du style arabe ancien, qui cède partout la place, en décoration comme en architecture, au goût turc de Constantinople, triste et froid pastiche à demi tartare, à demi européen.

» C'est dans cette charmante boutique, dont les fenêtres gracieusement découpées donnent sur le Calish, ou canal du Caire, que je perdis ma chevelure européenne. Le barbier y promena le rasoir avec beaucoup de dextérité, et, sur ma demande expresse, me laissa une seule mèche au sommet de la tête, comme celle que portent les Chinois et les musulmans.

» On est partagé sur les motifs de cette coutume : les uns prétendent que c'est pour offrir de la prise à la main de l'ange de la mort ; les autres y croient une cause plus matérielle. Le Turc prévoit toujours le cas où on lui pourrait trancher la tête, et, comme alors il est d'usage de la montrer au peuple, il ne veut pas qu'elle soit soulevée par le nez ou par la bouche, ce qui serait très ignominieux. Les barbiers turcs font aux chrétiens la malice de tout raser; quant à moi, je suis suffisamment sceptique pour ne repousser aucune superstition.

» La chose faite, le barbier me fit tenir sous le menton une cuvette d'étain, et je sentis bientôt une colonne d'eau ruisseler sur mon cou et sur mes oreilles. Il était monté sur le banc près de moi et vidait un grand coquemar d'eau froide dans une poche de cuir suspendue au-dessus de mon front. Quand la surprise fut passée, il fallut encore soutenir un lessivage à fond d'eau savonneuse; après quoi l'on me tailla la barbe selon la dernière mode de Stamboul.

» Ensuite on s'occupa de me coiffer, ce qui n'était pas difficile; la rue était pleine de marchands de tarbouchs et de femmes fellahs dont l'industrie est de confectionner de petits bonnets blancs dits *takiès*, que l'on pose immédiatement sur la peau; on en voit de très délicatement piqués en fil ou soie; quelques-uns même sont bordés d'une dentelure faite pour dépasser le bord du bonnet rouge.

Quant à ces derniers, ils sont généralement de fabrication française; c'est, je crois, notre ville de Tours qui a le privilège de coiffer tout l'Orient.

» Avec les deux bonnets superposés, le cou découvert et la barbe taillée, j'eus peine à me reconnaître dans l'élégant miroir incrusté d'écaille que me présentait le barbier. Je complétai la transformation en achetant aux revendeurs une vaste culotte de coton bleu et un gilet rouge garni d'une broderie d'argent assez propre : sur quoi le peintre voulut bien me dire que je pouvais passer ainsi pour un montagnard syrien venu de Saïde ou de Taraboulous. Les assistants m'accordèrent le titre de *tchéléby*, qui est le nom des élégants dans le pays.

» Je sortis enfin de chez le barbier, transfiguré, ravi, fier de ne plus souiller une ville pittoresque de l'aspect d'un paletot-sac et d'un chapeau rond. Ce dernier ajustement paraît si ridicule aux Orientaux, que dans les écoles on conserve toujours un chapeau de Franc pour en coiffer les enfants ignorants ou indociles : c'est le bonnet d'âne de l'écolier turc, etc. »

CX

SALVANDY. — TOURRET. — LES PETITS MINISTÈRES. — ACHILLE DE VAULABELLE. — LES FAUTES DE FRANÇAIS DES GRAMMAIRIENS. — ANDRÉ GIROUX ET SON COSTUME. — LE ROI LOUIS-PHILIPPE ET CAPO DE FEUILLIDE. — M. LE PRINCE DE JOINVILLE. — LA PRINCESSE MARIE. — VATOUT. LE JOURNALISTE SÉRIEUX. — VÉRON. — LE DUC D'ORLÉANS. — LE DUC D'ELCHINGEN. — LE ROI LOUIS DE BAVIÈRE. — VICTOR EMMANUEL. — LE PRINCE OSCAR. — LA PRINCESSE MARIE D'ORLÉANS. — VATOUT.

En 1838, je crois, avait eu lieu l'inauguration des galeries de Versailles, à laquelle j'avais été invité avec la plupart des écrivains comtemporains.

J'avais alors quelques relations presque amicales avec le comte de Salvandy, en ce moment ministre de l'instruction publique.

J'ai vu passer bien des ministres dans ma vie; j'en ai connu plus ou moins intimement un certain nombre; je n'en ai vu que deux prendre au sérieux les deux plus importants ministères, rejetés par la vanité et la sottise à un rang subalterne; je veux parler de l'agriculture et de l'instruction publique : Tourret, qui fut ministre de l'agriculture en 1848, et de Salvandy, qui fut deux fois ministre de l'instruction publique, en 1837-1838 et en 1845. J'aurais

à ajouter Achille de Vaulabelle, mais il ne fut ministre que peu de temps et pendant la bataille.

Dans la langue ministérielle, l'agriculture, l'instruction publique, la justice s'appellent les *petits ministères* et en général ne sont acceptés par les chefs de parti qu'à titre d'échelons et quand ils ne peuvent encore prétendre aux autres.

Salvandy était un esprit très libéral, très indépendant, très bienveillant; il ne manquait pas d'un certain flair politique; assez peu de temps avant la révolution de Juillet, à un bal que Louis-Philippe, duc d'Orléans, donna au Palais-Royal au roi de Naples, Salvandy dit au duc d'Orléans : « Monseigneur, c'est bien un bal napolitain ; nous dansons sur un volcan. » Je n'entrerai pas ici dans le détail des essais et des tentatives de Salvandy pendant ses deux ministères, essais et tentatives ayant pour but l'intérêt intelligent de l'instruction publique; je rappellerai seulement avec quelle facilité il donnait sa démission aussitôt que l'on exigeait de lui quelque concession contraire à ses idées. Sa vie pourrait se diviser en démissions, comme un livre en chapitres.

Lors de son dernier ministère, je lui avais fait à peu près adopter une idée qu'il n'eut pas le temps de mettre à exécution : les livres dits classiques, vendus avec privilège de l'Université, sont une source de fortune; tel mauvais rudiment donne

trente mille livres de rentes à son auteur inconnu. C'est dans une conversation à ce sujet que je me laissai aller à dire ce mot rappelé par Balzac : « Les ministres en général ne savent qu'un écrivain existe que quand il a passé la main dans leur cravate, fait un tour et commencé le second. » Ce mot assez juste n'avait pas le mérite de la hardiesse, dit à Salvandy, auquel il ne pouvait s'appliquer; car il allait plutôt au-devant de tout talent qu'il reconnaissait. — Pourquoi, lui dis-je, au lieu de faire de grandes fortunes à des pions médiocres contre lesquels s'insurge volontiers la jeunesse des collèges, ne pas demander les livres classiques aux écrivains contemporains dont ils ne peuvent lire les œuvres qu'en cachette. Pourquoi ne pas demander des grammaires, des livres en tous genres à Lamartine, à Hugo, à dix autres en possession de la faveur publique et d'une autorité qu'accepteraient volontiers les élèves? Et, à l'appui de ma thèse, je fis deux petits travaux.

L'un était intitulé *Quelques-unes des fautes de français enseignées à la jeunesse avec privilège exclusif de l'Université, par MM. Noël et Chapsal.* Cet article, relevant en effet des fautes et des erreurs incontestables, fut publié par le *Constitutionnel*, appartenant alors à Véron, et reproduit un peu plus tard dans les *Guêpes*.

Le second opuscule s'appelait le *Livre des cent vérités;* c'était un petit catéchisme dialo-

gué, réfutant la plupart des erreurs et des préjugés populaires, en y comprenant la rectification des idées empoisonnées sur la liberté et l'égalité ; il est réimprimé dans un de mes volumes.

Les invitations à Versailles jetèrent, grâce à une phrase, un grand trouble dans la gent littéraire et artistique ; on y lisait : « Le costume est de rigueur. » Quel costume?

Quelques-uns, et je fus de ceux-là, se contentèrent de revêtir l'habit « le plus habillé » qui fût dans les habitudes du temps : le frac noir, culottes courtes et bas de soie ; d'autres s'adressèrent aux costumiers, aux amis acteurs qu'ils pouvaient avoir, et cela amena une singulière collection de marquis Louis XIV et « Pompadour ». André Giroux, peintre de talent qui venait d'être décoré, avait trouvé chez Babin un costume très frais, brun, à boutons d'acier. Pendant le dîner, on s'aperçut que ce costume, qui avait probablement été vendu par un domestique infidèle, était précisément la livrée des gens qui nous servaient à table.

M. de Salvandy présentait au roi, quelquefois individuellement, quelquefois par groupe de trois à quatre, ceux des invités qui appartenaient à son ministère. Un de ces groupes se composait de Janin, Capo de Feuillide, Gozlan et moi. Capo de Feuillide avait préparé un discours ; le roi Louis-Philippe avait à son service, pour ces occasions,

13.

une certaine éloquence volontairement incolore et très facile; il semblait qu'il tournât un robinet, le laissât ouvert plus ou moins longtemps et le refermât quand il jugeait la ration suffisante.

Il commença donc à parler, mais Feuillide prit la parole en même temps que lui; ils ne se troublèrent et ne s'arrêtèrent ni l'un ni l'autre et continuèrent leurs deux discours parallèles et simultanés jusqu'au bout. J'avais, ce que je faisais souvent, attaché à ma boutonnière ma médaille de sauvetage; le roi me demanda ce que c'était :
— Sire, lui répondis-je, c'est précisément la même chose qu'une couronne civique que vous avez reçue étant duc de Chartres pour avoir sauvé à Versailles un soldat tombé dans la pièce d'eau des Suisses. Le roi fut si satisfait de cette réponse qu'il me donna le ruban rouge dix ans plus tard.

J'eus ce jour-là l'honneur très agréable de causer quelque temps avec le prince de Joinville, qui depuis a bien voulu se rappeler cette conversation et est encore aujourd'hui un fidèle abonné des *Guêpes*. Pendant les deux ministères de Salvandy, j'eus plusieurs fois l'occasion de lui signaler des erreurs, des oublis, des justices à rendre, et toujours je le trouvais empressé à répondre à mon appel.

Je feuillette l'album de ma fille; voici une lettre de février 1845. C'est l'annonce d'un secours demandé par moi pour une vieille institutrice de Sainte-Adresse.

Du 7 juin 1845. Un autre secours pour une autre vieille institutrice. A la lettre officielle est jointe une lettre particulière :

« Malade et alité, j'ai le chagrin de ne pouvoir vous voir ; pour me dédommager, je vous écris que votre protégée n'a plus à attendre.

» Recevez, etc.

» SALVANDY. »

Voici une autre lettre, sans date, si ce n'est celle du jour, 28. Je lui demandais quelque chose, je ne sais plus quoi, probablement d'appuyer une demande qui ne relevait pas de son ministère.

« J'écris immédiatement, en regrettant de ne pouvoir que solliciter ; heureusement, votre nom fera le reste. Merci de vos bonnes pensées au sujet de ma difficile mission ! Il faut des compensations, et je n'en sais pas de meilleure que votre suffrage.

» Tout à vous !

» SALVANDY. »

Ah ! voici que je me rappelle de quoi il s'agissait ; nous en parlerons plus tard ; ça se passa au Havre.

Quelques autres lettres insignifiantes :

En 1839, une des filles du roi, la princesse Marie, qui avait épousé un duc de Wurtemberg,

mourut à la fleur de sa jeunesse : c'était une physionomie très poétique et très intéressante ; elle s'occupait de sculpture et avait acquis un véritable talent ; j'avais appris par Vatout, bibliothécaire du roi et un peu de mes amis, la mort de la princesse dans la matinée. Le soir, je faisais paraître dans un journal quelques lignes sympathiques, exprimant le chagrin réellement public ; j'envoyai le journal à Vatout en le remerciant des quelques renseignements intéressants qu'il m'avait donnés ; il me répondit :

« Votre généreux désintéressement veut m'attribuer un honneur qui n'est dû qu'à vous ; de quelques impressions fugitives vous avez fait un tableau plein de charmes, et je n'accepte qu'une petite part dans le plaisir et l'intérêt qu'il a inspirés à tout le monde ; il a fait surtout couler de douces larmes dans le lieu où on pleure le plus celle dont vous avez célébré d'une manière si touchante les vertus, les talents et la beauté.

» VATOUT. »

J'avais essayé inutilement d'écrire dans quelques journaux ; chaque journal avait ce qu'on appelait, ce qu'on appelle encore sa couleur, sa ligne. La couleur consiste à s'affilier à un des deux ou trois partis existants et belligérants, et la ligne est de se régler sur une discipline et des mots d'ordre

qui ne sont pas tous communiqués par les chefs aux soldats ; il y a d'ailleurs soit des compromis, soit des trafics secrets auxquels il faut se soumettre sans les connaître ou en les acceptant humblement. Chaque journal est un avocat qui plaide une cause, un joueur qui joue sur une couleur ; pour cette cause, tous les moyens sont bons ; faire la moindre concession à des adversaires, même quand ils ont raison, ça s'appelle être naïf et pas sérieux. A ce jeu, il faut mettre son enjeu sur la rouge ou sur la noire, sur une des couleurs marquées sur la table de roulette ; toute autre couleur, toute nuance non classée vous expose au même reproche de n'être pas sérieux.

Le journaliste « sérieux » écrit non pas ce qu'il pense, mais ce qu'il veut faire croire à ses lecteurs.

Moi, qui croyais que la politique devait consister à mener les peuples par la voie de la vérité et de la justice à la vie la plus heureuse, la plus libre et la plus facile sans acception de parti, sans intérêts de coterie, sans autre ambition personnelle que l'honneur et la gloire de contribuer à ce résultat, je ne tardai pas à être classé parmi les esprits peu sérieux, peu « pratiques » ; à ces griefs, on en ajoutait plus discrètement un autre que Véron trahit un jour que, reprenant le *Constitutionnel*, il m'envoya un ami commun chargé de me dire que lui, Véron, me verrait avec plaisir m'affilier à son journal, mais que je n'avais pas le « sentiment de la

hiérarchie » ; à quoi je répondis : « Qui ? moi ? le sentiment de la hiérarchie ? mais c'est mon fort, au contraire, la hiérarchie, la discipline, il n'y a pas d'armée possible sans cela ; j'ai tellement le sentiment de la hiérarchie, que partout où je me trouverai avec Véron je prétends être le maître. »

Bohain et Nestor, dès mes commencements, m'avaient révélé le secret du journalisme : louer tout ou blâmer tout sans restriction, selon que les actes, souvent les mêmes, sont faits par ses alliés ou par ses adversaires ; c'était peu conforme à mes idées et à mes sentiments.

J'aurais pu ne pas m'occuper de politique et me borner à écrire des romans ; mais si, grâce à la notoriété que m'avaient donnée ceux que j'avais publiés, on m'acueillait d'abord et même on me recherchait, je ne tardais pas à être en butte aux attaques clandestines et incessantes de gens qui, embusqués au bas des journaux, employaient plus de soins, plus de temps, plus de talent à « faire passer » leurs ouvrages qu'à les écrire ; il y avait là aussi des compromis et des trafics plus ou moins secrets. Moi, vivant à la campagne, ne hantant pas les cabinets de rédaction, je restais sans défense contre les intrigues que j'ignorais, jusqu'à ce qu'elles me fussent dévoilées par quelque mauvais procédé devant lequel je me retirais.

D'autre part, cette politique, à laquelle je ne m'étais mêlé que malgré moi, avait fini par m'in-

téresser; la sottise, l'absurdité, la mauvaise foi, l'ignorance, la perfidie, l'oubli complet des intérêts du pays et du peuple qu'on prenait pour prétextes tout en le sacrifiant, les fanfaronnades de certains journalistes, la crédulité des lecteurs, la duperie du peuple, tout cela m'agaçait, m'irritait et me donnait un désir, un besoin de guerroyer sous la bannière de la vérité, du bon sens et du véritable amour de l'humanité.

Je voyais et je comprenais l'action dissolvante de la presse de l'opposition, surtout de l'opposition hypocrite, qui n'hésitait pas à mettre le feu à la maison pour faire cuire son œuf à la coque, l'opposition de M. Thiers ou de M. Guizot; lorsque, selon l'expression du premier, ils se trouvaient « sur le pavé » chaque fois ils abaissaient le niveau du pouvoir pour s'y « rejucher » plus facilement; chaque jour ils diminuaient la royauté constitutionnelle, jetant des pierres pour faire tomber de l'arbre les fruits qui excitaient leur convoitise, ou en abaissant les branches au risque de les rompre.

Le duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe, passait à juste titre, je crois, pour un jeune homme très intelligent; d'autre part, comme tous les héritiers présomptifs, il donnait quelques gages à l'opposition. Cette tactique est commune et traditionnelle; on ajourne ainsi la réalisation, le payement des espérances que l'on fait patienter et qu'on endort. Je lui demandai une entrevue qu'il

m'accorda très gracieusement. Ce fut, je m'en souviens, le duc d'Elchingen, un des plus brillants officiers de l'armée, qui m'introduisit.

Dans ma demande d'audience, je n'avais pas dissimulé au prince que ce que j'avais à lui dire, beaucoup plus dans l'intérêt du pays et de la royauté constitutionnelle que dans le mien, demandait quelques développements ; un détail d'étiquette me donna tout d'abord un mauvais pressentiment. Nous ne sommes plus depuis longtemps à l'époque où l'on se prosternait devant les rois ; cependant l'étiquette en a retenu ce qu'elle a pu ; on doit rester dans une situation gênante, debout, devant les têtes couronnées, et celles de ces têtes qui veulent se montrer gracieuses se tiennent également debout pour vous recevoir.

J'ai vu assez de rois dans ma vie, mais, par un hasard de ma profession de jardinier, plus chez moi que chez eux. Le vieux roi Louis de Bavière, qui est venu plus d'une fois manger quelques fraises dans mon jardin de Nice, s'asseyait en me faisant asseoir ; mais, un jour que j'allai chez lui, il me reçut debout. Quant au roi Victor Emmanuel, qui ressemble par tant de côtés à notre Henri IV légendaire, quand je suis allé le voir à Rome, il me tendit la main, et me dit :

— Asseyons-nous et causons.

Le prince Oscar, aujourd'hui roi de Suède, qui venait assez souvent le matin dans mon jardin,

avec un tact parfait, un naturel exquis et une familiarité qui relevaient sa dignité, bien loin de la diminuer, s'asseyait près de moi sur un banc dominé par un palmier, et ne comptait, pour garder son rang, que sur la supériorité de son esprit et d'une charmante conversation, etc., etc.

Je fus donc un moment troublé de voir que le prince royal se tenait debout, et je vis que je serais forcé d'abréger un peu ce que j'avais à lui dire, mais je ne suis guère timide qu'avec les femmes, et encore avec celles dont je suis amoureux : je repris immédiatement mon aplomb, et je lui retraçai en assez peu de mots l'attitude de la presse et la situation qu'elle faisait à la royauté :

— C'est une guerre acharnée, incessante; et comment la royauté se défend-elle ? Par la corruption, par la domestication d'un certain nombre de journalistes et de journaux, quelques-uns sans talent et sans puissance, les autres ne tardant pas à perdre ce qu'ils peuvent avoir d'autorité, aussitôt qu'ils ont endossé non l'uniforme, mais, dis-je en montrant de la fenêtre, dans l'embrasure de laquelle nous étions, des laquais vêtus de rouge et galonnés dans la cour du Carrousel, non pas l'uniforme, mais la livrée du château.

Je lui fis comparer le nombre des abonnés des journaux ministériels et des journaux de l'opposition, — j'avais apporté les chiffres.

— Notez que vous répondez aux attaques de l'opposition dans les journaux que ne lisent pas les lecteurs des journaux aggressifs.

Comptez ce que coûte au pouvoir cette « presse entretenue » (j'avais apporté quelques chiffres); ajoutez à ces chiffres les trafics secrets, les places, les sinécures, les missions, les concessions de théâtres, de voies ferrées, de privilèges, etc., vous arriverez à une très grosse somme, aussi perdue que si l'on faisait sur la Seine des ricochets avec des pièces de cinq francs.

Eh bien, voici ce qu'il faudrait faire, dans l'intérêt de la royauté, du pays, du peuple, de la société, de l'humanité.

Il y a quelque chose de pire que l'ignorance native, grossière, sauvage : c'est l'ignorance acquise, c'est-à-dire la bibliothèque de notions et d'idées fausses en philosophie, en morale, en histoire, en politique, qui s'augmente tous les jours et qui, breuvage sophistiqué et vénéneux, s'absorbe dans les cafés et les cabarets avec le vin, l'eau-de-vie et l'absinthe, et ne tardera pas à faire, du peuple qui se dit le plus spirituel de la terre, le plus insensé, le plus absurde, le plus bête, le plus furieux, le plus malheureux surtout.

Ce n'est pas, ajoutai-je, par des lois restrictives que vous pourrez lutter contre ce fléau; le peuple français aime l'odeur des livres brûlés; il a une certaine générosité naturelle, un certain amour de la

liberté qui le mettent du côté des opprimés, fussent-ils coupables; il faut éviter de faire des martyrs; c'est avec leurs martyrs que celles des religions qui ont duré se sont établies.

On l'a dit avant moi, « la presse est la lance d'Achille »; elle seule peut guérir les blessures qu'elle fait, mais il faut qu'elle touche les mêmes blessures.

Votre presse officielle, ministérielle, etc., plus ou moins subventionnée, ne s'adresse qu'à un public restreint, convaincu ou converti. Quand les anciens rois de France guérissaient les écrouelles, ils touchaient ceux qui en avaient et non pas ceux qui en étaient exempts. C'est donc sur le terrain de la presse qu'il faut combattre, et avec les armes de la presse.

Vous venez de voir le succès qu'a obtenu la presse à bon marché, les journaux qui ne se vendent que quarante francs au lieu de quatre-vingts francs. Cela crée de nouveaux lecteurs et un nouveau pouvoir; on essayera d'abaisser encore ce prix par des combinaisons d'annonces; mais cela ne réussira, si ça réussit, que jusqu'à un certain point, le prix de quarante francs étant déjà inférieur au prix de *revient*.

Il vous faut réunir en faisceau tous les attraits qui allèchent le public : le bon marché, descendu tout de suite à vingt francs par an.

Il faut faire la liste de tous les écrivains écou-

tés, de tous ceux, romanciers, historiens, savants, politiques, artistes, moralistes, philosophes, farceurs même, s'ils sont amusants, etc., qui ont un auditoire à eux, dont le nom et le talent sont acceptés et choisis par le public.

Il faut les payer le double de ce que payent les journaux qui payent le plus, et ne leur imposer aucunes conditions qui les diminuent dans l'opinion publique; laissez-les indépendants; ils resteront forts et vous feront profiter de leur force. Il faut surveiller l'apparition de tout nouveau talent, de toute nouvelle renommée, de tout nouvel astre, fût-ce une étoile filante.

Il faut avoir des illustrations, des images, de la musique, des primes, etc.

Aussitôt que l'industrie privée invente un progrès, imagine une nouveauté, il faut vous emparer du progrès en faisant un pas de plus, en perfectionnant ou en enjolivant et rajeunissant la nouveauté.

Votre journal, très bien imprimé sur de très beau papier, aura facilement plus de nouvelles, des nouvelles plus fraîches, plus vraies que les autres.

Dans ce journal, on ne bataillera pas pour tel ou tel ministre; on développera, d'une façon agréable, sans ennui, par le roman, par l'anecdote, par l'article humoristique, les vérités morales, philosophiques, sociales; il faut refaire l'histoire de nos cent dernières années, écrite de ce temps-ci avec plus ou moins de talent, mais sans impartialité, sans vé-

rité, sans probité, par des avocats de plume, qui ont mis dans la tête de notre génération une bibliothèque d'idées fausses, de mensonges, d'utopies, de niaiseries dangereuses.

Il faut avoir avec vous toutes les forces, toutes les autorités, toutes les influences, toutes les popularités.

Ce journal ainsi fait, vous l'enverrez gratuitement aux maires, aux curés, aux instituteurs et aux médecins de toutes les communes; ces quatre hommes instruits, nourris de bonnes doctrines, de bon sens, de la justice, feront l'éducation des autres.

Quant à « la polémique », aux réponses, il faut répondre là où on vous attaque, et devant ceux qui ont lu l'attaque; il faut établir plus sévèrement le droit de réponse, le plus équitable des droits; et c'est dans les journaux de vos ennemis que vous leur répondrez, etc. (un bon petit papier rouge m'accusait dernièrement d'être l'inventeur des « communiqués »; j'ai accepté et j'accepte l'accusation, et je considère l'invention comme bonne).

Je cite de mémoire, et le sens plus que les paroles; je ne me rappelle que vaguement quelques observations fines ou sensées que me fit de temps en temps le duc d'Orléans.

— J'espère, monseigneur, lui dis-je, que j'ai le bonheur d'être d'accord avec vous sur l'idéal d'un gouvernement.

Ce ne doit pas être un parti, une coterie, dominant un pays par la violence ou par la ruse.

Ce doit être le faisceau de toutes les forces, de toutes les intelligences, de toutes les vertus ne demandant à la politique que leur part de bonheur public et la gloire d'y avoir contribué; ce doit être une aristocratie sans cesse ouverte à tous les dévouements, à toutes les capacités à mesure qu'ils se manisfestent.

Cet idéal de gouvernement, nous l'appliquerions à la presse d'abord; ça pourrait bien mener plus tard à autre chose.

— Mais, dit le prince, cela coûterait beaucoup d'argent.

— On commencerait, monseigneur, par supprimer les subventions données aux journaux et aux journalistes, et les appliquer au nouveau journal; puis, si c'est insuffisant, demander de l'argent aux ministères. Dans l'état actuel de la société, c'est aussi important que l'agriculture, que la guerre, que la marine le sont toujours; c'est plus urgent aujourd'hui : il s'agit d'étayer la société ébranlée et de consolider ses bases, car nous sommes menacés d'une rechute en sauvagerie.

— Mais comment feriez-vous pour qu'on ne sût pas que le gouvernement fournît les fonds d'une pareille entreprise; on ferait de beaux cris!

— Je ne prétends pas le dissimuler; je compte au contraire me vanter d'en avoir fourni l'idée, et

louer le gouvernement de le mettre à exécution.

Le prince parut surpris et me dit :

— J'y penserai.

Je pris congé de lui avec l'impression qu'il n'y penserait plus.

Je ne me trompais pas; c'est alors que je songeai à marcher seul et à faire les *Guêpes*, selon le précepte d'un certain M. Vautour, personnage d'un opéra-comique :

> Quand on n' peut pas payer son terme,
> Il faut avoir une maison à soi.

Je ne pus cependant réaliser ce projet qu'un peu plus tard.

C'est le 1er novembre 1839 que parut le premier numéro des *Guêpes*. Cette publication fut vivement adoptée par le public.

Un matin, Vatout arrive chez moi.

— On a plusieurs fois, me dit-il, parlé aux Tuileries du désir de vous remercier de ce que vous avez écrit sur la princesse Marie; c'est le « comment » qui fait qu'on ne s'est décidé à rien. Vos *Guêpes* font du bruit, combien voulez-vous que le roi prenne d'abonnements?

— Mais un; je serai très honoré que le roi les lise; il est peu probable qu'il les lise plus d'une fois ; mais, en ce cas même, le papier est beau et fort, et le volume peut supporter beaucoup de lectures.

— Sérieusement, cela se fait pour un certain nombre de publications aux auteurs desquels on veut témoigner de la bienveillance.

— Eh bien, sérieusement, que Sa Majesté prenne un abonnement, et ne croyez pas que je veuille faire ici parade de désintéressement.

Supposez que je vous dise cent abonnements ! ce serait monstrueux et un peu honteux.

Eh bien, ce serait en même temps une mauvaise affaire pour moi.

Après que l'on a payé le papier, l'imprimeur, le brocheur, etc., après que mon éditeur a prélevé sa part, il me revient trois francs par abonnnement de douze francs.

Eh bien, quand on le saurait, — et on le saurait; d'ailleurs, si je l'acceptais, c'est que je croirais bien faire, que je m'en croirais honoré, et je le dirais hautement, — les cent abonnements de Sa Majesté me coûteraient deux ou trois cents de mes abonnés déjà acquis, auxquels je deviendrais suspect.

— Ça a l'air vrai.

— C'est vrai.

— Mais alors, cherchons, vous et moi, comment on pourrait s'acquitter envers vous; on y a pensé plusieurs fois.

— Rien ne serait si simple : la princesse Marie a laissé plusieurs statuettes dont j'ai parlé dans mon article nécrologique; qu'un des jeunes princes me

fasse l'honneur de m'apporter une épreuve d'un de ces ouvrages.

Vatout se leva.

— J'en parlerai, dit-il.

Mais il avait l'air si effarouché, que je suis convaincu qu'il n'en a jamais parlé.

CXI

POURQUOI L'INVENTION DE NIEPCE S'EST APPELÉE DAGUERRÉOTYPE. — POURQUOI FRANÇOIS ARAGO NE FIGURE PAS DANS LA COLLECTION DE DANTAN. — M. DE CORMENIN RAMENÉ A DE JUSTES PROPORTIONS. — LA MEUTE DU PEUPLE. — LAGRANGE. — UNE GAMINERIE. — L. GATAYES. — FERRET. — A PROPOS DU DUEL. — LE MARQUIS DUHALLAYS. — LE MARQUIS RAPHAEL DE GRICOURT. — LE COMTE WALEWSKI, LE PRINCE DE LA MOSKOWA, LE COMTE DE SERCEY. — UN COUP D'ÉPÉE.

A l'époque où je commençai les *Guêpes*, on appelait journal « indépendant » un journal qui attaquait « le pouvoir » à tort ou à raison, sans trêve ni merci. Selon cet « organe ou ce carré de papier », désignation que je mis alors à la mode, les ministres et les amis des ministres étaient des crétins et des voleurs, leurs femmes étaient maigres, leurs maîtresses étaient jaunes, leurs chevaux étaient des rosses, à moins qu'ils ne fussent « des coursiers fringants » engraissés de « la sueur du peuple ».

Mais ces mêmes « indépendants » recevaient les ordres les plus inflexibles des chefs de l'opposition ; ainsi lorsqu'Arago, ami de Daguerre, lui fit donner une récompense nationale en baptisant

daguerréotype l'invention de Niepce, il fut interdit aux journaux « indépendants » de dire la vérité sur ce sujet. Lorsque Dantan fit la charge en plâtre de toutes les célébrités contemporaines, il lui fut enjoint, sous peine de dénigrement systématique dans tous les journaux de l'opposition, de détruire celle déjà faite de François Arago, qui avait une fort belle tête et à laquelle la charge n'eût fait aucun tort.

De tous temps, ces prétendus apôtres de la liberté s'en sont montrés si affamés, si goulus, qu'ils ont voulu ajouter, à leur propre liberté, la liberté des autres.

M. de Cormenin, homme dont l'esprit a été extrêmement surfait, mais qui, ayant déposé sur « l'autel de la patrie » un titre de vicomte obtenu récemment de la Restauration, avait droit aux éloges les plus enthousiastes, M. de Cormenin publiait des brochures qui avaient le plus grand succès : c'est à propos de lui que les *Guêpes*, osant seules proclamer la vérité, disaient : « Ceux qui ont déclaré le « peuple souverain » ont entouré Sa nouvelle Majesté de tous les attributs des anciennes royautés détruites. Ils ont pris soin surtout de rétablir une charge importante depuis longtemps déjà tombée en désuétude; ils se sont rappelé *Triboulet* et *L'Angely*, et, pour que le peuple souverain n'eût rien à envier aux rois ses prédécesseurs, ils se sont faits eux-mêmes les « fous du peuple ».

Je racontai alors l'histoire du titre de vicomte, demandé et obtenu par M. de Cormenin. Ce titre trop récent, trop peu illustre, ne lui permettait pas de prendre une place honorable dans l'aristocratie ; mais, semblable à cet ancien qui, réservant un taureau maigre pour un sacrifice, dit : Ça sera bon pour les dieux, il était assez vicomte pour faire croire au peuple qu'il lui sacrifiait quelque chose.

Dans l'*Almanach populaire* de 1840, il écrivait :

« Le budget est un livre qui pétrit les larmes et les sueurs du peuple pour en tirer de l'or (textuel) ;

» Un livre qui chamarre d'or et de soie les manteaux des ministres, qui nourrit leurs coursiers fringants, et tapisse de coussins moelleux leurs boudoirs (textuel). »

— Ah ! m'écriai-je, les ministres ont donc des manteaux chamarrés d'or et de soie?

D'honneur, je l'ignorais ; et je sais gré à M. le vicomte de Cormenin de me l'apprendre. On m'a montré, dans le temps, M. Casimir Perier, qui avait un habit noir ; M. Laffitte, un habit bleu à boutons de cuivre ; M. Thiers, un habit œil de corbeau ;M. Schneider, une redingote vert russe ; est-ce que par hasard les ministres n'auraient pas des manteaux chamarrés d'or et de soie ?

Mais alors pourquoi M. de Cormenin dit-il cela? Est-ce pour faire croire que, dans son incorruptibilité, il n'a jamais vu de ministres ?

Pardon, monsieur, vous avez au moins vu ceux de la Restauration, quand vous leur demandiez avec tant d'instances qu'on érigeât en vicomté certain pigeonnier que vous savez.

Et les coursiers fringants? Qui est-ce qui les a vus les coursiers fringants de M. Duchatel? Flatteur qui prodigue aux chevaux les adulations qu'il refuse aux rois! les pauvres « coursiers »! eux fringants des bêtes percheronnes communes à faire peur, etc.

M. de Cormenin continuait :

« Le budget est un livre qui paillette les habits des ambassadeurs (textuel). »

— Comment, m'écriai-je, on fait représenter la France à l'étranger par des messieurs couverts d'habits pailletés, des arlequins, des polichinelles? A moins cependant que les ambassadeurs n'aient pas d'habits pailletés.

Et ces sottises, ces niaiseries écrites, si l'on peut se servir de cette expression, dans une langue plus qu'incorrecte, ridicule, absurde, faisaient de M. de Cormenin un grand écrivain, un génie, un triomphateur.

Les *Guêpes*, arborant une vraie indépendance, disant la vérité à tous et sur tout, obtinrent tout d'abord un succès d'étonnement, mais ne contentèrent ni les journaux ni les personnages politiques ; leur critique tirant de la force leur indépendance véritable.

On m'accusait de n'avoir pas de « couleur »

J'expliquai ce que c'était qu'une « couleur »

« Ne pas avoir de couleur, ajoûtais-je, c'est ne suivre de règle que la probité et le sens commun ; c'est blâmer le mal, louer le bien, rire du ridicule, quel qu'en soit l'auteur ; c'est garder entre tous les partis, entre toutes les coteries, du bon sens, de la bonne foi, du jugement et de l'esprit. »

Avec cela j'en arrivai à ceci : que deux journaux, l'un ministériel, l'autre républicain avancé, refusaient à mes libraires d'admettre des annonces payées pour mes livres.

On m'écrivait que j'étais « vendu à l'or du château » ; j'expliquai que je recevais, pour ma part, trois francs par an pour l'abonnement du roi, mais que je continuerais à lui parler et à parler de lui avec la mesure qu'on doit au seul homme de France qui ne puisse demander raison d'une insulte.

Un homme qui devint grotesquement célèbre en 1848, où il arriva à la Chambre, — Lagrange, — m'écrivait de Mulhouse. J'avais dit qu'il avait parlé, dans un banquet, trop longtemps au gré des convives.

« Si la caisse des fonds secrets, me disait-il, ne paye pas bien cher vos provocatrices dénonciations de basse police, dénoncez-la elle-même comme ne sachant plus rémunérer les plus lâches turpitudes. »

Cette lettre avait été adressée à un journal qui en avait refusé l'insertion et me la communiqua.

Je rendis à Lagrange le petit service auquel il paraissait tenir en l'insérant dans les *Guêpes ;* seulement je l'avertissais que, si l'occasion se représentait, je l'engageais à m'apporter lui-même sa lettre, de façon que je pusse lui faire la réponse.

—C'est, ajoutai-je, une triste invention que l'écriture, par l'ubiquité qu'elle donne à certaines personnes; si ce pauvre diable ne savait pas à peu près écrire, il serait simplement bête à Mulhouse, tandis que, par sa lettre, il est bête à la fois à Mulhouse et à Paris.

Je recevais chaque mois pour cent cinquante francs d'injures anonymes; je déclarai que je mettrais mes correspondants à l'amende du port de leurs lettres, et que je ne recevrais plus que celles qui seraient affranchies.

Ces attaques cependant prirent quelquefois un corps.

Je reçois un jour une lettre plus remplie encore d'invectives que les autres ; mais, circonstance aussi grave qu'insolite, elle était signée ; et l'auteur, à sa signature parfaitement lisible, avait joint son adresse :

M. Ducros. — *Rue de Louvois,* 2.

Je montre la lettre à Léon Gatayes, que déjà alors Roger de Beauvoir avait baptisé « le premier des seconds ».

— Cette fois, dis-je, c'est quelqu'un qui m'en veut sérieusement et cherche une affaire ; allons voir ce que c'est.

— Non, dit Gatayes, il faut traiter cela plus correctement ; en rentrant chez moi, je préviendrai Ferret, et dès l'aurore nous nous présenterons à l'adresse indiquée pour que M. Ducros nous mette en rapport avec les témoins qu'il a sans doute déjà choisis.

Nous dînons ; il me quitte de bonne heure pour rencontrer Ferret.

— Ça m'agace, lui dis-je, d'attendre à demain : cette lettre signée avec l'adresse est tout à fait insolente.

— Il faut cependant attendre ; ça pourrait cacher un guet-apens.

Gatayes me quitte ; mais je n'y résiste pas : je veux au moins savoir si l'adresse est réelle ; je vais aller rue de Louvois, je n'entrerai pas, je demanderai seulement au portier si un M. Ducros demeure dans sa maison. J'arrive rue de Louvois, nº 2.

— Est-ce ici que demeure un M. Ducros ?

— Oui, monsieur.

— Ah sacrebleu ! pensai-je, c'est quelqu'un de décidé, et... est-il chez lui ?

— Oui, monsieur.

J'oublie la recommandation de Gatayes, j'oublie ma résolution, je demande :

— L'étage ?

— Au deuxième, la porte en face de l'escalier.

Je franchis rapidement le premier étage ; mais je m'arrête un instant sur le palier pour ne pas arriver essoufflé et être prêt à tout événement ; je monte lentement le second étage, et j'arrive, assez calme, en face de la porte indiquée ; je sonne, j'entends des pas, on ouvre, et je vois un assez gros homme d'une quarantaine d'années, en robe de chambre, un madras noué sur la tête, une bougie à la main.

— M. Ducros ?

— C'est moi.

— Je m'appelle Alphonse Karr.

Il s'incline sans parler, j'entre, je lui présente la lettre :

— Et c'est vous qui m'avez écrit cela ?

Il prend la lettre, regarde la signature, puis lit et tombe assis sur une chaise.

— Je suppose que vous m'attendiez.

— Monsieur, dit M. Ducros d'une voix émue, c'est bien mon nom qui est en bas de cette lettre, mais ce n'est pas moi qui l'ai écrite ; je crois même reconnaître l'écriture, et nous allons nous en assurer ensemble.

Il va chercher un cahier et me l'apporte.

— Je ne me trompais pas, c'est un tour infâme. Monsieur, je suis professeur-répétiteur; c'est un de mes élèves qui a écrit cette lettre et l'a signée de mon nom; à quoi ne m'exposait-il pas?

— Plus que vous ne croyez peut-être, car sans l'air un peu... singulier que vous donne votre madras, l'explication aurait pu arriver en retard. Adieu, monsieur.

— Vous me laissez la lettre pour que je la montre au père?

— Volontiers.

Je ne m'étais pas dissimulé, en écrivant les *Guêpes*, dont les allures étaient assez vives et qui étaient très décidées à ne faire grâce ni à l'injustice ni au ridicule, à ne subir aucune tyrannie ni aucune pression, à ne reculer devant aucune vérité, qu'il pourrait en résulter quelques mécontentements qui pourraient à leur tour se manifester avec plus ou moins de vivacité; je m'étais donc d'avance posé des principes et des limites que j'ai la conviction de n'avoir jamais ni oubliés ni transgressés. Jamais je n'ai hésité à reconnaître et à réparer de mon mieux une erreur, quand il m'a été prouvé que j'avais commis une erreur, et cela sans faux fuyants, sans restrictions. J'ai dit : — Je me suis trompé ou j'ai été trompé, j'en demande pardon à celui ou à ceux qui y sont intéressés, je remercie celui ou ceux qui m'ont éclairé. Ce cas s'est présenté

rarement, parce que j'aime la vérité et la justice au-dessus de tout, et je prenais mes précautions; mais cela me donnait le droit d'être inébranlable et inflexible devant toutes les prétentions quand j'étais convaincu d'avoir dit la vérité.

D'autre part, j'étais en garde contre un genre d'affaires fâcheuses; je ne crois pas qu'il soit plus possible de supprimer le duel que les maisons de jeu et les maisons d'amours publiques, pas plus qu'il n'est possible de supprimer les égouts, assez vilaines choses également, tant qu'on n'a pas préalablement trouvé le moyen de dessécher les ruisseaux; il faut donc régler, canaliser ce qu'on ne peut empêcher de couler; il faut n'admettre que les duels inévitables.

Grisier, mon vieux maître d'armes, disait: « Les témoins ont tué plus de monde que les épées. » Il ne faut accepter pour témoins que des gens fermes, ayant une certaine expérience, comprenant que leurs devoirs consistent d'abord à empêcher le duel si les causes le permettent, puis à le régler loyalement s'il ne peut être évité; à ne pas prendre leur rôle de témoins pour une occasion de se mettre personnellement en vue, et usurper, sans danger, leur part d'une situation théâtrale, excitant la curiosité publique.

Il arrive bien souvent qu'on demande une réparation par les armes sans un désir bien vif, sans une résolution bien arrêtée de l'obtenir; on surfait

son ressentiment et sa soif de vengeance, et on est prêt à se contenter d'un semblant d'excuses. Si d'autre part l'adversaire est dans les mêmes sentiments, s'il espère qu'en faisant bonne contenance, pendant un certain temps, on se tirera d'affaire à bon marché, il peut arriver et il arrive souvent, les témoins faisant blanc de l'épée de leurs clients, que deux hommes qui en commençant n'avaient aucune intention de se battre se trouvent acculés à ne pouvoir plus s'en dispenser, surtout si, comme il est d'usage aujourd'hui, les journaux apprennent l'affaire et la portent à la connaissance du public, qui, lui, aime qu'on se batte, comme il aime un spectacle gratis.

On diminuerait beaucoup le nombre des duels en interdisant aux journaux d'en parler ni après ni surtout avant; on le diminuerait encore beaucoup en adoptant ce principe.

Lorsqu'on se bat, on peut être tué, on peut tuer un autre.

Il n'est donc moralement et logiquement permis de se battre que lorsque la cause du combat est telle que chacun des deux adversaires et ses témoins jugent que l'autre mérite la mort. S'il ne faut admettre que les duels nécessaires, il ne faut admettre que des duels sérieux et un peu terribles.

Le plus souvent, on entame une affaire avec la pensée qu'elle s'arrangera avec une légère gloire

pour celui dont l'attitude aura intimidé l'autre, ou bien qu'au pis aller on en sera quitte pour une égratignure : c'est ce qui a fait la fortune du duel au pistolet; c'est le nombre des cas où le résultat est nul; à l'épée, en effet, il n'y a que deux chances : de deux adversaires, un sera tué ou blessé; au pistolet, il y a une troisième chance: c'est qu'on ne sera touché ni l'un ni l'autre. C'est cette chance qui fait accepter trop facilement le combat et qui parfois amène le douloureux étonnement d'un résultat funeste.

J'avais donc établi ces principes :

— Quand j'aurai tort, je le reconnaîtrai loyalement, pleinement, franchement, je ne marchanderai pas les excuses; quand je n'aurai pas tort, je ne céderai sur aucun point. Si quelqu'un veut se battre avec moi, il sera averti d'avance qu'aucun moyen terme, qu'aucun compromis ne sera admis; on se battra ou l'on ne se battra pas; si l'on se bat, on se battra jusqu'à ce qu'un des deux adversaires soit hors de combat; si c'est à moi que cette mauvaise chance arrive, si je crois que dans ce jugement de Dieu la Providence s'est trompée, on recommencera aussitôt que je serai guéri.

Ces principes, nettement posés, expliquent comment les *Guêpes* ont amené si peu d'affaires.

A la suite de l'échauffourée de Strasbourg, sur laquelle les *Guêpes* avaient exprimé une opinion assez sévère, quelques réclamations se manifes-

tèrent, entre autres de la part d'un chirurgien militaire appelé L***, excellent et brave garçon, complice de Louis-Napoléon; le marquis Duhallays fut de commun accord choisi pour arbitre.

C'était une singulière figure que Duhallays; il avait joué un rôle très bruyant dans les duels qui signalèrent le commencement de la Restauration. Beaucoup de récits dont je n'ai pu vérifier l'exactitude le faisaient le héros d'aventures où il avait montré non seulement de l'intrépidité, mais de la férocité; il semblait qu'il voulût expier ses actes de la première moitié de sa vie. Sa grande notoriété, ces histoires probablement exagérées lui avaient donné, en fait de duels, une autorité à peu près incontestée; il a décidé très souvent, et sans appel, de la nécessité ou de l'inopportunité d'une rencontre; il a empêché un grand nombre de duels qui, entre les mains d'autres témoins, eussent probablement parus inévitables. Pendant vingt ans, il a joué à lui seul le rôle de tribunal d'honneur; il décida, dans cette circonstance, que L***, dont je ne connaissais pas antérieurement l'existence et que je n'avais, par conséquent, pas voulu désigner, n'avait pas de réparation à demander et devait se contenter de cette explication.

Cette décision fut scellée par une poignée de main.

Ce brave L*** a eu une fin malheureuse et tragique; il fut pris de nouveau à Boulogne, et cette

fois mis en prison, tandis que le prince était inclus à Ham; il y resta longtemps et en sortit malade avec cet embonpoint menteur et œdémateux de la prison; il se maria, fut frappé de paralysie et assista à l'assassinat de sa femme commis devant lui par un domestique scélérat et voleur, sans pouvoir faire un seul geste pour la défendre ni appeler à son secours; il mourut lui-même, je crois, assez peu de temps après.

Je restai lié avec Duhallays et surtout avec le marquis Raphaël de Gricourt, un jeune homme très brave, très spirituel, très aventureux, également complice de l'affaire de Strasbourg. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut envoyé consul à Santander; mais il s'y ennuya et revint à Paris sans congé faire une scène à qui de droit, se fit nommer chambellan et fut depuis sénateur; je ne l'ai pas vu dans ce rôle, qui peut paraître étrange à ceux qui se rappellent sa jolie tête blonde et frisée, sa petite taille élégante qui le faisait signer souvent :

RAPHAEL DE GRICOURT,
De deux pouces trop court,

sa physionomie mobile, animée, émerillonnée, la gaieté de son esprit, toutes conditions dont la réunion semblait le destiner à être page toute sa vie plutôt qu'à devenir membre d'une assemblée de vieilles barbes, — *Seniores*.

J'ai, je crois, cité une lettre de Gricourt à propos

de l'acte de folie de cette pauvre madame Collet, qui vient de mourir.

J'en ai une de Duhallays à l'occasion de la mort de mon cher père : on y sent peu le terrible duelliste.

Un jour, je reçois, d'une main inconnue, une brochure en vers ou du moins en lignes inégales. Cette brochure était dure pour moi ; non seulement on m'y appelait « mouchard », mais on y révélait que l'auteur des *Guêpes*

... vendait sa plume au premier imbécile
Qui voulait l'acheter,

et cela dans les prix les plus doux,

..... pour un doigt de champagne.

Suivait un chapelet d'injures ; on en avait gardé une pour la dernière, pour la plus grave :

... il est pauvre.

Le tout était signé :

E. BOUCHEREAU.

Je reproduisis, selon mon habitude, dans les *Guêpes*, où l'on peut les retrouver, les principaux passages de cet... engueulement.

Et je répondais à cette accusation de corruption :

« Il y a des gens qui crient à tue-tête : Moi, je ne me vends pas à l'or du pouvoir ; des gens qui, aussitôt qu'on n'adopte pas les idées saugrenues

qu'ils puisent je ne sais où, car leur cervelle est si aride qu'il n'y pousse même pas de sottises et qu'elles y sont transplantées d'ailleurs, vous déclarent corrompu et vendu.

» Je pense que ces gens ont besoin de beaucoup de vertu et de désintéressement pour conserver ainsi leur indépendance, et que le gouvernement est sans cesse à leur porte pour les supplier d'accepter cinquante mille livres de rente, une voiture à panneaux œil de corbeau, et des chevaux alezan brûlé.

» Pour moi, j'avoue humblement que je ne puis me rendre compte à moi-même de la brutalité de ma vertu, attendu qu'elle n'a jamais été attaquée jusqu'ici; et, comme dit un poète latin, n'a pas le droit de se dire chaste la femme que personne n'a priée.

Casta quam nemo rogavit.

» Je suis subventionné, il est vrai, et je vais vous dénoncer mes corrupteurs. Tenez, en voici un qui passe : c'est un étudiant avec un habit noir blanchi aux coudes et aux coutures; il monte ses cinq étages avec mon petit livre qu'il vient d'acheter.

» Tenez, en voici un autre : celui-ci, c'est une femme; la voyez-vous à la fenêtre de sa mansarde : ses cheveux blonds se mêlent au feuillage bruni des cobæas; elle lit un de mes romans.

» J'en ai un peu partout de ces corrupteurs qui

me subventionnent, j'en ai dans les salons et dans les ateliers; il y a quelque temps, comme je courais les bois avec un de mes amis, nous avons trouvé un volume des *Guêpes* chez un garde-chasse, dans une hutte, au milieu d'une forêt; ce brave homme me fait un revenu de trois francs par an. »

Et je terminais par quelques lignes adressées à l'auteur de la brochure :

« Comme à la rigueur, mon bon monsieur Bouchereau, on peut être un imbécile et ne pas être un lâche, je vous prierai, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, de me faire savoir où je pourrais rencontrer vos oreilles. »

Et, comme mon éditeur faisait apposer chaque mois des affiches annonçant l'apparition d'un nouveau numéro des *Guêpes*, on lut sur ses affiches répandues dans tout Paris :

ON DEMANDE L'ADRESSE
DES OREILLES DE M. E. BOUCHEREAU.

Je ne tardai pas à recevoir une lettre anonyme qui m'apprenait que M. Bouchereau s'appelait André Éloi et était fondateur d'une société ayant pour but le soulagement des clercs d'huissiers dans la détresse. On ajoutait l'adresse. Gatayes et Gricourt s'y transportèrent.

— Pardon, messieurs, interrompit-il dès leurs premières paroles, M. Karr est... blond.

— Non, brun.

— Petit.

— Non, assez grand, dit Gatayes, qui a cinq pieds huit pouces.

— Très grand, dit Gricourt, qui n'a que cinq pieds ; mais il ne s'agit pas de cela.

— Au contraire, messieurs, il s'en agit beaucoup, et on pourrait presque dire qu'il ne s'agit que de cela, car, si M. Karr est petit et blond, je suis prêt à me couper la gorge avec lui ; s'il est grand et brun, je vous prie instamment de lui faire mes très humbles excuses.

Et il commença un récit qu'ils interrompirent :

— C'est joli, c'est même gai, mais ça perdrait beaucoup à être dit par un autre que par vous ; nous allons vous mener à M. Karr, auquel vous raconterez l'affaire.

M. Éloi Bouchereau arrive en effet rue de la Tour-d'Auvergne et me narre qu'il avait rencontré à son « restaurant » un petit blond ; qu'il lui avait dit s'appeler Alphonse Karr, et que ce petit blond s'était introduit chez lui et lui avait « soufflé » sa maîtresse : *inde iræ*. A quoi il ajouta que ce qu'il avait écrit ne s'appliquait qu'à ce petit blond, et qu'il me priait d'agréer ses excuses pour le quiproquo.

Je l'écoutai le plus sérieusement possible, et je donnai dans les *Guêpes* le dénouement de l'affaire.

Une autre affaire eut un dénouement différent

et mit en scène un personnage qui a occupé une position considérable.

Au moment où Louis Bonarparte s'efforçait, par deux tentatives, de conquérir « le trône de son oncle »..... Ce mot me rappelle une caricature qui eut beaucoup de succès sous la Restauration. Nous allons ouvrir une parenthèse :

PARENTHÈSE. — On vendait alors beaucoup de portraits de Louis « le désiré ».

Son costume habituel n'avait rien qui pût flatter et séduire l'imagination : les cheveux poudrés avec une petite queue entortillée dans un ruban noir, un habit bourgeois bleu avec des épaulettes de général, et des guêtres de velours rouge ; il était de plus démesurément gros. On le montra donc en tenue royale : le manteau, le sceptre à la main et la couronne sur la tête.

On publia la contre-partie : d'un côté, Louis XVIII avec manteau, sceptre et couronne ; en face, le petit duc de Reichstadt, s'écriant : « Tiens, ce vieux qui a mis la casquette à papa ! »

Fermons la parenthèse.

Au moment où un neveu souvent contesté de l'empereur Napoléon revendiquait l'héritage de son oncle, il y avait à Paris deux fils non contestés de Napoléon :

Un certain comte Léon, qui avait avec lui une ressemblance très frappante et dont l'ambition se borna à devenir, après de grandes luttes, chef de

bataillon de la garde nationale de Saint-Denis; il donna des preuves juridiques de sa filiation, en faisant à sa mère, devenue femme d'un homme d'État allemand, un procès assez scandaleux en revendication d'une somme donnée pour lui par son célèbre père;

Et le comte Colonna Walewski, fils d'une belle Polonaise, dont l'histoire était très connue. Le comte Walewski avait une très honorable position dans le monde parisien; il était particulièrement lié avec le duc d'Orléans, fils aîné du roi Louis-Philippe. Arrivé au grade de capitaine de hussards, il avait donné sa démission et s'occupait de plaisirs, de journalisme, de politique et de littérature : je l'avais rencontré quelquefois dans le monde, mais je n'avais aucune liaison avec lui. Il fut plusieurs fois question de lui dans les *Guêpes*, quelquefois avec quelques légères critiques, et seulement comme homme politique, journaliste et auteur, le plus souvent avec sympathie.

Il avait fait représenter au Théâtre-Français une pièce appelée l'*École du monde*. Nestor Roqueplan, son ami, comme le mien, mais plus le sien que le mien, ce jour-là du moins, était venu me faire de la pièce un compte rendu très élogieux, tandis qu'elle n'avait eu, au contraire, que peu de succès. J'avais, contre ma coutume, donné comme mienne, dans les *Guêpes*, l'opinion de Nestor, et j'avais reçu de divers côtés des reproches mérités. Je revins

sur mon jugement d'une façon assez gaie dans le numéro suivant, en racontant la perfidie de Nestor.

Voici le passage :

« Mais qu'est-il donc arrivé à mes *Guêpes*? L'escadron que je voulais faire *donner* sur le monde et la littérature refuse de marcher.

» Il y a dans un coin de mon cabinet une *jardinière* en bois sculpté, pleine de jacynthes en fleur dans la mousse verte; elles s'y réfugient comme Adam après avoir mangé le fruit défendu, quand le Créateur lui disait en latin : *Adam, ubi es?* Adam, où êtes-vous?

» Mais elles ne se cachent pas timidement : elles font entendre un bourdonnement guerrier; ma comparaison était mauvaise : elles ressemblent davantage aux Romains réfugiés sur le mont Aventin; je me rappelle qu'en cette circonstance un consul leur récita une fable, et que cette fable les ramena dans le devoir. Si je leur récitais une fable?

» Mais... oh! là, mon Dieu, je suis mort; mes *Guêpes* en fureur se précipitent sur moi. Attendez, expliquez-vous, causons, qu'avez-vous? Que vous ai-je fait? Ne m'attaquez pas ainsi brutalement; imitez les héros de Virgile et d'Homère, qui faisaient précéder d'un petit discours chaque coup qu'ils portaient à leur adversaire; au moins je saurai le sujet de cette révolte.

» Ah ! les voilà retranchées derrière leurs barricades de jacynthes.

UNE GUÊPE.

» — Je suis *Mammone;* j'ai emprunté mon nom à un des anges déchus que *Milton* range sous la bannière de *Satan*, et quelques-unes de mes compagnes ont pris, comme moi, leurs noms de guerre du *Paradis perdu.*

» Ah ! monsieur le critique impartial, inflexible, inabordable, invincible, vous n'avez donc parlé si haut en commençant que pour faire comme tant d'autres : vous avez loué sur la foi d'autrui une pièce de M. Walewski que vous n'aviez ni vue ni entendue ; j'étais fière de marcher sous votre drapeau, mais maintenant je vous méprise, je lève l'étendard de la révolte, et je tourne contre vous mon aiguillon acéré.

L'AUTEUR.

» — Ah ! ma chère petite *Mammone,* toi que j'aimais d'une affection toute particulière !

MAMMONE.

» — Il n'y a pas de chère petite Mammone ; défendez-vous.

L'AUTEUR.

» — Oh ! là, elle m'a percé le doigt, la méchante, le doigt dont je tiens la plume.

UNE AUTRE GUÊPE.

» — Je m'appelle Moloch. Quoi, vous avez loué cette pièce de théâtre !

L'AUTEUR.

» — Je vous assure, Moloch, qu'il y a des gens qui en disent beaucoup de bien.

MOLOCH.

» — Oui, l'auteur, ne se voyant pas assez loué à sa guise par ses amis, a pris le parti de se louer lui-même dans un journal qui lui appartient.

MAMMONE.

» — Le jour de la première représentation, où la salle était si brillante, où il y avait tant de nobles et jolies femmes, j'ai bien vu ce qui s'est passé, cachée dans une fleur de la coiffure de madame...

» Les amis applaudissaient des mains en disant : « Oh ! que c'est mauvais... »

L'AUTEUR.

» — Mais, Mammone, vous savez combien un homme a peu d'amis qui ne soient pas un peu contents d'une humiliation qui lui arrive.

ASTARTÉ.

» — Les acteurs faisaient des entrées et des sorties qui n'avaient pour raison que d'aller changer de

pantalons. On craignait à chaque instant qu'il n'y eût des changements de pantalons à vue.

» Quelqu'un racontait que le duc d'Orléans avait dit : « C'est une pièce en cinq actes et en cinq pantalons. »

AZAZEL.

» — Pourquoi n'avez-vous pas parlé de ces longs et solennels débats à propos de la lettre qu'on apporte sur un plat d'argent; les acteurs voulaient qu'on supprimât ce passage, mais l'auteur y a tenu comme à un des plus beaux morceaux de sa comédie, et M. de Rémusat, qui dirigeait les répétitions en même temps qu'il méditait la rédaction de l'*Adresse* de la Chambre, a fort appuyé l'auteur dans sa résistance.

« Mais, monsieur le comte, disait un comédien, le public prendra votre lettre pour un beefteack, et il exigera qu'on mette alentour des pommes de terre ou du cresson. »

MOLOCH.

» — Et, en effet, ce n'était pas une idée heureuse, quoique l'auteur prétende que c'est à ces petits riens qu'on reconnait le monde; d'abord, cet usage de se faire apporter les lettres sur un plat d'argent n'est ni si général, ni si établi qu'on n'eût pu le supprimer, si ce n'est chez quelques dandys d'imitation anglaise. Ensuite, il n'est pas, selon moi, très élégant d'apporter une lettre sur un plat

qui peut avoir servi à manger des côtelettes ; on devrait employer un plateau d'une forme particulière.

AZAZEL.

» — Depuis cette représentation, il y a une foule de faux dandys à la suite, qui se font apporter, sur un plat d'argent, tout ce qu'ils demandent à leurs domestiques ; leurs bretelles, leur gilet, leurs bottes.

L'AUTEUR.

» — Mammone, vous pourriez rire un peu moins fort, ce me semble, des médiocres plaisanteries d'Azazel ?

Mammone ne répond qu'en bourdonnant la Marseillaise.

MOLOCH.

» — L'auteur de la pièce a eu tort d'aller s'attaquer à Janin et d'aller chercher des petits motifs mesquins à la critique du feuilletonniste.

» A part le commencement du feuilleton de Janin, qui était peut-être un peu vulgaire...

L'AUTEUR.

» — Oh là ! Moloch. Ne parlez pas ainsi de Janin !

MOLOCH.

» — Nous sommes en révolte, notre ex-maître, et je parle comme je veux.

Mammone continue à bourdonner la Marseillaise.

MOLOCH

» — Le commencement du feuilleton de Janin, sur les pièces de M. Walewski, était un peu vulgaire et banal. Les hommes qui par goût ne vivent pas dans le monde ont tort d'en parler avec aigreur; ils ont l'air d'être envieux, et rien n'a si mauvaise grâce.

ASTARTÉ.

» — Eh! de quoi, grand Dieu! peut être envieux le poète?

» Quelles sont les fêtes qui valent les fêtes de pensées et de rêveries qu'il se donne à lui-même?

» Les acacias exhalent pour lui un parfum plus suave de leurs petites cassolettes blanches.

» Le vent dans les feuilles, le rossignol dans la nuit lui disent de la part de Dieu des choses si belles et que lui seul peut entendre.

» Le poète est si riche, qu'il ne peut envier personne, et que tous les autres hommes ne sont auprès de lui que des fils déshérités.

MOLOCH.

» — Mais, après son préambule, Janin a été plein de raison, de grâce et d'esprit. L'auteur de la comédie a attaqué Janin comme s'il n'avait pas assez d'un échec.

BELIAL.

» — Les connaissances de l'auteur, aux représentations suivantes, envoyaient leurs voitures à la porte du théâtre et n'y allaient pas.

MOLOCH.

» — Cérémonial d'enterrement.

L'AUTEUR.

» — Je ne puis supporter une telle liberté. A moi, Padoke et Grimalkin, saisissez Moloch et amenez-la ici, les pattes liées.

(Après un peu d'hésitation, Padoke et Grimalkin passent du côté des insurgés. Mammone bourdonne le *Suivez-moi* de Guillaume Tell. Toutes les *Guêpes* se précipitent sur l'auteur.)

L'AUTEUR.

» — Holà ! Tant pis pour vous !

» Spicula si figant emorientur apes.

» Les *Guêpes* comme les abeilles meurent de la blessure qu'elles font.

MOLOCH.

» — C'est un vieux conte de vieux naturalistes, et cela n'est pas vrai.

L'AUTEUR.

» — Mais je vous assure que c'est un de mes amis, un ancien camarade qui avait entendu la pièce, qui m'a dit...

MOLOCH.

» — Ton ami est un traître; placé entre deux amis, il t'a sacrifié à l'autre; tant pis pour toi. Après avoir si longtemps rabâché contre les amis dans tes livres, tu t'y laisses encore prendre; tant pis pour toi. Allons, Mammone, sonne encore la charge !

L'AUTEUR.

» — Grâce ! grâce ! *Astarté*, toi qui es si jolie ! grâce, *Moloch* l'invincible ! grâce, ma chère petite *Mammone !* je ne le ferai plus ; et toi aussi, *Azazel!* tu es si jeune, tu seras moins féroce que les autres.

MAMMONE, *bourdonnant.*

» — La victoire est à nous !

MOLOCH.

» — Nous sommes vengées : nous rentrons sous l'obéissance, et nous acceptons ton repentir et ton programme ! seulement tu nous dénonceras l'ami perfide...

L'AUTEUR.

» — Grâce pour lui, mes *Guêpes !*

BELIAL.

» — Le trait est beau et sera un jour donné en thème aux enfants, avec l'histoire d'*Oreste* et *Pylade,* d'*Euryale* et de *Nisus.*

AZAZEL.

» — Nous sommes soumises, et nous attendons tes ordres ; tu es notre roi.

CHŒUR DE GUÊPES, *bourdonnant.*

» *God save the King!*

» Pour tout dire, les amis de M. le comte Walewski ne l'ont pas toujours aussi bien servi que Nestor Roqueplan.

» Pendant un entr'acte, un ami disait tout haut : — Cela ne va pas, mais on n'a pas écouté mes avis. J'avais conseillé à l'auteur d'*inonder* le second acte de *traits* d'esprit.

» C'était cependant là un excellent conseil ; en effet, il n'y a rien de si simple. Vous avez à faire un second acte qui vous embarrasse un peu ; un ami, homme lettré, spirituel et instruit, vient vous voir ; vous lui confiez votre embarras :

« Parbleu, dit-il, une idée ! *Inonde* ton deuxième acte de *traits* d'esprit.

» — C'est juste, dit l'autre, et rien n'est plus simple ; je n'y avais pas songé ; je suis sauvé ! Je vais tranquillement inonder mon second acte de traits d'esprit. »

Comme homme politique, je n'avais dit de M. Walewki que des choses très innocentes et en termes

très mesurés; ainsi, en parlant du ministère de 1840, pendant que M. Thiers faillit nous mettre en guerre avec toute l'Europe, je disais :

« Le ministère achète, dit-on, la propriété du *Messager*, journal du soir, qui appartenait à M. Walewki, auteur de l'*École du monde*, homme d'esprit et de vie élégante et confortable, qui avait, dans un journal qui n'a jamais rapporté d'argent depuis sa création, une maîtresse trop chère pour sa fortune. »

Walewski avait trop d'esprit pour s'être plaint de la révolte des *Guêpes;* il saisit la première occasion, et Nestor vint me trouver, feignant de venir de son propre mouvement, et moi feignant de le croire. Je racontai cette visite dans les *Guêpes :*

« Une démarche qu'a faite auprès de moi un de mes amis, qui est aussi l'ami d'un autre, me donne occasion de traiter en peu de mots une question assez grave : *La vie privée doit être murée.*

» Cette muraille tant réclamée pour la vie privée, chacun la demande pour soi, et personne ne l'accorde aux autres.

» On s'en sert comme le chien de Montargis de son tonneau, où il se réfugiait après avoir mordu.

» Pour l'homme qui cache sa vie dans l'herbe, qui est heureux tout bas, pour l'homme qui vit solitaire, dont le bonheur est le soleil, dont l'ambition est l'ombre des arbres et le parfum des fleurs, l'homme dont toute la vie est un amour pour une

idée, pour une manie, pour une fleur, celui-là a droit à la vie privée ; mais l'homme qui fait tout pour rendre sa vie publique, l'homme qui fait du bruit pour se faire entendre, l'homme qui monte sur tout pour se faire voir, je ne sais pas ce que celui-là appelle sa vie privée.

» Un député, un ministre, un ambassadeur a-t-il une vie privée ? Un homme qui, pour satisfaire une passion, un caprice, peut vendre ou compromettre tous les intérêts du pays, n'a-t-on pas le droit de surveiller ses passions et ses caprices ? »

— Enfin, me dit Nestor, Waleswki trouve mauvais que tu parles de lui.

— Je n'en ai jamais parlé que comme homme politique ou écrivain, c'est-à-dire dans la partie de lui-même qu'il livre volontairement à la publicité. C'est, je crois, la limite des convenances ; je ne l'ai pas franchie et ne la franchirai pas ; je ne puis promettre davantage.

Quelque temps après, on lisait dans les *Guêpes :*

« Il y a plusieurs mois que j'annonçais que le ministère allait acheter le *Messager ;* il a acheté le *Messager*. J'ai annoncé aussi, en faisant remarquer l'appui donné au ministère par ce journal pendant qu'il appartenait à M. Walewski, que ce dévouement serait recompensé par une ambassade ; voici qu'on va en effet l'envoyer auprès de l'empereur de Maroc pour lui demander des explications au sujet de secours qu'Abd-el-Kader aurait reçus de lui.

» Pendant que je suis en train de rendre moi-même justice à la sagesse de mes prévisions, je ferai remarquer le soin avec lequel j'ai cessé de parler de M. le comte de Walewski pendant tout le temps qu'il est rentré dans la vie privée. J'ai dès aujourd'hui le droit de le remettre sous la surveillance d'un de mes insectes ailés. »

Le lendemain, je reçus un billet ainsi conçu :

« M. le prince de la Moskowa et M. le comte de Sercey prient M. Alphonse Karr de leur désigner l'heure à laquelle ils pourraient le rencontrer chez lui. »

J'indiquai le lendemain matin, et M. de la Moskowa me remit la lettre que voici :

« Monsieur,

» Malgré l'intervention d'un ami commun, vous avez continué à publier dans vos *Guêpes* des articles dont j'ai dû me trouver offensé ; je viens vous demander satisfaction, et j'espère que vous ne me la refuserez pas.

» WALEWSKI. »

Je niai formellement avoir eu l'intention d'offenser le comte Walewski.

Le prince de la Moskowa m'interrompit d'un ton sec et presque brusque, en me disant :

— Le comte Walewski exige une réparation.

— M. de la Moskowa, lui dis-je sévèrement, on ne doit être si sec et si raide que quand on se bat soi-même ; si vous ne m'aviez pas interrompu, vous auriez compris que le comte Walewski n'a pas besoin d'exiger une réparation ; il suffit qu'il la désire. Je répète que je ne suis pas sorti des bornes d'une critique permise, et que je n'ai fait aucune insulte à votre ami ; mais, dès l'instant qu'il a envie d'avoir une affaire avec moi, je ne sais aucun moyen de le lui refuser ; je me battrai donc avec lui, non pas parce que je l'ai offensé, mais uniquement pour lui faire plaisir ; ce matin même, mes témoins auront l'honneur de vous voir.

J'allai prévenir Léon Gatayes et Raphaël de Gricourt, qui prirent rendez-vous avec les témoins de mon adversaire ; ils maintinrent la position que j'avais prise ; il n'y avait qu'à convenir du lieu, de l'heure et des armes ; on tomba d'accord pour l'épée et pour le lendemain matin.

Mais, comme on avait un peu trop parlé au *Café de Paris*, il fallait tromper la curiosité de la police.

On convint que le combat aurait lieu à quelques lieues de Paris, dans une forêt dont j'ai oublié le nom ; nous sortirions par deux portes différentes et par deux chemins également différents ; nous nous réunirions à un carrefour que ces messieurs connaissaient. On fit deux cartes indiquant avec précision la route et les détours à suivre.

Le soir, je reçus un mot de Duhallays, auquel

Gricourt avait fait part de l'affaire. « Je ne veux pas, me disait-il, que vous alliez là en fiacre, ce qui vous exposerait à rester trop longtemps en route et vous fatiguerait ; je vous enverrai ma voiture. »

Le lendemain matin, en effet, une voiture, avec deux beaux chevaux alezans, était à ma porte, conduite par un ancien sous-officier des grenadiers de la garde où avait servi Duhallays.

Grâce à la carte que nous avions, nous arrivâmes en même temps que nos adversaires.

Ils avaient apporté des épées; j'avais également les miennes. Walewski fit demander par ses témoins que nous missions des gants d'armes; il avait de fort belles mains, que, disait-on, il tenait de son père, et en était un peu fier; je fis répondre que j'aimais mieux garder la main nue, mais que je priais le comte de conserver ses gants. Il hésita; j'insistai, en répondant que ce serait une parfaite égalité, puisque chacun de nous ferait ce qui lui semblait le plus commode; il y consentit.

Walewski passait pour bon tireur et avait une salle d'armes chez lui; mais, quoique grand et fort, il était moins vigoureux que moi et avait moins d'haleine. Deux fois ses témoins demandèrent une suspension de combat; à la troisième reprise, je le chargeai très vivement; sur un coup qu'il me porta, je parai, et, en ripostant, je lui traversai la main près du poignet, malgré le gant de daim; son arme tomba; je fis un pas en arrière; un médecin que ces

messieurs avaient amené examina la blessure et déclara que le comte était incapable de continuer le combat. M. de Sercey vint à moi et me dit :

— C'est une affaire finie ; ne lui dites-vous rien ?

Je m'approchai et lui dis :

— Monsieur le comte, je répéterai aujourd'hui ce que j'ai dit hier ; j'ai pour vous une parfaite estime ; je n'ai jamais eu l'intention de vous offenser ; je ne crois pas l'avoir fait, et je n'ai accepté cette rencontre que pour vous faire plaisir.

Nous regagnâmes nos voitures ; le cocher de Duhallays, qui connaissait Gricourt, ami intime de son maître, lui demanda à demi-voix : — Il est mort ? — Non, seulement blessé. Le cocher parut trouver le résultat médiocre, toucha ses chevaux d'un air un peu dédaigneux, et nous rentrâmes dans Paris.

La mode n'était pas alors de donner de la publicité à ce genre d'affaires ; chacun de nous s'efforça d'empêcher les journaux d'en parler, beaucoup moins nombreux qu'aujourd'hui.

Quelque temps après, Walewski, s'étant informé quel jour je dînerais au Café de Paris, s'y rendit de son côté, vint à moi et me tendit la main, en me disant, avec une grâce parfaite :

— Voici ma main, monsieur ; ne la serrez pas trop fort pour cette fois.

De mon côté, j'eus l'occasion de raconter dans les *Guêpes* une anecdote qui lui faisait beaucoup d'honneur :

« On parle beaucoup depuis quelques jours d'un coup de lansquenet par lequel un des joueurs, si la chance eût tourné contre lui, perdait plus de 200,000 francs; la partie avait lieu entre le comte de W... (Walewski, je rétablis ici les noms, dont les *Guêpes* ne donnaient que les initiales) et M. T... (Thibeaudeau). Le premier, homme de loisirs élégants, n'a qu'une fortune très modeste; le second, plusieurs fois ruiné, s'est un peu relevé depuis quelque temps dans les chemins de fer. Le comte, fort beau joueur, acceptait toujours le jeu de son adversaire, contre lequel le sort s'était opiniâtrement déclaré; il vint un moment où M. T... lui devait 56,000 francs, et proposa, dans l'espoir de s'acquitter, de jouer une somme égale d'un seul coup. Le comte accepte; on retourne les trois cartes: M. T... a perdu; il doit 112,000 francs. On pense que le combat va s'arrêter; on ne peut espérer que M. W... va risquer d'un coup ce qu'il a gagné en quinze ou vingt coups d'une chance qui ne peut toujours durer; d'ailleurs, en jouant toujours quitte ou double, il est évident qu'on finira par perdre; cependant M. T... un peu pâle et les lèvres serrées, dit à demi-voix au comte: — Je suis entre vos mains. — Monsieur, répond froidement celui-ci, je tiens tout ce que vous voudrez. On joue cent douze mille francs. M. T... gagne, et la séance est levée. M. W... y gagne d'avoir fait preuve d'un rare désintéressement et de s'être montré un parfait gentilhomme. »

Je n'eus guère d'occasions de le rencontrer depuis, parce que je quittai définitivement Paris pour aller demeurer à Sainte-Adresse, et plus tard à Nice.

Il se passa bien des événements; le neveu de Napoléon Ier devint Président de la République, puis Empereur; Walewski fut successivement ambassadeur, ministre, président de la Chambre des députés, sénateur, etc.; mais, malgré le temps et l'éloignement, plusieurs fois il trouva ou fit naître des occasions de m'être agréable ou utile, et les saisit avec un très noble empressement.

Comme il avait été, il y a trente ans, pour la première fois, question de mettre un terme à une injustice absurde, relativement à la propriété littéraire, j'avais proposé au milieu de la discussion une formule, une solution nette et concise qui servit de base plus tard.

Disons tout simplement :

« La propriété littéraire est une propriété. »

Et appliquons-lui toutes les lois existantes sur la propriété.

Ce principe, tout inexorablement juste qu'il est, n'a pas été adopté jusqu'ici, mais a cependant aidé à prolonger la propriété des œuvres de l'intelligence jusqu'à cinquante ans après le décès de l'auteur.

Walewski, en 1862, ministre d'État et président de la Commission pour la propriété littéraire, je

lui envoyai un numéro des *Guêpes*, où je revenais sur cette question ; il répondit à cet envoi :

« Monsieur,

» J'ai reçu la brochure que vous avez eu l'obligeance de m'adresser ; je vous remercie de cet aimable souvenir.

» Recevez l'assurance de mes sentiments très distingués.

» A. WALEWSKI. »

De plus, il eut l'attention de me faire envoyer le « premier exemplaire » du rapport des travaux de cette Commission, ainsi que me le fit savoir le secrétaire chargé de l'envoi. Dans ce rapport on prête à Napoléon III l'opinion que j'avais émise longtemps avant lui ; mais il n'y a de chances de voir s'établir une vérité que lorsqu'a disparu celui auquel il faudrait en savoir gré. La pomme de terre, ce pain tout fait, n'a été acceptée que quand on a cessé de l'appeler parmentière.

J'ai chez moi cinq ou six brochures sur cette question avec une dédicace de la main des écrivains constatant que je suis l'auteur de la formule :

La propriété littéraire est une propriété.

Mais de ces brochures une seule fait cette même mention imprimée.

Il semble que ce soit un secret qu'on me dit à l'oreille.

Je retrouve la lettre d'invitation pour l'inauguration des galeries de Versailles; ce n'est pas en « habit habillé », mais « en uniforme », qu'on devait se présenter; on comprend que cela était embarrassant pour la très grande partie des invités qui n'étaient pas militaires.

« 1er juin 1837.

» L'aide de camp de service près du roi a l'honneur de prévenir M. Alphonse Karr qu'il est invité à venir dîner au palais de Versailles, le 10 juin, à trois heures.

» Il y aura spectacle le soir.

» On ne sera admis qu'en uniforme.

» L'exécution de cette disposition ne comportera aucune exception. »

J'ai retrouvé la lettre de Duhallays dont je parlais l'autre jour :

« Mon cher Alphonse,

» J'apprends la mort de votre père; comme je vous sais un loyal homme, votre douleur sera grande.

» Je viens donc vous donner souvenir d'ami; ce tourbillon de futilités où je passe ma vie n'empêche pas les pensées du cœur, et celles-là me font prendre une vive part à votre peine.

» Adieu donc, cher Alphonse; vous qui étudiez si bien vos fleurs, puisez, dans cette transformation continuelle, cette douce philosophie qui nous fait nous envisager comme bien peu! Que sommes-nous? Des atomes dans les lois de la nature.

» MARQUIS DUHALLAYS-COETQUEN. »

Voici une autre lettre qui montre Duhallays en plein dans sa seconde manière :

« Mon cher Alphonse,

» Soyez assez bon pour vous abstenir, dans vos... *Guêpes*, de raconter une anecdote qui cependant en est tout à fait digne; c'est encore « le mari, la femme et l'amant ». J'ai été, moi, témoin du mari; j'ai pu, sinon arranger l'affaire, du moins la calmer; mais un rien peut tout remettre en question, et c'est ce que je craindrais si vous en parliez; je ne puis et ne dois vous dire que le nom de l'amant : c'est le vicomte de X...

» Tout à vous de cœur!

» MARQUIS DUHALLAYS-COETQUEN. »

CXII

ALEXANDRE DUMAS. — MAQUET. — IDA FERRIER. — UN SECRÉTAIRE. — AS-TU DE L'ARGENT? — LE DUC DE CAYLUS. — BOUFFÉ. — UN GROS POISSON. — UN DÉJEUNER A NICE. — TH. DE BANVILLE. — LE BARON DE BUZANCOURT. — AMAT. — MONACO. — L'EMMA. — A. DUMAS FILS. — MORT D'ALEXANDRE DUMAS.

Assez et trop parlé de moi; nous allons introduire un homme que j'ai beaucoup aimé, que j'aime encore, Alexandre Dumas.

Où et quand nous sommes-nous rencontrés pour la première fois? Ça doit dater de loin, et je ne le sais plus; toujours est-il que, dans un de ses livres, il parle d'une visite qu'il me fit à Montmartre, dans ce bois que j'avais loué en 1830 ou 1831.

« C'était, dit-il, un ancien tivoli touffu, presque impénétrable et abandonné; il habitait une sorte de cabane qui avait dû être le bureau des cannes. »

Dans un autre endroit, il parle d'un singe que j'avais à cette même époque.

Ce singe malfaisant, comme tous ceux de son espèce, probablement pour augmenter sa ressemblance avec l'homme, était libre d'un commun

accord avec moi quand j'étais à la maison, et se faisait libre malgré moi quand j'étais sorti ; il profitait de cette liberté pour faire toutes sortes de mauvais tours, et s'était mis fort mal dans l'esprit de ma mère, que j'avais établie dans une maison au milieu d'un jardin séparé de mon bois seulement par un mur; il franchissait le mur et se livrait dans sa maison à une maraude effrénée; ma mère avait réclamé plus d'une fois son emprisonnement : elle offrait des cordes, des chaînes, des cadenas ; mais il en avait bien vite raison.

Un jour, elle arriva chez moi fort irritée, faire de nouvelles plaintes; pendant que je l'écoutais respectueusement, le singe s'était approché à une distance familière, mais non impudente, et elle prétendit qu'il ricanait; c'était une illusion, car les singes tirent une partie de leur comique du profond sérieux avec lequel ils exécutent leurs tours les plus plaisants; elle n'était pas patiente : elle prit un morceau de bois qui se trouvait à ses pieds et le lança à l'animal; celui-ci l'attrapa à la volée et se mit à en jouer comme un tambour-major de sa canne, puis d'un bond il se jeta sur ma mère, empoigna son bonnet par une dentelle très longue et froncée qui le bordait, selon la mode de ce temps-là ou d'un temps antérieur; puis se sauva, en tenant un bout de sa dentelle, qui se décousait en la tirant à lui, et la mettant en tas à mesure qu'elle se dévidait et venait à lui; ma

mère me déclara que l'amour filial le plus mince exigeait que je prisse mon fusil et misse l'insolent à mort ; je tâchai de la calmer, et je crus avoir réussi ; mais le lendemain, quand je rentrai de Paris, il n'y avait plus de singe.

Quelque temps après, je rencontre Tony Johannot.

— Venez donc à la maison, me dit-il ; nous avons un nouvel hôte qui vous amusera ; c'est un singe que nous avons acheté à de petits savoyards ; Dumas, qui était venu nous voir hier matin, s'en est tant diverti, qu'il est resté à déjeuner, puis à dîner, pour ne pas le quitter.

Je vais chez mes bons Johannot ; on me mène à la chambre du singe, qui s'élance sur moi, me serre dans ses bras et me baise sur les deux joues, en sanglotant de joie. C'était le pauvre exilé ; il était heureux, aimé chez les Johannot ; je refusai de le reprendre. Cette histoire du singe est racontée dans un ouvrage de Dumas, et on trouve une lettre de moi aux « pièces justificatives ».

Je vais tâcher de mettre en ordre quelques lettres de Dumas qui me sont restées, pour relier mes souvenirs. Je ne veux certes pas écrire une histoire de cet excellent homme de génie, qui a fatigué pendant quarante ans toutes les trompettes de la renommée ; je ne rappellerai que ce que j'ai vu.

Voici la première qui me tombe sous la main ; il

s'agit de l'histoire du singe dont je parlais tout à l'heure :

« Mon cher Karr,

» Faites votre réclamation, nous la mettrons aux pièces justificatives; vous connaissez toute l'histoire, complétez-la.

» A vous!

» A. DUMAS. »

« Mon cher ami, mon cher maître,

» Je vous remercie du mot que vous avez dit de moi dans les *Guêpes*.

» Cette plume que Dumas a bien voulu adopter, c'est vous qui me l'avez mise à la main; elle a donc un bon père et un parrain excellent.

» A vous de cœur!

» A. MAQUET. »

Ceci est une lettre de Maquet. C'était celui qui, du temps du cénacle de l'impasse du Doyenné, s'appelait Augustus Mac-Keet.

Je l'avais bien accueilli au *Figaro ;* puis j'avais conseillé à Dumas de le prendre avec lui pour l'aider dans certains travaux. Maquet à côté de Dumas avait montré du talent, et Dumas avait placé son nom avec le sien à je ne sais quelle pièce; j'avais écrit dans les *Guêpes :* « Par un acte

« en cinq actes », Alexandre Dumas vient de reconnaître « Auguste Maquet ».

Maquet se le rappela pendant quelque temps.

En voici une autre, de Dumas, je ne sais plus à quel propos :

« Cher ami,

» Je ne connaissais pas ton nouveau domicile.

» Je suis avec deux charmantes femmes qui trouvent ta lettre si jolie, qu'elles s'engagent à ne te rien refuser de ce que tu leur demanderas si jamais tu les rencontres.

» A toi !

» A. DUMAS.

» Emma — Natalie. »

« Mon cher voisin,

» Ida a été engagée vendredi à la *Comédie-Française;* elle doit y débuter au mois de septembre prochain; soyez assez aimable, si vous avez conservé quelques relations avec le *Corsaire*, pour y envoyer une note.

» Nous nous serrons les deux mains, chacun une.

» Mille amitiés !

» A. DUMAS.

» *P. S.* — Je ne vous parle pas de votre *Figaro;* ami Gérard s'en charge. »

Il s'agit ici d'Ida Ferrier, une personne belle et intelligente, avec laquelle il fit bon ménage jusqu'à

ce qu'il l'eut épousée; longtemps après, plus de vingt ans, il répondait la lettre suivante à l'annonce que je lui faisais de la mort de sa femme :

« Mon bon ami,

» J'étais près de ma fille à Châteauroux, quand ta lettre est arrivée; je l'ai trouvée à mon retour.

» Merci ! (Ici quelques considérations un peu avancées sur le veuvage.)

. . . .

» Madame Dumas était venue à Paris il y a un an et s'était fait payer sa dot, 120,000 francs.

» J'ai son reçu.

» Je pars pour la Grèce, la Turquie, l'Asie Mineure, la Syrie et l'Égypte ; je t'embrasserai, j'espère, en passant à Nice.

» A toi !

» A. DUMAS. »

. .

Nous en trouverons d'autres.

Dumas, pour se mettre au travail, ôtait son habit, son gilet, et se mettait en manches de chemise, comme un homme qui va « en abattre », qui va fendre du bois, et il en fendait.

Combien de fois des gens qu'il connaissait à peine de vue en amenaient d'autres à souper chez lui, et Dumas les laissait manger et boire, et restait dans son cabinet à travailler pour gagner ce souper qu'on dévorait joyeusement.

Dans les commencements que je demeurais à Nice, je reçus un matin une lettre d'un homme que je n'avais jamais vu, mais dont j'avais lu plusieurs fois le nom assez long ou allongé, figurer comme secrétaire de la rédaction dans un journal, le *Mousquetaire*, je crois, que faisait alors Alexandre Dumas.

« Monsieur, m'écrivait cet inconnu, je suis le secrétaire de M. Alexandre Dumas; je lui ai demandé un congé que nécessitait ma santé pour passer deux mois à Nice; mais voici que je reçois une dépêche de lui; il m'écrit de partir immédiatement et d'arriver dans le délai strictement nécessaire pour une besogne urgente.

» Notre grand homme, dont la plume sème l'or, ne pense pas que je n'ai pas d'argent pour ce voyage subit; je viens vous prier, vous son intime ami, de me prêter, c'est-à-dire de lui prêter à lui, la petite somme nécessaire; elle vous sera renvoyée aussitôt mon arrivée. »

Je donne l'argent, et je dis à mon homme :

— Ne vous donnez pas la peine d'envoyer à Nice; faites remettre la chose chez mon ami Gatayes, qui demeure à Paris et a de temps en temps quelques payements à faire pour moi.

— Comme vous voudrez !

— Bon voyage !

Je n'en entends plus parler; mais à quelque temps de là, écrivant à Gatayes, je lui demande

s'il a reçu pour moi, d'un monsieur tel, une somme d'argent ; il n'avait rien reçu ; longtemps après, me trouvant avec Dumas, je lui parle de son secrétaire.

— C'était un coquin, me dit-il ; il venait chez moi tous les matins ; au bout de quelque temps, je m'aperçus que quelques louis que je jetais le soir en rentrant, et en vidant mes poches sur la cheminée, se trouvaient en moins grand nombre que je le supposais ; je repoussai d'abord le soupçon ; je ne comptais guère, et je pouvais très bien me tromper ; cependant, la chose se répétant, je voulus en avoir le cœur net. Un soir, je mets sur la cheminée une poignée de louis que je compte soigneusement, et j'en écris le compte sur un bout de papier ; le matin, mon homme arrive comme de coutume : il s'installe à une table ; moi je me lève, et, sans affectation, je sors plusieurs fois de la chambre ; je vais dans mon cabinet de toilette, etc. ; à un de mes retours, je jette les yeux sur la cheminée, il manquait trois louis.

— Eh bien ?

— Eh bien, je me sentis rougir, pâlir : je ne parlai pas, parce que je sentais que ma voix aurait tremblé ou m'aurait écorché le gosier ; et j'attendis anxieusement qu'il s'en allât ; son départ me soulagea ; le lendemain, on lui dit que je n'avais pas besoin de lui ce jour-là ; je ne l'ai pas revu.

J'arrive un jour à Paris ; je cherche Dumas : il

demeurait alors à la Maison d'or; je monte quatre à quatre, et j'entre.

— Tiens ! Alphonse ! Tu arrives à propos ; as-tu de l'argent ?

— Oui.

— Est-ce bien vrai ? C'est que j'en ai, si tu n'en avais pas.....

Et il ouvre un tiroir.

— C'est très vrai ; j'en ai autant qu'il m'en faut pour mon voyage et mon séjour.

— Comment se fait-il que nous ayons tous les deux de l'argent à la fois ? C'est fâcheux ! ça aurait été ça de sauvé, car ça va bien vite disparaître.

Un jour, Dumas arrive au Havre et se loge à Frascati, un très bel hôtel, dirigé alors par un ancien officier. Le lendemain, il prend un bateau, pour venir me voir à Sainte-Adresse, trois quarts d'heure de chemin, quand on a pour soi le vent et la marée ; il n'y avait pas de vent, et la marée contraire ; il faisait un soleil ardent ; on était déjà depuis deux heures en mer, et on n'était pas près d'arriver. Dumas mourait de soif ; il avise un yacht mouillé en rade ; il donne l'ordre d'accoster, et là, appelant quelqu'un du bord, il demande la charité d'un verre d'eau ; un matelot disparaît, revient avec des verres et deux bouteilles de vin, dont une de vin de Champagne ; Dumas, un peu étonné, laisse faire ; on débouche la bouteille, on lui verse un

verre, deux verres, trois verres; il refuse le quatrième; on donne du vin rouge aux hommes de l'embarcation.

Dumas veut donner un louis à l'échanson; celui-çi refuse très nettement.

— Peut-on au moins, dit-il, remercier le maître du yacht?

— Monsieur le duc n'est pas à bord.

— Alors n'oubliez pas de saluer M. Leduc de ma part et de lui faire mes remerciements; du reste, je reviendrai un de ces jours.

L'équipage du canot, un peu reposé et réconforté, se remet sur les avirons,et on arrive à Sainte-Adresse; Dumas me trouve devant ma cabane; j'avais avec moi Bouffé, le grand comédien, et un personnage très distingué inconnu à Dumas; il salue l'étranger, serre la main à Bouffé et se couche sur l'herbe à côté de nous; j'allais faire les présentations lorsque, sans m'en laisser le temps, Dumas prend la parole :

— On m'avait dit que j'arriverais chez toi en une demi-heure; ce canot m'a rappelé un moment le radeau de la *Méduse ;* j'ai réellement et horriblement souffert de la soif; heureusement que nous avons trouvé un joli yacht mouillé là-bas; j'ai demandé un verre d'eau.

— Un verre d'eau? dit l'étranger.

— Un verre d'eau, ça me paraissait déjà devoir être du nectar; mais on m'a donné du vin de Cham-

pagne excellent, et je n'ai rien pu faire accepter aux gens du bord : j'y retournerai demain pour remercier un certain M. Leduc qui en est le maître. Qui peut être ce Leduc ? Est-ce l'aubergiste de Montmorency, on le dit fort riche ; enfin, quel qu'il soit, on est fort hospitalier chez lui.

— Monsieur Dumas, dit l'inconnu, il serait très heureux de vous offrir une hospitalité plus digne de vous, et, si vous voulez lui faire l'honneur de venir un de ces jours déjeuner sur le yacht...

— Quoi, monsieur, vous êtes M. Leduc ?

— Oui, monsieur, le duc de Caylus, qui désirait depuis longtemps vous rencontrer.

On convient d'un jour pour le déjeuner. Bouffé, avec beaucoup de tact, sans attendre qu'on puisse l'inviter, dit :

— Vous êtes heureux de pouvoir manger, vous autres; moi j'ai dû y renoncer.

Dumas exprime ses regrets à Bouffé et nous invite à dîner pour le lendemain à Frascati.

Je tends mes lignes, mes cordes, le soir, et je dis à mes compagnons les pêcheurs :

— Si quelqu'un prend un beau poisson, réservez-le-moi ; j'en ai besoin ; c'est moi que le hasard favorise.

Le lendemain, en effet, dès l'aube, j'étais sur mes bouées, et je sens une forte résistance ; c'était un haut-bar ; je ne sais pas bien comment ce poisson s'appelle dans les livres, mais à la mer

c'est une espèce de très beau monstre : longueur de quatre à six pieds, épaisseur en proportion, la forme d'un bar, de grosses écailles violettes, etc.

Je hale sur la corde, pendant que mon matelot Buquet tient les avirons; le poisson entraîne le bateau, la corde me brûle les mains; je dois faire un tour sur les tolets; c'est une poignante émotion que celle d'un pêcheur qui sent un beau poisson à sa ligne et ne sait s'il réussira à le sortir de l'eau. Quand ce poisson est de la taille de celui que je tenais accroché, il y a une incertitude de plus; nous sommes chacun à un bout de la corde; voyons quel est celui qui va pêcher l'autre.

C'est moi qui pêche le haut-bar; nous l'emportons à Frascati pour le dîner; admiration et stupéfaction des baigneurs; je le fais porter aux cuisines. Le directeur vient à moi et me dit :

— Vous avez apporté un bien beau poisson; mais qu'en ferez-vous? Vous n'êtes que cinq convives; de plus, c'est un poisson médiocre; il n'y a que moi qui ai les ustensiles pour le faire cuire, et je ne le ferai cuire que si vous me le donnez pour ma table d'hôte, sur laquelle il fera un effet merveilleux; venez choisir en échange mon plus beau turbot.

CXIII

(SUITE.)

C'était à Nice, en 1860, un des premiers jours de mai; la soirée était à la fois tiède et fraîche; l'air qu'on respirait était formé du parfum des roses épanouies; j'hésitais depuis une heure à me coucher, parce qu'un rossignol qui, depuis plusieurs années déjà, faisait son nid dans mon jardin, chantait son hymne à la nuit et à l'amour.

Tout à coup, j'entends mon nom prononcé d'une voix puissante; c'est un ami; c'est Alexandre Dumas qui vient d'arriver à Nice sur son yacht l'*Emma* et qui s'est immédiatement transporté à mon jardin; il a avec lui une quinzaine de personnes pour le moins, des peintres, des musiciens, des poètes, deux médecins, un capitaine marin et son second, etc.

— Nous ne restons qu'un instant, me dit Dumas; nous sommes tous horriblement fatigués ; nous allons retourner coucher à bord, mais nous venons

tous demain déjeuner ici; je t'avertis que, outre ces amis que tu vois, il y en aura encore deux ou trois qui n'ont pu venir ce soir. A quelle heure veux-tu que nous venions?

— Aussi matin que tu pourras, le déjeuner à onze heures.

Le lendemain, en effet, j'avais réuni les quelques amis que j'avais à Nice, Théodore de Banville, le baron de Bazancourt, le docteur Lubanski, Amat le musicien, etc., quelques dames, les unes françaises, les autres russes ou anglaises.

A l'heure dite, la troupe des invités arrive dans trois calèches. Dumas a raconté cette matinée dans un livre que je n'ai pas sous la main. J'emprunte à Théodore de Banville, dans *La mer de Nice*, la description de la salle à manger, pour donner, par un témoignage, plus d'authenticité à ce qu'on pourrait croire une exagération du jardinier:

« Le couvert était mis dans la plus belle salle à manger qui soit au monde, c'est-à-dire sous une tonnelle de rosiers qui jettent devant la maison une ombre épaisse, faite des fleurs jaunes, pourpres, écarlates, blanches comme la neige, rose vif et rose chair; cet immense plafond, d'une fabuleuse richesse, intercepte le soleil en laissant passer la brise odorante, et par petites places seulement montre l'adorable azur.

» Sur la blanche nappe damassée, le reflet des

fleurs jetait des rayons roses, et sur les angles des cristaux étincelaient des diamants de flamme ; deux énormes vases de Chine, écrasés sous des montagnes de fleurs, étaient posés aux extrémités de la longue table, et pour entrer dans ce salon de féerie, il fallait écarter de longues branches couvertes de roses, qui, pareilles à des reines, laissaient traîner sur le sable leurs parures éblouissantes et dédaigneuses. »

Le déjeuner fut très gai et très charmant, on était au dessert lorsque les deux troupes de comédiens français qui, cette année, jouaient concurremment à Nice, prévenues par moi le matin, vinrent saluer l'auteur de tant de chefs-d'œuvre ; hommes et femmes remerciaient avec effusion l'homme qui avait écrit leurs plus beaux rôles. Dumas, avec sa sympathique verve, les remerciait de consacrer leurs talents, leur jeunesse, leur beauté, à donner un corps à ses créations. Je me levai, et, un verre de vin de Champagne à la main, je souhaitai la bienvenue à notre hôte. Cinquante verres vinrent choquer le sien ; une jeune comtesse russe, assise auprès de Dumas, tira un diamant de son doigt et le pria de graver son nom sur le verre qui avait choqué le sien et qu'elle voulait garder ; cet exemple eut des imitateurs, presque tous les convives voulurent avoir au moins les initiales de Dumas gravées sur leur verre et emporter ce verre.

Dans son récit, Dumas s'inquiète de l'embarras où dut me jeter l'enlèvement de tant de verres, ne pensant pas qu'ils fussent à moi et supposant que j'avais dû les emprunter; c'était vrai, avec cette nuance que je les avais simplement loués et que j'en fus quitte pour les payer. L'opération finie, Dumas voulut remettre le diamant à sa voisine, qui le pria instamment de le garder.

Parmi les convives amenés par Dumas et faisant partie de l'équipage de l'*Emma*, était un petit jeune homme que l'on appelait « l'amiral »; il était vêtu comme un marin de Vatteau : large culotte de velours violet, descendant au-dessous des genoux, sur des bas de soie de la même couleur; veste de velours violet, avec quelques galons d'or. Cette coquetterie se comprenait quand on s'apercevait que l'amiral était une jeune femme.

J'ai une photographie de tous ceux qui se trouvaient à cette joyeuse matinée, faite par Crette e par Legray.

La plupart sont morts aujourd'hui; ceux qui survivent sont vieux, à l'exception de ma fille Jeanne, qui était alors un tout petit enfant et qui, sérieuse mère de famille, est aujourd'hui entourée de trois enfants, dont l'aînée est presque déjà ce qu'elle était alors.

On pria instamment Alexandre d'assister avec son équipage à la représentation que donnait le théâtre d'opéra, et on lui offrit l'immense loge

royale. Après le spectacle, les comédiens le reconduisirent avec des torches dans mon jardin, où il passait la nuit.

Le lendemain, il nous donnait à déjeuner sur son yacht, qui pendant la nuit était allé mouiller dans la rade de Monaco.

C'était un charmant petit bâtiment, « un bateau, comme disent les marins, à pendre dans une église ; » meublé, orné avec le plus grand luxe ; lui aussi, le charmant yacht, est mort ; il a été, quelques années après, brisé et englouti par la mer.

Je n'ai plus revu Dumas ; nous avons depuis échangé quelques lettres parlant de projets de nous retrouver.

Lorsqu'en 1871 j'appris qu'il était malade chez son fils, j'écrivis plusieurs fois à celui-ci, pour avoir des nouvelles fréquentes de mon vieil ami. Voici quelques fragments de ses réponses :

« S'il y avait eu quelque chose de nouveau, mon cher Karr, je vous l'aurais écrit.

» Malheureusement il n'y a rien ; j'ai fait mettre dans les journaux que la convalescence avait commencé, pour éviter à notre malade les lettres et les visites ; mais l'état est toujours le même ; hier, je lui ai parlé de vous ; il m'a pris la main et m'a dit : — Serre-lui bien la main pour moi, comme ça. Puis il a parlé de vous très affectueusement ; tout son passé lui est présent à l'esprit ;

c'est le présent qui s'efface immédiatement et qui se perd dans la nuit.....

» A. DUMAS. »

« Mon cher Karr,

» Mon père est mort hier au soir, 5 décembre, à dix heures, tout doucement, et sans la moindre lutte. Vous êtes la dernière personne dont il ait parlé; il faut dire aussi que vous êtes celui de ses amis qui s'est inquiété de lui le plus souvent.

» Je vous embrasse de tout mon cœur.

» A. DUMAS. »

Ce grand esprit s'endormait paisiblement, sa tâche terminée, se détachant graduellement des choses humaines; pendant ces derniers jours, il s'occupait des fleurs, des brins d'herbe, du coucher du soleil, ne sachant plus qu'il y avait autre chose; il est mort sans rien apprendre des cruelles destinées de la France.

CXIV

Une correspondante anonyme m'écrit : « En lisant les souvenirs d'un poète, je m'attendais à trouver quelques belles histoires d'amour; à quoi donc passiez-vous le temps? etc. »

Je ne sais rien de si embarrassant que de raconter ses « bonheurs », et je ne conseille à personne de s'y exposer légèrement; à ses amis mêmes, il est prudent de ne confier que ses « chagrins ». C'est ce qui termine si tristement la vie d'atelier et toutes les camaraderies; tant qu'on ne possède que des espérances, on les partage volontiers. Ainsi, tout va bien dans une de ces hordes de soldats de fortune qui habitent un atelier de peintre ou de sculpteur ou une mansarde de poète et de musicien, tant qu'on rapporte au logis des espérances déçues et des désappointements. Mais si quelqu'un de la bande rapporte un jour quelque gâteau réel, palpable et sérieux, voyez comme par

un instinct secret il commence par faire de grosses parts à tout le monde, pour se faire pardonner celle toute petite qu'il se réserve! comme il a encore, après cela, la conscience qu'il n'est pas pardonné! comme il grignote d'un air indifférent et dégoûté ce morceau de gâteau qu'il trouve exquis! comme il fait semblant de le trouver fade ou sentant le beurre rance! ou bien encore comme il fait semblant de croire qu'il n'a pas mérité cette bonne chance, cette tuile heureuse! comme il est humble, soumis, obséquieux! comme il se sent criminel aux yeux des autres!

Antoine le peintre est invité à dîner chez un grand seigneur qui a vu un tableau de lui. C'est la première fois qu'on prend Antoine au sérieux, c'est le premier signe qui lui dit que peut-être il ne gâte pas les toiles qu'il couvre de couleur; il est heureux: il est ivre. — Oh! mon Dieu! est-ce que ces beaux rêves de talent, de gloire, seraient près de se réaliser? est-ce que je serais un peintre?

Le premier ravissement passé, il s'agit d'annoncer l'événement à l'atelier; il se prépare à jouer la fausse modestie, mais elle ne trompera personne, elle irritera. Un voile s'est subitement déchiré; il voit pour la première fois quelques replis du cœur humain : la fausse modestie prendrait un air indifférent et dirait: — A propos, j'oubliais; je dîne chez un monsieur, le comte Vilhem, je crois, une manière de grand seigneur, peut-être un farceur

et un baron de Wormspire; il protège les arts; un ami lui a mis dans la tête de voir quelque chose de moi; ma foi, tant pis pour lui! avec un beau cadre, ça fera assez d'effet dans un salon. Ça m'ennuie assez d'aller là; mais mon ami a promis, ça le fâcherait, etc. Le procédé consiste à se diminuer d'abord soi-même, puis le grand seigneur, puis sa propre joie; après quelque hésitation, il fait mieux : il a recours à la *charge.*

— Ohé! les autres, si vous croyez que je dîne ce soir à la gargotte avec un tas de truands comme vous, vous vous trompez joliment. Je rentre dans mon élément. Je dîne chez un seigneur de mes amis, un boyard, un shah, un bey; trois cents millions de revenu; un admirateur de notre génie; il a vu de nos tableaux, et il s'est écrié : — Rembrandt, Raphaël et le Titien renaissent en un seul homme! Salut à ce nouveau peintre! Que l'on m'obtienne un tableau de lui, et je ne croirai pas le payer trop cher de la moitié de ma fortune. Et si j'ai la pingrerie apparente d'en garder mesquinement la moitié, c'est que je consacre le reste pour acheter un cadre digne du tableau.

— Allons, plus de charge, dit un des rapins d'un air inquiet. Qu'est-ce que ça veut dire?

— Mais rien autre chose que ce que je dis. Le jour de la justice est enfin venu; un appréciateur éclairé a vu un de mes tableaux; il veut être le premier à saluer la gloire de la peinture moderne. Mais je ne

serai pas fier dans la prospérité ; je ne vous oublierai pas ; vous pourrez toujours me voir : j'aurai un jour pour vous recevoir. Je n'ai pas besoin de dire qu'on soignera un peu sa mise et son langage, quand on sera admis dans mes salons.

Puis, un peu après, contraint, par la curiosité haletante des camarades, de parler plus clairement, il dit le plus simplement possible qu'on va peut-être lui acheter un tableau, et il fait semblant de ne voir là qu'une bonne chance d'argent. Il feint d'être avide. Ne pouvant diminuer la bonne chance, il se diminue lui-même, il se calomnie.

Le soir, en rentrant, il dira qu'il s'est ennuyé, que le dîner était mauvais, le grand seigneur ridicule.

Ah ! pauvre cher artiste, que ton premier bonheur te coûte cher ! quelle affligeante découverte tu fais dans la vie ! et l'instinct de la conservation t'a appris une triste escrime ! Tout ce que je viens de dire est pour arriver à ceci :

— Comment ose-t-on raconter un succès d'amour ?

Et je cours un autre danger. Notre époque est trop corrompue pour ne pas être austère ; c'est un phénomène qui se reproduit à toutes les époques analogues. Jamais la morale de papier et les moralistes de plume n'ont été si horriblement sévères ; l'amour surtout a le privilège d'exciter leur haine officielle. Et combien j'en sais de ces docteurs ès

bégueulerie qui jettent les hauts cris quand on raconte une bonne petite histoire d'amour, en grande partie parce que leurs amours, à eux, ne pourraient pas se raconter.

Soyez donc un peu plus indulgents pour l'amour, et ayez moins d'admiration pour la haine et ses effets. Réservez donc vos foudres pour les ambitieux, pour les conquérants, pour les avares, dont le bonheur fait du malheur d'autrui ne peut exister qu'en humiliant, qu'en tuant, qu'en ruinant les autres. Et laissez tranquille ce pauvre amour, qui seul donne des plaisirs et des bonheurs qu'on ne peut goûter sans les faire partager à une autre.

Ne dégoûtez pas de l'amour les hommes plus forts que vous, qui, sans l'amour, vous vaincraient et vous battraient partout. C'est l'amour qui leur fait préférer les rives des fleuves et l'ombre des saules et des tilleuls aux divers champs de bataille où leur absence vous fait des victoires faciles.

Quand la Providence voit naître dans une journée un homme supérieur aux autres, elle regarde un moment avant de le lancer au milieu de la foule, et elle réfléchit; a-t-elle besoin de diminuer le nombre des hommes ou d'abattre leur orgueil? elle le laisse partir tel qu'il est, comme elle fait naître un brochet dans un étang où il y a trop de carpes; il devient conquérant, politique habile et ambitieux. Mais si, au moment de la naissance de ce seul échantillon, tout est à peu près en équi-

libre, elle avise que cet homme trop fort pourrait casser ou déranger quelque chose dans l'économie du monde, elle lui dit : — Tu seras amoureux. Et alors elle le laisse sans crainte ; l'amour emploiera, limitera et annulera sa force. En fait d'amour, il n'y a rien de si faible que l'homme fort. Dalilah remet Samson au niveau des autres hommes. Hercule n'est vaincu que par Déjanire, l'amour et la jalousie. Sans Dalilah, il n'y aurait plus de Philistins, et Dieu sait qu'il y en a encore. Sans Déjanire, Hercule l'invincible aurait été immortel, continuerait à détruire des monstres. Et où vous cacheriez-vous alors, messieurs les moralistes de plume ?

Alexandre, Attila, Frédéric le Grand, Charles XII, Bonaparte, n'étaient pas amoureux ; ils ont fort diminué les carpes.

Sans descendre jusqu'aux demi-dieux, demi-brochets, vous voyez tout le monde, vous, moi, les premiers, juger très diversement l'amour, selon qu'on l'éprouve ou qu'on l'inspire, qu'on le voit éprouvé ou inspiré par d'autres.

— Répondez-moi franchement, Fanny : on dit qu'Eugène est amoureux de vous et que, pour vous, il ne recule devant aucune excentricité. Il a quitté son métier et donné sa démission, lui, un des plus brillants officiers de la marine et auquel un avenir sans bornes était réservé. Il a refusé une riche héritière que sa famille lui voulait faire

épouser, et, si nous passons aux détails, il a payé mille écus à votre femme de chambre un petit soulier qui a enfermé votre pied pendant une valse que vous lui avez accordée l'autre soir, seule grâce que vous lui ayez encore faite. Tout le monde le trouve fou à lier. Êtes-vous aussi de cet avis ?

— Eugène fou ! Eugène est amoureux : il remplit son rôle d'amoureux, il s'acquitte de ses devoirs, et voilà tout. On aime ou on n'aime pas. Eugène fou ! mais c'est le seul homme raisonnable de notre société. Ah ! si vous voulez voir un fou, un vrai fou, regardez-vous au miroir, mon cher, si toutefois ce qu'on m'avait conté est vrai.

— Et que vous a-t-on raconté ?

— On prétend que vous êtes amoureux d'Esther.

— Je le crains.

— On assurait l'autre soir, mais je vous ai bien défendu, que vous négligez tout pour elle. On allait jusqu'à dire que, dernièrement, vous avez refusé de dîner chez un ministre parce qu'elle allait au théâtre, et que vous avez passé votre soirée à la regarder de loin... C'est donc vrai ?

— Parfaitement vrai ; seulement ce n'est pas par ma volonté que j'étais si loin d'elle.

— Quelle faiblesse ! quelle folie ! Comment un homme peut-il en venir là ? Allons donc, réveillez-vous, mon ami ; vous êtes la fable et la risée du monde. Mettez donc cette femme au pied du mur, et ne vous laissez pas abuser par des faux

semblants de vertu. Je crois, Dieu me pardonne! que vous êtes timide.

— A la bonne heure, Fanny; vous avez répondu sans trop de déguisement. Vous avez soulevé la barbe de loup. Oter le masque tout à fait, je ne vous le conseille pas pour vous, et je ne vous le demande pas pour moi. Le plaisir que nous donne la société des femmes ressemble beaucoup au plaisir que l'on trouve au bal masqué.

Eh bien, interrogeons un homme à son tour :

— Dites-moi, Ariste, est-il vrai que Laure vous aime et qu'elle a quitté pour vous un mari jeune et beau qui l'adorait, et deux enfants qui avaient fait si longtemps son bonheur?

— C'est vrai; mais que voulez-vous? Qui pourrait résister à l'amour? Les esprits les plus élevés, les cœurs les plus nobles en sont plus facilement et plus mortellement atteints que les autres. Le monde peut blâmer Laure, mais les esprits d'élite, les cœurs dignes de l'apprécier seront pour elle. Elle s'est élevée par l'amour au-dessus des lois du monde. L'amour est surtout excusable qui est invincible, etc., etc.

— Du reste, elle a une autre excuse : sa cousine Aglaé n'a-t-elle pas aussi un amant, et cet amant n'est-il pas votre ami Édouard?

— Que me parlez-vous d'Aglaé! Mais c'est une infamie! tromper son mari; un homme excellent, qui a deux fois son âge, et qu'elle avait épousé

malgré elle, je le veux bien, mais qui a tout fait pour elle, qui la vénère comme une idole... Et elle le trahit pour un caprice, pour un homme qui l'aura peut-être abandonnée demain. Cet oubli de tous les devoirs est une faute sans excuse possible. Il faut qu'il y ait des femmes bien dénuées de principes, etc., etc.

Vous voyez comme il est difficile de conter des histoires d'amour.

CXV

AMERTUME. — LES GUÊPES. — DUTACQ. — UN SINGULIER JUGEMENT. — COMMENT UN HOMME SIMPLE ET HONNÊTE EST AU MILIEU DES FAISEURS D'AFFAIRES COMME UN ŒUF MÊLÉ A DES GALETS. — QUELQUES-UNS DE MES ÉDITEURS. — LE TIMBRE. — PAGE SALIE PAR LE FISC.

En 1840 se trouvait finie la première année des *Guêpes;* là était un écueil, un récif, que j'étais loin d'avoir prévu.

Les *Guêpes*, à leur apparition, avaient été précédées de cet avertissement :

« Le petit livre est le premier de douze volumes qui paraîtront successivement, et chaque mois, d'ici à un an.

» Ils contiendront l'expression franche et inexorable de ma pensée sur les hommes et sur les choses, en dehors de toute idée d'ambition, de toute influence de parti.

» Je parlerai sans colère, parce que, à mes yeux, les hommes les plus méchants sont encore plus ridicules que méchants; et que, d'ailleurs, je suis sûr de leur faire ainsi plus de tort et plus de chagrin.

» Je n'appartiens à aucun parti, à aucune coterie.

» Je juge les choses à mesure qu'elles arrivent, les hommes à mesure qu'ils se manifestent : je prends peu de choses au sérieux, parce que, n'ayant besoin de personne que de mes amis et ne leur demandant que leur amitié, je sens, je vois et je juge avec le sang-froid et la gaieté tranquille d'un spectateur passablement assis.

» J'adresse mes petits livres aux amis inconnus que je crois avoir dans le monde, aux gens de bonne foi, de bon sens et d'esprit; c'est dire que j'ai pris mes mesures pour n'avoir besoin que d'un très petit nombre de souscripteurs.

» Nous rirons ensemble de bien des gens qui voudront passer pour sérieux, et nous nous amuserons à mesurer la petitesse des grands hommes et des grandes choses. »

Il y a de cela quarante ans; les *Guêpes* ont subi quelques interruptions plus apparentes que réelles, parce qu'elles ont reparu sous différents titres : *Bourdonnements*, etc. Je crois avoir, depuis quarante ans, été fidèle à mon programme.

Quand j'avais voulu publier les *Guêpes*, je m'étais adressé à un éditeur; le hasard m'avait fait tomber sur un nommé Dutacq, qui se trouvait pour le moment en vue.

C'était lui qui, en collaboration avec M. de Girardin, avait eu l'idée de faire un journal à 40 francs

par an, au lieu de 60 francs. Ce prix de 40 francs ne couvrait pas les frais; mais ce bon marché devait amener un grand nombre d'abonnés sur chacun desquels on perdrait quelque chose, et « on se rattrapait sur la quantité »; voici comment : Ce grand nombre d'abonnés et de lecteurs donnerait avec raison une plus grande valeur aux annonces payées par le commerce et l'industrie; en effet, il vaut bien mieux faire annoncer sa marchandise par un journal qui parle à soixante mille personnes qu'à une feuille qui ne s'adresse qu'à trois ou quatre mille. Ces annonces, arrivant en foule, devaient combler d'abord le déficit et donner ensuite des bénéfices; l'idée était juste et réussit.

Mais, à la veille de l'apparition du journal à 40 francs, les deux associés se brouillèrent, et chacun fit son journal. Seulement, comme *la Presse*, qui restait à M. de Girardin, débutait par être ministérielle, Dutacq mit *le Siècle* dans l'opposition. Si *la Presse* eût été dans l'opposition, il eût fait *le Siècle* ministériel.

Dutacq était un joueur, un « tripoteur d'affaires »; le produit d'une bonne affaire était mangé par deux mauvaises; il ne tarda pas à gâcher l'excellente position qui lui donnait *le Siècle.*

Nos arrangements pour les *Guêpes* étaient simples; je fournissais le manuscrit, lui le papier et l'impression, et nous partagions la recette. Cette recette fut assez considérable pour l'époque.

J'avais eu, pendant toute l'année, beaucoup de peine à obtenir ma part; la multiplicité des affaires entreprises par Dutacq l'obligeait à racler le fond de toutes ses caisses. J'avais plus de peine encore à savoir quelle était cette part; on me chicanait les moyens de contrôle, et je me rebutais facilement de tentatives ennuyeuses; seulement notre traité n'était fait que pour un an, et j'annonçai à Dutacq que je ne le renouvellerais pas. Il ne dit rien; mais, à l'apparition du dernier numéro de l'année, il me fit un procès.

Rien ne semblait plus clair que nos conventions; le traité est fait pour un an : « M. Karr fournira le manuscrit de douze numéros, un par mois; M. Dutacq, le papier et l'impression de ces douze numéros, un par mois. »

J'avais écrit, il avait imprimé et vendu douze numéros, un par mois, pendant un an; c'était donc fini. Dutacq revendiqua la propriété du titre : *Les Guêpes*. Le procès paraissait absurde et l'était, et Dutacq l'avouait. « Je perdrai, disait-il, le procès, mais vous perdrez votre affaire. J'imaginerai tant de délais et de longueurs, que vous ne pourrez pas d'ici à plusieurs mois commencer votre seconde année. » En effet, le procès arrivant devant le tribunal, il demandait des remises, élevait des incidents; il avait été clerc d'avoué et avait étudié l'escrime de la procédure.

Le tribunal ajournait sa décision; mais les juges,

consultés, m'avertissaient que, « le titre des *Guêpes* » étant en litige, il m'était interdit de m'en servir jusqu'à jugement *définitif;* car Dutacq ne cachait pas que, son procès perdu en première instance, il épuiserait tous les degrés de juridiction.

J'imaginai ceci, qui eut un certain succès : je fis paraître le second volume de la seconde année sans titre, avec mon nom; j'annonçai, dans quelques lignes de préface, que, le titre des *Guêpes* m'étant contesté, je ne donnais pas à mes petits livres le titre de *Guêpes;* puis, au lieu de séparer mes sujets et mes alinéas par de petites Guêpes, je fis dépecer la guêpe et la remplacer par une tête, par une aile, par une patte, par un abdomen avec son aiguillon, etc.

Dans l'intervalle du premier au second volume, un ami qui intervint me persuada de faire un sacrifice pour ne plus être tracassé; je voulais quitter définitivement Paris, et je dus donner une certaine somme d'argent à Dutacq pour rentrer en possession de ce qui m'appartenait, mais ne me serait revenu que plus tard en me donnant et des soucis et de la colère.

J'avais besoin d'un commis pour continuer l'affaire. Je pris un nommé H***, qui avait été chargé chez Dutacq, qui n'en avait plus besoin, de la « fabrication » et de la vente des *Guêpes*.

J'avais vu, pendant un an, ce H*** au moins une fois par semaine; il était poli, obligeant, obséquieux

même; cependant il me déplaisait : je l'avais ce qu'on appelle vulgairement « pris en grippe ». Je suis naturellement sujet à des instincts tyranniques, violents, presque féminins.

Il est des gens que je tutoierais à la première vue, d'autres qui m'inspirent aussi subitement une profonde antipathie. Mon amour de la vérité, de la justice, m'a fait longtemps lutter contre ces instincts; je m'en suis toujours repenti.

En examinant les gens qui m'inspiraient de l'éloignement, sans autre cause que celle-ci, qu'ils étaient eux et que j'étais moi, je me disais : — Voyons, ces gens ne sont pas mauvais. Mais je découvrais plus tard que, s'ils n'étaient pas mauvais absolument, ils l'étaient relativement à moi, quelquefois même par un défaut venant de moi; mais enfin le plus sûr était de les éviter.

H*** portait des gilets bleu de ciel et des cravates écarlates; c'était laid, c'était bruyant, c'était choquant; mais je ne lui savais aucun autre défaut, et ça ne suffisait réellement pas pour justifier l'antipathie qu'il m'inspirait. Je voulus me punir de ce sentiment qui me paraissait injuste et sauvage à l'égard de H*** et me donner une leçon à moi-même; cette lutte vertueuse contre moi fut, en très grande partie, ce qui me décida à prendre pour commis H***, qui se trouvait sur le pavé, et à lui confier la fabrication, l'administration et la vente de ma brochure.

Eh bien, c'était l'instinct qui avait raison; mon homme me fit les plus mauvais tours; il se chargea, entre autres, en cachette, de fabriquer, d'administrer et de vendre dans mon magasin même une des imitations faites en concurrence des *Guêpes*, d'adresser cette brochure à mes abonnés, à mes correspondants; enfin, un jour, après quelque autre incartade, je dus le renvoyer assez brusquement; il s'emporta, tira un couteau de sa poche et s'avança sur moi. Je fus obligé de le jeter du haut en bas d'un escalier. Cette épreuve et quelques autres m'ont amené à consulter mes instincts avec confiance et à leur obéir.

Un des mauvais tours qu'il me joua fut celui-ci : Il y avait un an et demi que je publiais mes petits volumes, lorsqu'un matin on me fit savoir qu'on allait exiger que les *Guêpes* fussent timbrées. M. Human, ministre des finances, venait, le 7 décembre 1840, de présenter à la Chambre la carte à payer des folies de M. Thiers; de cette communication, il résultait que les dépenses privées, pour 1841, excéderaient les recettes ordinaires de huit cent trente-neuf millions.

On se mit à faire flèche de tout bois pour combler ce déficit, et les *Guêpes* se trouvaient une des brindilles d'un des foyers.

— Quel bonheur, m'écriai-je à ce sujet! que j'aie eu, il y a un an et demi, l'idée de faire paraître les *Guêpes;* voyez un peu ce que, sans cette idée, allait devenir le gouvernement!

Je consultai les légistes; l'issue d'un procès était douteuse; je me résignai; mais je demandai qu'on imaginât pour de petits volumes, qui alors s'imprimaient avec un grand soin, sur du très beau papier, quelque autre chose que ce gros, épais et sale timbre noir.

— Le timbre, disais-je, apposé sur les journaux, n'a pour but que de marquer les exemplaires qui ont payé l'impôt, pour ne pas le leur demander deux fois, et ne pas oublier surtout de le demander aux autres ! Tant qu'il ne s'est agi que des journaux imprimés sur papier vulgaire et ne devant vivre que quelques jours, cela allait à peu près; mais puisqu'on voulait timbrer les brochures et les livres imprimés avec luxe, et ayant la prétention de figurer dans les bibliothèques, il faut faire un timbre qui ne soit pas une grosse tache.

Ma demande fut repoussée.

Or la loi était précise; le timbre devait être appliqué à l'angle gauche supérieur du papier; les employés n'y faisaient guère d'attention, mais j'exigeai qu'on se conformât à cette prescription; et, ayant commandé un papier spécial, je fis tomber le timbre au milieu d'une de mes pages; je laissai cette page en blanc, en écrivant sous le timbre :

Page salie par le fisc,

et je passai à la page suivante, et toujours ainsi à chaque numéro. L'excellent Louis, qui était alors

directeur du timbre, vint me voir dix fois, pour me prier de mettre fin à cette plaisanterie, qui l'agaçait. Je fus inflexible; mais H*** imagina je ne sais quelle fraude qui mettait dans sa poche le prix du timbre d'un certain nombre d'exemplaires, et je fus obligé de renoncer à ma vengeance, qui avait duré plus d'un an.

FIN DU TOME TROISIÈME

TABLE

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typ, Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

